

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

Des hommes dans les métiers « féminins » de la petite enfance : construction, enjeux et négociation des masculinités.

Auteure : Letertre Maëlle
Promoteur : Fusulier Bernard
Lecteur : Marquet Jacques
Année académique : 2021 - 2022
Master en sociologie, finalité approfondie

Déclaration de déontologie

« Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur. Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiant·es en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »

Signature de l'étudiante,

A handwritten signature in blue ink, appearing to read 'H. K. K.', is written over a faint rectangular box.

Avant-propos

La réalisation de ce travail n'aurait pas pu être possible sans l'aide précieuse de différentes personnes, je tiens ici à les en remercier.

D'abord, je remercie mon promoteur, Bernard Fusulier, pour son encadrement et sa grande disponibilité. Merci, également, à Nathalie Maulet, ma maîtresse de stage, qui n'a pas hésité à solliciter ses contacts au sein de l'ONE afin de me trouver des participants.

J'adresse mes remerciements aux douze hommes qui ont accepté de m'accorder de leurs temps lors d'entretiens. Je suis reconnaissante de leur intérêt pour le sujet et de leurs partages d'expériences qui ont permis de donner un sens à cette recherche.

Merci à mes parents et à ma sœur, Morgane, pour leur confiance et leur soutien inconditionnel dans cette dernière épreuve de mon parcours universitaire.

Enfin, je remercie toutes les personnes qui m'ont soutenu dans la réalisation de ce mémoire de près ou de loin. Je remercie également mes cokoteurs qui n'ont cessé de m'encourager durant cette année et, en particulier, Aure, pour l'entraide et le soutien psychologique durant de longs mois en bibliothèque.

Merci.

Table des matières

Avant-propos.....	3
Introduction générale	7
Chapitre 1 : Production sociale des différences de genre : quelques balises et choix théoriques.....	11
1.1. Socialisation différenciée	11
1.2. Ségrégation genrée dans les professions	15
1.3. Trajectoires atypiques.....	18
1.4. Menaces du métier « féminin » sur les masculinités	23
1.5. Les hommes dans les métiers de la Petite Enfance	25
1.6. Etude critique des masculinités	31
1.7. Mobilité des identités	33
1.8. Socialisation inversée	34
1.9. Conclusion et hypothèses	36
Chapitre 2 : Contextualisation et méthodologie de l'étude des parcours atypiques ..	37
Chapitre 3 : Portraits des répondants	41
3. 1. Lucas.....	41
3. 2. Maxime	42
3. 3. Romain.....	45
3. 4. Laurent.....	47
3. 5. Marc-Antoine.....	48
3. 6. François.....	51
3. 7. Bastien	53
3. 8. Gaël.....	54
3. 9. Stéphane.....	56
3. 10. Raphaël	58
3. 11. Patrice	60
3. 12. Jean	63
3. 13. Conclusion	64
Chapitre 4 : Analyse transversale des parcours atypiques	65
4.1. Constructions des masculinités.....	65
La socialisation familiale	65
La socialisation entre pairs.....	68
Les loisirs	69
4.2. Rapports de genre et enjeux des masculinités	72

Les rapports de pouvoir.....	73
Les rapports de production.....	78
Cathexis.....	79
4.3. Négociations des masculinités.....	81
Une position atypique.....	81
Les stéréotypes de genre liés à la profession.....	83
Conseils d’homme à homme	88
Chapitre 5 : Discussion et conclusion	91
5. 1. Construction des masculinités.....	91
5. 2. Enjeux des masculinités.....	92
5. 3. Les négociations des masculinités	94
5. 1. Limites et suggestions pour enquête future.....	95
Bibliographie	97

Introduction générale

Actuellement, en 2022, les hommes sont, encore, sous-représentés dans toute une série de métier dits « féminins ». Les professions de la petite enfance sont massivement touchées puisque le personnel est composé d'environ 95 % de femmes (Les professions en Belgique | Statbel, 2022). Les hommes aspirent peu à rejoindre les rangs de ses équipes, principalement, féminines (Gianettoni et al., 2010). En Belgique, jusqu'en 1983, une loi flamande considère même, que « seul du personnel féminin sera employé pour travailler avec les enfants en bas âge¹ ». Cette disposition légale empêche, donc, les hommes de concrétiser l'idée de travailler dans ce secteur avant la fin des années quatre-vingt. Si, aujourd'hui, plus rien n'empêche les hommes de s'orienter vers ses professions, le choix de la petite enfance ne semble pas attirant. D'une part, parce que les métiers « féminins » sont moins bien valorisés socialement que les métiers « masculins ». Mais aussi, parce que les garçons sont souvent réprimandés lorsqu'ils montrent des attributs stéréotypés comme féminins (Leaper & Friedman, 2007). Ensuite, parce qu'il semble que les compétences professionnelles attendues du personnel de la petite enfance soient confondues avec un rôle maternant supposé provenir d'une maman et d'une femme (Rouyer et al., 2014).

Pourtant, les hommes qui choisissent ces parcours « atypiques » existent. Toutefois, force est de constater que les femmes occupant une profession « masculine » sont davantage étudiées que les hommes dans des métiers « féminins ». Il est donc important de laisser, dans cette recherche, la place aux hommes en tentant de comprendre les parcours de vie qui les ont guidés vers ce choix. Il est probable que les expériences socialisatrices des hommes ayant fait le choix similaire d'entrer dans des professions « féminines » soient, d'une manière ou d'une autre, semblables. Par l'analyse des processus de socialisation, il est possible d'étudier, grâce à des indices tels que la répartition des tâches au sein du couple parental, les activités extrascolaires pratiquées dans l'enfance et l'adolescence ainsi que les réseaux amicaux développés au cours de la scolarité, les différentes socialisations en termes de genre (Olivier, 2015).

A travers ce mémoire, nous proposons d'analyser qualitativement les dispositions genrées acquises durant la socialisation primaire des hommes aux parcours atypiques.

¹ Traduction depuis l'anglais

Nous tentons de retranscrire les rapports au genre de ces hommes dans le but de les mettre, eux ainsi que la perception de leurs masculinités, au-devant de la scène.

Nous avons pour but de répondre à la question : « Comment les masculinités des hommes exerçant un métier de la petite enfance en Wallonie ou à Bruxelles se sont construites socialement et se négocient au sein d'un terrain professionnel dit "féminin" ? ».

Cette recherche suit cinq étapes qui correspondent aux chapitres du présent mémoire. Tout d'abord, nous présentons une description des travaux sur la socialisation masculine, les trajectoires atypiques et les conséquences sur les masculinités des hommes travaillant dans des secteurs « féminins ». Nous nous penchons, ensuite, davantage sur le cas atypique des hommes travaillant dans la petite enfance. Enfin, les cadres théoriques utiles à la recherche sont exposés.

Dans le second chapitre, nous contextualisons la recherche. Nous évoquons, également, la méthodologie utilisée ; il s'agit d'une analyse thématique qui nous permet de collecter et d'analyser scientifiquement un contenu.

Le troisième chapitre présente, dans une analyse verticale, le portrait des hommes ayant acceptés de se soumettre aux entretiens. Nous y illustrons les différents parcours individuels des hommes.

Dans un quatrième chapitre, l'analyse transversale des différents portraits permet de faire apparaître des récurrences entre les vécus des hommes. Ce chapitre est divisé en trois axes : les constructions des masculinités, les rapports au genre et les enjeux des masculinités et enfin les négociations des masculinités.

Le premier axe part du concept de « dispositions » de Lahire (2001). Ce concept étudie les racines dans les socialisations familiale, parmi les pairs et dans les loisirs des hommes. Avec un regard sociologique, nous observons les traces d'attitudes spécifiques et des comportements stéréotypés comme relatifs au sexe féminin dans leurs socialisation et dans leur patrimoine de disposition. Le deuxième axe se concentre sur les visions du féminin et du masculin décrites par les hommes eux-mêmes. Le rapport qu'ils possèdent avec les normes de genre est également évoqué. Enfin, le dernier axe cherche à montrer la manière dont les hommes s'adaptent et s'incluent dans cet environnement.

Le cinquième et dernier chapitre conclut ce mémoire. Il discute les rapports au genre des hommes enquêtés ainsi que de la perception de leurs masculinités à l'aide des concepts articulés par Raewyn Connell (2014).

Finalement, ce mémoire s'inclut dans les masculinity studies. Nous interrogerons un ordre de genre au sein duquel s'exprime les masculinités (Rivoal, 2017). Dans le but de rendre compte des activités des hommes et des femmes, il est nécessaire de classer, au préalable, les personnes dans des catégories de genre (Connell, 2014). Nous sommes cependant conscients qu'actuellement, la représentation binaire du genre est particulièrement remise en question. Il semble plus juste de penser le genre comme un spectre bimodale possédant comme valeurs dominantes « la femme » et « l'homme ». Dans cette recherche, nous mettrons en avant ces deux valeurs dominantes.

Chapitre 1 : Production sociale des différences de genre : quelques balises et choix théoriques

Dans ce chapitre, nous allons construire une revue de la littérature dans le but de mettre en perspective et de synthétiser les précédentes connaissances sur la socialisation masculine, sur les parcours atypiques des hommes dans des domaines « féminins » mais également sur les masculinités. Nous mettrons, également, en avant des cadres théoriques utiles à la recherche.

1.1. Socialisation différenciée

La sociologie de genre, comme d'autres sciences sociales, a su relever les manières dont une fille et un garçon, dès le plus jeune âge, sont socialisés différemment (Buscatto, 2014). Quotidiennement, et de façon naturelle, les parents, les pairs, l'école ou, encore, les médias vont amener les filles et les garçons à se comporter de manière « féminine » et/ou « masculine », dans des espaces et par des apprentissages genrés, liés à la différence sexuée des corps de ceux-ci (Ibid.).

La socialisation vise l'intériorisation des valeurs, des normes et des rôles qui régissent la vie sociale. Elle rassemble, donc, les mécanismes de transmission de la culture (Castra, 2013). Elle permet une incorporation, voire une « somatisation » des structures sociales où les interactions s'inscrivent inconsciemment chez l'individu comme une liste de forme de conduite à tenir (Darmon, 2016). Classiquement, la socialisation est divisée en deux catégories : la socialisation primaire et la socialisation secondaire (Berger & Luckmann, 2018). La socialisation primaire permet à l'individu de devenir membre de la société. Elle prend fin quand l'individu prend conscience du concept de « l'autre ». Ensuite, vient la socialisation secondaire, qualifiée ainsi puisqu'elle permet à l'individu déjà socialisé de s'introduire dans de nouveaux secteurs de la société et de se socialiser à nouveau (Berger & Luckmann, 2018). Néanmoins, la socialisation est continue, en construction permanente et toujours remise en question (Berger & Luckmann, 2018 ; Castra, 2013).

Dans un premier temps, la socialisation primaire correspond à la période de l'enfance. Elle implique des « séquences d'apprentissage qui sont socialement définies » par le biais d'autrui significatifs imposés (Berger & Luckmann, 2018). L'enfant ne choisit pas ses influences socialisatrices ni l'action qu'elles vont avoir sur lui. Bien qu'elles

soient imposées, leur efficacité est, en fait, due au contexte affectif de la socialisation primaire qui va profondément former l'individu par le biais de l'éducation (Darmon, 2016).

La socialisation est inconsciente et passe, selon Muriel Darmon (2016), par le corps. Selon elle, les expériences vécues s'inscrivent sur et dans le corps sans passer par le conscient. De ce fait, l'apprentissage du masculin et du féminin s'inscrit, lui aussi, dans les corps ; renforçant la différence entre les sexes de manière involontaire. Les différences corporelles entre les sexes, bien que socialement construites, vont venir soutenir les justifications sociales des différences comportementales, d'idéologie, de tempérament (Buscatto, 2014). Dès notre plus jeune âge, nous apprenons des manières de se mouvoir, de communiquer et de se tenir ; en somme, un rapport au corps en accord avec notre sexe. Les filles et les garçons n'ont, donc, pas le même rapport social à l'espace et n'ont pas les mêmes attitudes dans le monde social. Ces différences visibles vont être considérées comme la preuve d'une différence entre les caractères « féminin » et « masculin » (Ibid.).

Mais encore, selon les études empiriques de Wendy Wood (cité dans Eagly & Wood, 2012), les femmes et les hommes réguleraient eux-mêmes leurs comportements pour correspondre au mieux aux identités attendues de leur genre, suivant parfaitement les dispositions y étant associées. Il existe donc en plus des normes sociales, des normes personnelles et subjectives, c'est-à-dire ce que nous attendons de nous, mais aussi, ce que notre entourage attend de nous (Cialdini et Trost, cité par Stewart et al., 2021).

Cette socialisation genrée (ou sexuée) durant laquelle les enfants vont acquérir des attitudes et des traits typiques de leur genre (Maccoby, 1990) dépendrait de trois registres selon lesquels le sexe s'impose à l'enfant comme une norme (Octobre, 2010). Ces trois registres énoncés par Sylvie Octobre sont celui des objets culturels, celui des interactions et celui des représentations.

D'abord, les objets culturels sont genrés dès le plus jeune âge : l'entourage achète des jouets stéréotypiquement masculins ou féminins dans le mois suivant la naissance du bébé, avant même de connaître sa préférence (Leaper & Friedman, 2007). Tout au long de la période d'éducation, en particulier lors de l'enfance, les objets de l'entourage sont soumis au filtre du genre puisque les enfants peuvent entendre « c'est un jouet de filles/de garçons ». Une étiquette de genre est attribuée à une majorité d'objets

entourant le bambin ; forçant le contraste entre le masculin et le féminin et renforçant de manière implicite les catégories de genre (Rouyer et al., 2014).

Ensuite, l'enfant naît dans un monde social objectif dans lequel il rencontre différentes instances et des autrui significatifs s'occupant de sa socialisation. Nous pourrions réduire ses « autrui » en deux catégories : les éducateur·trices et les pairs. Ces derniers effectuent une action essentielle pour la structuration de l'identité de genre en médiatisant le monde. Cette conception de son propre genre, des activités qu'il pratique, ses intérêts et croyances sont influencées par des contextes sociaux que sont la famille, les pairs et l'école (Leaper & Friedman, 2007 ; Castra, 2013 ; Berger & Luckmann, 2018).

D'une part, la famille joue un rôle dans ce processus de différenciation puisque les parents sont les premiers modèles genrés rencontrés par les enfants. Les parents, eux-mêmes des personnes représentantes d'un genre particulier, sont perçus par les enfants comme des modèles, des représentations et des conduites parfaites des modèles de féminité et de masculinité (Darmon, 2016 ; Rouyer et al., 2014 ; Leaper & Friedman, 2007). Ils assument, en fait, des attitudes de genre qui, de l'extérieur, semblent refléter des attributs de sexe innés ; ce qui les rendent naturels et évidents au sein de la famille (Eagly & Wood, 2012 ; Darmon, 2016). Les rôles et les attitudes genrés qu'adoptent les parents ont une incidence sur les schémas de genre des enfants. Ces rôles attendus varient fortement en fonction du sexe. Les parents renforcent, de façon implicite et tout au long de l'éducation de l'enfant, les catégories de genre, contrastant le masculin et le féminin. Lorsqu'ils demandent aux enfants si tel personnage est un homme ou une femme ou en annonçant un objet comme étant pour les filles ou inversement, les parents transmettent des messages qui participent à l'élaboration de croyances de dispositions genrées chez les enfants. Ce processus renforce les stéréotypes de genre (Rouyer et al, 2014 ; Leaper & Friedman, 2007). Dès la plus tendre enfance, les parents agissent différemment avec leurs filles qu'avec leurs garçons dans de nombreuses situations de la vie quotidienne. Le choix des couleurs des vêtements, des coloris de la chambre ainsi que les interventions parentales et du comportements attendus de l'enfant sont différents (Darmon, 2016). D'une part, les enfants observent les actions genrées de leurs parents et d'autre part, ils sont encouragés à effectuer des activités sexospécifiques, renforçant leurs dispositions.

D'autre part, les groupes de pairs ont également un effet socialisateur marqué, lui aussi, par le genre (Rouyer et al., 2014). Selon Muriel Darmon (2016), ce serait l'institution scolaire qui serait la « plaque tournante » de la socialisation primaire. A l'école, il existe d'une part, une socialisation spécifique à visée éducative et d'autre part, un espace privilégié de rencontre entre pairs. L'importance de la socialisation scolaire semble évidente puisqu'un enfant, de la maternelle aux secondaires et par la suite à l'université, passe une grande partie de sa vie dans un milieu scolaire. Dans ce cas, la socialisation est davantage horizontale puisqu'elle s'effectue entre individus de même statut (Ibid.). Cette socialisation horizontale va rentrer en concurrence ou renforcer les influences familiales préalables au travers de la « culture des pairs » prenant davantage d'importance au fur et à mesure des années (Ibid.). Les jeunes vont se construire à travers la relation avec les pairs, intériorisant, également, les structures sociales de l'organisation de l'école et de leurs camarades.

La relation entre groupe de pairs est, aussi, marquée, au cours de l'enfance et de l'adolescence, par le phénomène de ségrégation sexuée (Maccoby, 1990 ; Rouyer et al., 2014). A partir de trois ans, les enfants commencent à se socialiser davantage avec les pairs du même sexe qu'eux. Cette préférence semble même augmenter avec l'âge et se stabilise à l'adolescence (Leaper & Friedman, 2007 ; Maccoby, 1990). Cette ségrégation sexuée suggère qu'il est plus probable que les enfants et les adolescent·es recherchent des compagnons similaires à eux, ayant été soumis·es aux mêmes codes de genre. Pour Eleanor Maccoby (1990), nous pouvons, également supposer qu'un enfant davantage typique à son genre, préférerait se rassembler avec des enfants du même sexe, peu importe le niveau de masculinité ou de féminité de ces derniers. Dès lors, les groupes de filles et les groupes de garçons sont marqués par des caractéristiques particulières en termes d'activités mais également de comportements inter-groupes (Rouyer et al., 2014). Cette séparation groupale renforce l'idée selon laquelle les filles et les garçons n'aiment pas les mêmes jeux et ne se comportent pas de la même manière dans l'inconscient des enfants.

Concrètement, entre pairs, les enfants apprennent à refouler les comportements et les attitudes que le groupe auquel ils appartiennent ne considère pas comme appropriés (Maccoby, 1990). Ils vont alors adopter « des comportements typiques de leur groupe de sexe et manifester des préférences genrées, par exemple dans le choix des vêtements, des accessoires, des jouets et des couleurs » (Rouyer et al., 2014, p. 120).

Les déductions faites par les enfants concernant le genre ne sont que le fruit de leurs observations et de leurs interactions sociales au sein des différents milieux de socialisation. Ils vont adopter des lunettes de genre, autrement dit une vision sociale guidée par des préjugés et par des stéréotypes, pour développer leur propre genre (Leaper & Friedman, 2007), mais, également, leurs conceptions du masculin et du féminin (Buscatto, 2014).

1.2. Ségrégation genrée dans les professions

Comme nous avons pu le comprendre, les dispositions genrées sont engendrées par la socialisation primaire. Pour mieux comprendre l'influence de ces dispositions sur les actions des jeunes filles et des jeunes garçons, nous reprendrons la définition de dispositions de Martine Court : « par « dispositions genrées », j'entends l'ensemble des manières d'agir et de penser socialement définies comme masculines ou féminines, que les individus ont intériorisées au cours de leur histoire, et qui les conduisent à agir d'une manière spécifique dans des contextes déterminés » (Court, 2007, p.97).

Alors, si les comportements et les apprentissages, des garçons diffèrent de ceux des filles, il ne semble pas étonnant qu'ils deviennent des adolescents et des adultes différents, aux dispositions variantes (Darmon, 2016). La socialisation différenciée à laquelle sont soumis les filles et les garçons les amènent à développer des aptitudes, des traits de personnalité et des intérêts différents (Maccoby, 1990). Si cela se remarque par le choix des jouets, des jeux et des vêtements dans l'enfance, vers le début des années de secondaires, la différence est, aussi, visible dans le choix des options scolaires.

Les enfants construisent, au fur et à mesure qu'ils grandissent, des représentations liées aux professions et aux compétences académiques. Ce sont ces représentations de trajectoires genrées qui vont guider leurs choix d'orientation ainsi que leurs projets professionnels futurs (Rouyer et al., 2014). Alors, lorsqu'ils ont la possibilité de choisir une option à l'école, souvent dans le second cycle des années de secondaires, les jeunes filles et les jeunes garçons ne se dirigent pas vers les mêmes spécialités (Caille et al., 2003 ; Duru-Bellat, 1994 ; Vouillot, 2007 ; Rouyer et al., 2014). Les écarts sont encore plus flagrants dans les sections professionnelles où les filles choisissent le secteur des services (secrétariat, spécialités sociales ou sanitaires, ...) et les garçons celui de la production (électricité, mécanique, électronique, ...) (Caille et al., 2003 ; Vouillot,

2007). De plus, il semble que cette division ne provienne pas uniquement des choix, mais, aussi, du fait d'éviter les champs de savoirs et de compétences qui semblent convenir à l'autre sexe (Vouillot, 2007 ; Buscatto & Fusulier, 2013).

L'option choisie dans l'enseignement secondaire n'est, en aucun cas, insignifiante. Elle a une forte incidence sur le parcours de type supérieur que les jeunes vont choisir, mais, également sur le choix de leur futur métier (Caille et al., 2003). Cette division sexuée de l'orientation précède, en fait, la division sexuée du travail, autrement appelée, la ségrégation horizontale (Vouillot, 2010). Cette ségrégation horizontale se marque par une spécialisation genrée des activités professionnelles (Buscatto, 2014). Alors, à la fin des études secondaires, les filles se tournent majoritairement vers les filières de l'éducation, de la santé, de la psychologie et de la biologie tandis que les garçons, eux, s'orientent davantage vers les filières scientifiques et d'ingénierie (Vouillot, 2007).

La société crée cette ségrégation genrée du travail en pensant que le sexe des hommes et des femmes les prédispose physiquement à être plus adaptés à certains postes, à certaines activités (Eagly & Wood, 2012). La majorité des professions engendreraient ce marquage de différences entre l'activité « adaptée » aux femmes, qui préconiserait des valeurs « féminines » comme la douceur, la compréhension, l'écoute et celle « adaptée » aux hommes nécessitant des compétences techniques et de la force physique (Vouillot, 2007 ; 2010). La société attend des femmes qu'elles mettent à profit, sur le terrain professionnel, les qualités qu'elles utilisent dans leur vie privée sur le terrain professionnel (Duru-Bellat, 2014). Ces qualités, censées découler de la nature de la femme plutôt que de sa fonction, mettent à mal le titre de la formation ; les employeurs se concentrant sur le sexe de la personne au détriment son diplôme (Duru-Bellat, 2014). François Vouillot (2007) rappelle que cette ségrégation horizontale ne provient pas seulement du fait que l'option ou le travail soit *« majoritairement investis par l'un ou l'autre sexe, mais, également, qu'ils conviennent mieux aux un-e-s ou aux autres sur des critères d'aptitudes, d'intérêts, de personnalité, de caractéristiques physiques requises, de conditions de travail, etc. »* (Vouillot, 2007, p. 94). Or, ces critères et caractéristiques sont principalement dus à la manière de faire genre dans la société et à l'essentialisation des constructions culturelles de féminité et de masculinité dans le monde du travail (Henson & Rogers, 2001). Les jeunes effectueraient une auto-sélection ; se concentrant sur les filières

qu'ils perçoivent comme adaptées à leur genre (Duru-Bellat, 1994). Bien qu'ils se fient à leurs attentes en matière de compétence, leurs aspirations professionnelles restent dictées, au fur et à mesure de leur socialisation, par les informations reçues sur les comportements féminins et masculins adéquats en société (Leaper & Friedman, 2007 ; Duru-Bellat, 2014). Que cela soit via les attentes des enseignants, des parents ou par le biais des interactions pédagogiques, il n'est pas nécessaire de montrer explicitement la différence sexuée pour en voir ses effets sur les élèves (Duru-Bellat, 2014).

L'orientation scolaire et professionnelle est, d'une part un enjeu social et économique et, d'un autre part, un enjeu identitaire. L'aspect financier est, par exemple, davantage mis en avant par les hommes alors que les femmes, elles, donnent de l'importance au temps libre (Duru-Bellat, 2014). Cela dépend, à nouveau, des attentes disparates de la société en fonction des genres. Les hommes se préoccuperaient du côté financier pour pouvoir subvenir aux besoins de leur famille, tandis que les femmes solliciteraient du temps libre pour élever les enfants (Duru-Bellat, 2014). Même si la société évolue à propos des tâches genrées dans la sphère privée, de telles attentes sociales se maintiennent, néanmoins, dans l'inconscient collectif. Le choix du métier est, également, un moyen d'affirmer son identité genrée puisque le travail est un « médiateur dans la construction de la féminité et de la masculinité » des individus (Vouillot, 2007, p. 95). Se projeter dans son métier futur montre la manière dont l'individu s'envisage, se perçoit en société et perçoit le regard que les autres portent sur lui. Pour la chercheuse François Vouillot (2007), le choix d'une option/d'un métier tient dans la congruence entre l'image que nous nous faisons de nous-même et l'image stéréotypée des personnes déjà présentes dans ces filières et dans ces professions (Bosse et Guénard, 2007). Les différentes filières sont sexuées et le choix qu'un individu va prendre sera révélateur sur sa conformité/ de sa contradiction face aux normes et aux attentes sociales en fonction de son genre, mais aussi, face aux dispositions genrés qu'il a intégrées au cours de sa socialisation (Vouillot, 2007 ; Buscatto, 2014).

La socialisation différenciée a tant d'influence qu'elle pousse les filles et les garçons à se représenter les filières comme convenant mieux à l'un des deux genres (Vouillot, 2010). Elle induit, donc, la division sexuée de l'orientation qui elle-même mène à la ségrégation genrée du travail. Les dispositions en émanant sont tellement incorporées dans l'inconscient des individus qu'il est rare que ces derniers se projettent dans une

orientation dite « différente, atypique » (Vouillot, 2010). Pourtant, les dispositions ne font que tendre à orienter la femme ou l'homme dans une direction genrée et elles ne sont, en aucun cas, déterministes (Buscatto, 2014). Certaines personnes vont, donc faire le choix de les « transgresser », parfois depuis le plus jeune âge, en choisissant de suivre un parcours atypique (Ibid.)

1.3. Trajectoires atypiques

Nous l'avons vu, les normes de genre, en particulier les dispositions de genre, fonctionnent comme un guide pour les femmes et pour les hommes. Elles déterminent, plus ou moins implicitement, ce qui est propre aux femmes et ce qui est propre aux hommes, autrement dit, ce qui est féminin et ce qui est masculin, en régissant le comportement attendu par la perpétuation des stéréotypes liés au genre (Duru-Bellat, 2017 ; Stewart et al., 2021). Le monde professionnel n'est pas une exception. Les femmes et les hommes continuent à faire genre au travail dans des milieux, eux-mêmes, genrés (Henson & Rogers, 2001).

Selon West et Zimmerman (1987), la société, elle-même genrée et utilisant les catégories de genre comme critère fondamental de différenciation, nous oblige à faire genre en société. Mais, si faire genre est inévitable, chacun peut remettre en question les catégories de genre et délégitimer les effets que celles-ci posent sur les arrangements entre sexes. Certains jeunes font le choix, volontairement ou non, de ne pas suivre les dispositions genrées et de transgresser les normes établies en choisissant des aspirations professionnelles atypiques. L'aspiration professionnelle atypique, d'un point de vue genré, peut être définie comme « la volonté déclarée, de la part d'une jeune femme ou d'un jeune homme, d'exercer un métier très majoritairement pratiqué par des personnes du sexe opposé ». Cette est avancée par les trois auteurs de « Orientations professionnelles atypiques : transgression des normes de genre et effets identitaires » (Gianettoni et al., 2010, p. 41). Cette transgression est intimement liée avec le fait de ne pas tenir compte des prescriptions sociales concernant le groupe d'appartenance (Marro cité dans Gianettoni et al., 2010). Les prescriptions sociales affirment, d'une part, que les femmes doivent se diriger vers des métiers dits « féminins » et les hommes vers des métiers dits « masculins », et, d'autre part, qu'il existe une hiérarchie entre ces métiers (Gianettoni et al., 2010). Si les transgresseurs sont des jeunes qui remettent en question leurs dispositions genrées, ils restent très peu nombreux à choisir des parcours atypiques (Bosse et Guénard, 2007 ;

Lemarchant, 2007). Souvent, cette atypie est vue comme une transgression des normes sociales, c'est-à-dire, comme un dépassement des limites de genre en réinterprétant la féminité et la masculinité (Charrier, 2010). Parfois perçu comme déviant, les individus suivant des trajectoires atypiques subissent souvent les conséquences du déplacement des normes, celles-ci pouvant aller de la simple résistance jusqu'à la sanction, voire à l'exclusion (Charrier, 2010 ; Couchot-Schiex, 2015 ; Stewart et al., 2021).

Il existe une asymétrie entre les filles et les garçons dans le choix de s'orienter vers un parcours atypique. Les filles semblent s'y laisser tenter de plus en plus contrairement aux garçons qui se laissent davantage guider par les orientations scolaires stéréotypées et aspirent peu à des métiers majoritairement féminins (Gianettoni et al., 2010). D'après la sociologue française Sylvie Octobre (2010), les petites filles tendent plus que les garçons, à un idéal de mixité. Elles ont, aussi, moins peur de négocier les espaces masculins puisque le titre de « garçon manqué » permet d'éviter la transgression. Néanmoins, la « fille manquée » n'existe pas dans nos vocables ; montrant implicitement que le garçon n'est pas autorisé dans l'univers féminin. Les garçons sont, d'ailleurs, plus propices à se contraindre aux exigences des rôles de genre de nos sociétés maintenant les limites rigides les encadrant (Leaper & Friedman, 2007). Pourquoi, dès lors, s'y soumettent-ils plus que les filles ? La réponse semble plutôt simple. Si les filles sont récompensées lorsqu'elles montrent des caractéristiques et des comportements stéréotypés masculins comme l'indépendance et l'affirmation de soi, les garçons ont tendance à être blâmés lorsqu'ils montrent des attributs stéréotypés féminins comme la compassion (Leaper & Friedman, 2007). Dans notre société patriarcale, « la "féminisation" des garçons apparaît comme un risque social bien plus important que la "masculinisation" des filles » (Octobre, 2010, p.72).

Il est, donc, normal de retrouver plus de comportements mixtes chez les filles que chez les garçons et, ainsi, plus d'aspirations vers un parcours atypique (Leaper & Friedman, 2007 ; Gianettoni et al., 2010). Les motivations vers un choix atypique, mais, aussi, les conséquences de cette transgression, varient d'une catégorie de genre à une autre (Guichard-Claudic, Kergoat & Vilbrod cité par Gianettoni et al., 2010). Les filles sont motivées à choisir ce type d'orientation quand les garçons s'y retrouvent par « réorientation » (Gianettoni et al., 2010). Elles sont, aussi, plus nombreuses à faire ce choix précocement ; le coût étant plus élevé pour les garçons s'ils n'atteignent pas un

certain âge ou un certain niveau scolaire (Flahault & Pennec, 2008). Cependant, à plus long terme, lorsqu'ils se dirigent vers un métier dit « féminin », ces derniers semblent profiter de leurs situations minoritaires sur un terrain professionnel « féminin », et ce plus que leurs égales dans des métiers « masculins » (Flahault & Pennec, 2008 ; Gianettoni et al., 2010). Selon différents auteurs, il semble, en effet, et cela depuis les premiers travaux menés sur le sujet, que les hommes se voient ouvrir plus de portes pour gravir les échelons de la hiérarchie professionnelle (Charrier, 2010 ; Buscatto & Fusulier, 2013), sont mieux rémunérés (Buscatto & Fusulier, 2013), se voient accueillis à bras ouverts et sont, même, privilégiés au travail (Lemarchant, 2007 ; Flahault & Pennec, 2008 ; Buscatto & Fusulier, 2013).

Les femmes, elles, se voient confrontées au plafond de verre et se montrent, alors, de moins en moins présentes à mesure de l'élévation dans la hiérarchie. Elles sont, également, sous-représentées dans les postes à hautes responsabilités (Laufer, 2004), tandis que les hommes, eux, empruntent l'escalator de verre (Williams, 1992). Par ce concept, Christine Williams démontre les avantages, souvent dissimulés, que peuvent posséder les hommes dans des métiers « féminins », en particulier celui d'être poussé à progresser dans les échelons de leur profession et d'être privilégiés à l'embauche. La cause principale de l'existence de cet escalator repose sur les stéréotypes associés au masculin. D'un côté, ces stéréotypes incitent les responsables à proposer aux hommes des postes plus légitimes avec un meilleur salaire (Williams, 1992 ; Charrier, 2010). D'un autre côté, les hommes se voient responsables de tâches plus importantes et plus valorisées socialement que leurs collègues féminines (Williams, 1992 ; Buscatto & Fusulier, 2013). Philippe Charrier (2010) va jusqu'à émettre l'hypothèse que les avantages des hommes sont tels que certains choisiraient expressément des professions dites « féminines » pour profiter des postes les plus importants de ces métiers. Les hommes se savent favorisés dans ces milieux, ils savent qu'ils sont précieux et recherchés et, qu'à diplôme égal, face à une concurrente, ils ont plus de chance d'être sélectionnés puisqu'ils sont perçus comme novateurs et modernes (Lemarchant, 2007 ; Flahault & Pennec, 2008).

Toutefois, s'ils tendent à bénéficier des stéréotypes sexués socialement attribués aux hommes à leur avantage, les hommes trouvent dans les professions traditionnellement féminines, un environnement globalement accueillant qui encourage une position leur offrant une ascension professionnelle (Buscatto & Fusulier, 2013). Le milieu leur

réserve une place agréable où les hommes sont, souvent, choyés, bien entourés et privilégiés par leurs collègues, mais, aussi, par leurs chef·fes (Lemarchant, 2007 ; Buscatto & Fusulier, 2013). Leur position minoritaire les rend visibles et suscite l'intérêt ; ce qui comporte de nombreux avantages bien que cela puisse être, aussi, lourd à porter (Buscatto & Fusulier, 2013).

Si les hommes sont favorisés par leur insertion en milieu féminin, ils ne sont pas pour autant exemptés du conformisme des rôles de genre attendu par la société. Il semblerait, même, que dans une profession atypique, les hommes ressentent le besoin de se sur-conformer à ces rôles genrés contrairement aux femmes qui les remettent en question en choisissant des métiers dits « masculins » (Gianettoni et al., 2010). Cela signifie, d'une part, qu'ils investissent la sphère professionnelle bien plus que la sphère privée et, d'autre part, qu'ils renforcent les normes de masculinité et de virilité (Gianettoni et al., 2010). Dès lors, les hommes tentent de se conformer à cette image de l'homme viril pour garder une perception correcte d'eux-mêmes dans leur masculinité (Gianettoni et al., 2010). D'ailleurs, leurs consœurs n'hésitent pas à les interpeler lorsqu'elles attendent une aide particulière stéréotypiquement attendue des hommes telle que soulever un objet lourd ou, encore, faire régner l'ordre, demander le silence, etc. (Buscatto & Fusulier, 2013). Nous reviendrons davantage sur le sujet de la masculinité dans le sous-titre suivant.

Par conséquent, le coût identitaire est plus élevé pour les hommes atypiques que pour les femmes atypiques puisque leur estime d'eux-mêmes est en jeu (Octobre, 2010 ; Gianettoni et al., 2010). Ce coût est principalement dû au fait que les métiers typiquement « féminins » sont moins bien perçus en société. De fait, ils apparaissent comme étant plus simple, moins bien rémunérés et, donc, peu attractifs (Bosse & Guégnard, 2007). Dans la mesure où, rappelons-le, la féminité et la masculinité ne sont pas vues comme des ressources identitaires, l'une étant perçue comme supérieure à l'autre dans notre société patriarcale, il n'est pas étonnant que l'image propre des hommes soit péjorée lorsqu'ils choisissent des professions de « nature féminine ». Naturellement, ce choix les rapproche du pôle féminin, moins valorisé socialement (Gianettoni et al., 2010).

Dans l'ensemble, les jeunes sont plus nombreux à trouver normal qu'une femme choisisse un métier généralement exercé par des hommes plutôt que l'inverse (Bosse

& Guégnard, 2007). Il semble que la présence d'une femme dans un métier « masculin » permet de repenser l'égalité des sexes en prouvant que ses capacités sont égales à celle de ses pairs masculins. A l'opposé, un homme prenant place dans un univers féminin n'aurait pas un tel impact (Bosse & Guégnard, 2007). Néanmoins, bien que les hommes doivent supporter le coût identitaire de leur transgression, ces derniers sont mieux lotis, de la formation à l'inclusion sur le terrain professionnel atypique, que les femmes en milieu « masculin » (Flahault & Pennec, 2008). Alors, si les filles choisissent plus que les garçons de s'orienter vers une situation atypique, elles en payent un tribut plus lourd par la suite. Il est évident que les privilèges masculins sont directement liés à la domination des hommes sur les femmes dans la société (Delphy cité par Cresson, 2010).

Cependant, certaines situations nous poussent à ne pas considérer le choix atypique comme une transgression. De ce fait, les modèles familiaux, en particulier les mères (Charrier, 2010) et la fratrie (Octobre, 2010 ; Darmon, 2017), jouent un rôle majeur dans la socialisation et peuvent, de fait, influencer la perception de l'enfant de ce qu'est un métier féminin et de ce qu'est un métier masculin de l'enfant (Lemarchant, 2007 ; Flahault & Pennec, 2008 ; Bosse et Guégnard, 2007). En raison du métier qu'exerce ou qu'exerçait leur mère, voire qu'exerçait la mère de leur mère, il semble normal, voire logique pour certains garçons d'effectuer la même profession dans une idée de tradition professionnelle (Charrier, 2010). Dans ce cas de figure, le garçon ne se questionne pas forcément sur le fait que le métier est dit « féminin », même s'il a conscience qu'il regroupe majoritairement des femmes. L'intérêt pour le métier ou pour le secteur professionnel est transmis « au-delà des stéréotypes de genre » par les membres de la parenté et permet « favoriser l'adoption d'attitudes novatrices » (Flahault & Pennec, 2008, « Des facteurs du choix », paragr. 3). Mais encore, les jeunes dont les parents effectuent un métier non typiquement relatif à leur genre ont tendance à considérer les métiers de manière moins ségrégués, plus mixtes (Bosse & Guégnard, 2007).

La composition de la fratrie influence, elle aussi, la ligne de partage qui divise le féminin et le masculin. Un garçon ne possédant que des sœurs sera socialisé comme ces dernières (même environnement, mêmes codes culturels) (Octobre, 2010). Mais encore, si le garçon naît dans une fratrie composée entièrement de garçons, il n'est pas anormal non plus qu'il soit traité d'une manière à endosser un rôle plus féminin

(Darmon, 2017). Dans ces deux cas, son choix atypique ne sera pas perçu comme une transgression puisqu'il existe une sorte de combinaison des genres dû à la socialisation en « sens inverse » des attentes sociales liées aux garçons. Cette combinaison va primer et va permettre de ne pas remettre en question la masculinité de l'individu (Octobre, 2010 ; Darmon, 2017). La naissance dans un environnement, lui-même culturellement atypique, va empêcher l'enfant d'intégrer les normes conventionnelles relatives aux rôles de genre et cela va, donc, le dévier des comportements stéréotypés (Eagly & Wood, 2012).

1.4. Menaces du métier « féminin » sur les masculinités

Avant de commencer à parler de masculinité, il serait bon de différencier ce terme de celui de virilité. Christophe Dejours (cité par Molinier, 2000) exprime même que les deux concepts, tous deux associés à l'homme, doivent être radicalement distingués. Si nous nous penchons, d'abord, sur la définition littérale de la virilité, elle serait semblable à un attribut que l'on possède ou non selon un certain degré (Rivoal, 2017). Cette virilité est représentée par une masculinité exacerbée et corporelle, et est construite socialement (Molinier, 2000 ; Rivoal, 2017). Bien qu'ayant une dimension stigmatisante et, de ce fait, non positive, la virilité reste associée à un certain idéal masculin stéréotypé (Ibid.). Si nous devions maintenant définir la masculinité par rapport à la virilité, elle serait plutôt une identité dynamique, évolutive et plurielle.

Si la virilité se construit de manière autonome, la masculinité, en tant que dimension des rapports sociaux de genre, se construit en fonction de la féminité (Bertrand et al., 2015 ; Molinier, Weltzer-Lang cité par Rivoal, 2017). Les deux catégories sont entremêlées puisqu'elles sont prises dans un rapport de pouvoir - celui du patriarcat et de la domination des hommes sur les femmes (Bourdieu, 1998) - mais elles amènent, également, une dynamique puisqu'elles permettent aux hommes et aux femmes s'engager au sein de ce rapport de genre (Connell, 2014). Dans notre culture euraméricaine, le masculin et le féminin sont détenus dans une dimension physique : dans un rapport à la posture, à la manière de se mouvoir, aux formes musculaires et d'autres, etc. (Connell, 2014). Dans la vision de Raewyn Connell (2014), l'expression corporelle constitue ce par quoi nous comprenons ce que nous sommes et qui nous sommes. Il s'agit, également, de ce comportement que nous cherchons chez l'autre afin de le comprendre ; une personne moins masculine se conduira de manière moins violente. Cette vision du masculin n'existe qu'en parallèle à la vision du féminin et par

le principe posé culturellement selon lequel « les femmes et les hommes ont des types de personnalité opposés » (Connell, 2014, p.60). Notre manière de concevoir la masculinité est donc historico-culturellement située (Demetriou, 2015). Elle est, aussi, malléable et reconfigurable. D'ailleurs, si jusqu'à présent nous avons fait mention de la masculinité, il serait plus juste de parler *des* masculinités. Il est bon de redonner du pouvoir à l'homme en ne le considérant pas uniquement comme soumis à sa socialisation et à sa performance de genre. Il appartient, également, à une race, à une classe et à une époque précise (Connell cité par Demetriou, 2015 ; Rivoal, 2017).

Les hommes choisissant des métiers atypiques renforcent les discours autour de la « crise de la masculinité » comprises comme le fait de tendre vers une égalité mettant à mal la domination masculine et déstabilisant le masculin, les « vrais hommes » (Welzer-Lang & Zaouche Gaudron, 2011 ; Dupuis-Déri, 2012). Il semble qu'en Occident, les hommes « se prétendent en crise depuis au moins les cinq derniers siècles » alors qu'ils ont toujours la mainmise sur les positions de pouvoir (Dupuis-Déri, 2012, p. 123). Un homme doit, stéréotypiquement, être supérieur aux femmes pour rester un « vrai homme ». Toucher à l'égalité revient à dire adieu à la domination et au contrôle et à tendre vers l'homme « efféminé » (Dupuis-Déri, 2012).

Les hommes choisissant des professions dites « féminines » se retrouvent alors souvent dévalorisés dans leur image d'hommes, qualifiés comme moins viriles (Henson & Rogers, 2001 ; Buscatto & Fusulier, 2013). Pour reprendre les dires de Muriel Darmon : « les transgressions « ascendantes » des dominées étant toujours plus acceptables que les transgressions « descendantes » des dominants, et la féminisation des garçons apparaissant toujours comme un risque social bien plus important que la masculinisation des filles » (Darmon, 2016, p.43). Selon différents auteurs (dont Buscatto & Fusulier, 2013), la profession féminiserait les hommes et viendrait menacer leur « essence masculine » au point de devenir des hommes indignes dans l'incapacité de maîtriser leurs émotions (Molinier, 2000). Le rapprochement de la féminité par la profession, autrement dit, l'éloignement de l'image de la masculinité « naturelle » et de la virilité empêche les hommes de se plier aux dictats de la masculinité hégémonique (Molinier, 2000 ; Henson & Rogers, 2001). S'ils ne reçoivent pas de violence directe comme en sont victimes les femmes atypiques, les hommes qui transgressent les normes de genre sont souvent assignés comme des « mauviettes » ou comme homosexuels et ce, quel que soit leur orientation sexuelle

(Williams, 1992 ; Henson & Rogers, 2001 Flahault & Pennec, 2008 ; Buscatto & Fusulier, 2013). De même, exercer un métier « féminin », et, donc, souvent moins bien rémunéré, empêche l'homme d'assumer son rôle stéréotypé d'homme pourvoyeur financier de la famille (Henson & Rogers, 2001). Leurs compétences à effectuer une « vraie profession d'homme » est remise en doute au même titre que leur masculinité (Williams, 1992 ; Henson & Rogers, 2001).

Face à ces attaques extérieures, les hommes professionnellement employés dans un métier dit « féminin » mettent en place des stratégies collectives et individuelles dans le but de protéger leur masculinité (Buscatto & Fusulier, 2013). Une première stratégie consiste à « masculiniser l'activité », autrement dit, de tenter, d'une part, d'attribuer des caractéristiques masculines à la profession afin d'en faire un emploi mixte et, d'autre part, d'effectuer un changement de nom de l'activité afin de se distancier des aspects féminins renforçant ainsi l'ordre genré (Henson & Rogers, 2001 ; Buscatto & Fusulier, 2013). Philippe Charrier (2010) nuance cette stratégie puisque son étude sur les hommes avec une socialisation primaire dite « ouverte » montre qu'ils doivent négocier entre cette socialisation et le maintien de leur image menant à des dénominations telles que « sage-femmes maïeuticien », plutôt que « maïeuticiens », uniquement.

Deux autres stratégies sont mises en avant par Marie Buscatto et Bernard Fusulier (2013). L'une est la contestation. Les hommes ne vont, tout simplement, pas considérer qu'ils exercent une profession « féminine ». L'autre, à l'opposé, consiste à montrer une nouvelle façon « d'être un homme » en assumant cette nouvelle forme de masculinité composée de traits masculins et de traits féminins.

Enfin, les hommes ont, parfois, recours à l'humour « lourd » envers les femmes afin de se reconnecter à une virilité affirmée sur leur lieu de travail, comme preuve de leur socialisation masculine (Charrier, 2010).

1.5. Les hommes dans les métiers de la Petite Enfance

Nous avons déjà évoqué le fait que les femmes sont plus nombreuses à oser le choix atypique des métiers dits masculins. Les hommes sont, donc, peu présents dans les professions majoritairement exercées par des femmes, et le secteur de la petite enfance n'est pas une exception. Selon les chiffres actuels de Statbel, l'office belge de statistique qui produit des chiffres fiables sur la société, les femmes occuperaient 95,

5% des professions relatives à la garde d'enfants et 93,2% des postes d'éducateur·trices de la petite enfance ²(*Les professions en Belgique* | Statbel, 2022). En France, la proportion d'hommes dans le secteur de l'éducation et de l'accueil des jeunes enfants (EAJE) est estimée entre 1 et 3% et ces chiffres sont semblables dans la plupart des pays européens, même dans les pays les plus avancés en matière d'égalité des genres tels que la Norvège (Rohrmann, 2016). Du côté des puériculteur·trices et des assistant·es maternel·les, les chiffres passent même en dessous de la barre des 3% (Cresson, 2010). L'Office de la naissance et de l'enfance estime « à moins de dix le nombre de puériculteurs travaillant dans les structures d'accueil subventionnées pour les enfants de moins de trois ans » (Pirard et al., 2015, p.364).

L'espoir d'une évolution dans les prochaines années est assez faible puisque même dans les études liées à la petite enfance, les hommes sont sous-représentés (Cresson, 2010 ; Pirard et al., 2015). Face à ces chiffres, en 2019, le Conseil de l'Union européenne recommande aux Etats membres d'inclure « la recherche d'une représentation plus équilibrée des femmes et des hommes » (Recommandation Du Conseil Du 22 Mai 2019 Relative à Des Systèmes de Qualité Pour l'éducation et l'accueil de La Petite Enfance, 2019, 3.a). Déjà en 2011, la Commission européenne exposait le besoin urgent de rendre plus attrayant le secteur de la petite enfance pour les hommes dans « tous les pays de l'UE » (Rohrmann, 2016). A nouveau, en 2015, la Commission européenne sur l'accueil et l'éducation de la petite enfance souhaitait réduire la ségrégation genrée en augmentant la proportion d'hommes dans le secteur jusqu'à atteindre les 20% (Peeters et al., 2014). Cet objectif n'a, malheureusement, jamais été atteint. En Belgique, en 2001, la communauté flamande tente d'attirer les hommes dans l'éducation et dans l'accueil des jeunes enfants par le biais d'une proposition de projet financée par le Fonds social européen et intitulée « les hommes dans les services de garde d'enfants » (Peeters et al., 2015). Par ce projet, une campagne médiatique a été mise en place afin d'attirer le personnel masculin dans ce

² Les chiffres que fournis par Statbel sont issus de l'enquête sur les Forces de Travail et ne sont pas des chiffres "absolus" mais bien des approximations basées sur l'extrapolation d'un échantillon aléatoire de la population belge et doivent être interprété comme tels. La population étudiée comprend des membres de ménages privés (environ 47 000 ménages) âgés de 15 ans ou plus basée sur les données démographiques du Registre national (comprenant des personnes inactives de plus de 64 ans). Les informations sont recueillies par voie d'entretiens en face-à-face, depuis 2017 et trimestriellement. Le taux de réponse est supérieur à 75%. (<https://statbel.fgov.be/fr/themes/emploi-formation/marche-du-travail/les-professions-en-belgique#documents>)

secteur. Malgré une augmentation des hommes dans les études liées à la petite enfance, les résultats sont loin des objectifs initiaux.

Si les femmes augmentent leur participation à la vie active en choisissant de se tourner vers des domaines masculins, les hommes sont encore peu nombreux à se tourner vers des métiers typiquement féminins et, ce, malgré le changement d'attitude de la société face à l'acceptation de l'importance des pères et des hommes, dans le développement de l'enfant (Eagly & Wood, 2012 ; Peeters et al., 2015). Ce désintérêt peut, en fait, être expliqué historiquement. Pour Catherine Bouve (cité par Cresson, 2010), la crèche, au 19^{ème} siècle, était l'espace rassemblant une communauté de femmes où celles-ci pouvaient réaffirmer la nature des relations de genre tout en répondant au devoir d'obéissance des hommes. Les services de la petite enfance se développent en particulier dans les années septante, influencés majoritairement par la deuxième vague du féminisme (Peeters et al., 2014). Si la première vague du féminisme se battait pour des droits, la crèche permettant le droit au travail pour les femmes, la seconde vague souhaite de meilleures conditions de travail et l'implication des pères dans l'éducation. Cependant, cela ne signifie pas qu'elles encourageaient les hommes à rejoindre les rangs des secteurs de la petite enfance, percevant toujours ce métier comme une activité exclusivement féminine (Peeters et al., 2014).

La vague suivante n'effectue, d'ailleurs, pas non plus une remise en question de la marginalisation des hommes dans le *care* ; ce qui laisse à la mère le statut de la figure éducative principale, dans la sphère domestique comme dans la sphère professionnelle. Le rôle de la mère est survalorisé et ne permet pas une implication du père même quand ce dernier est présent (Murcier, 2007 ; Rouyer et al., 2014). Dans l'univers de l'accueil de la petite enfance, le rôle de la mère et celui de l'accueillant·e sont confondus, les compétences professionnelles attendues trouvant leur origine, de façon stéréotypique, dans la fonction maternelle et dans le lien mère-enfant ; excluant les hommes (Rouyer et al., 2014).

L'existence d'une culture particulière dans le secteur majoritairement féminin de la petite enfance paraît légitime. Par culture féminine, nous suggérons qu'il est attendu, dans ce milieu, des attitudes spécifiques et des comportements stéréotypés comme relatifs au sexe féminin (Rohrmann, 2016). Toutefois, cette culture semble excluante voir discriminante envers les hommes, peu nombreux soient-ils, qui s'ajoutent au

terrain. Dans les entretiens menés par Jan Peeters, Latrén Van Laere et Michel Vandebroek (2014), certains hommes ont énoncé des plaintes telles que l'absence d'uniforme prévu pour remplacer le tablier des femmes ou l'inexistence de toilettes séparées par genre. Mais encore, la décoration du lieu, les outils et les activités mises en place et également les réactions face aux comportements des enfants comprennent tous des marques sociales féminines (Rohrmann, 2016). Tout est marqué par la domination des femmes dans l'environnement, par un « ordre de genre » pour citer le concept de Connell (cité par Peeters et al., 2015). Cet « ordre de genre » met en avant, outre la dominance des femmes, un besoin d'harmonisation important, une hiérarchie faible et une « attitude ambivalente envers les collègues masculins » (Peeters et al., 2015). Cresson (2010) considère, même, les lieux d'exercice de la petite enfance comme étant des « maisons des femmes », reprenant le terme de « maisons des hommes », selon l'expression de Maurice Godelier, où elles y apprennent « leurs rôles féminins et leur place dans les rapports sociaux de sexe : responsabilité et dévouement aux besoins des autres, acceptation de la hiérarchie entre hommes et femmes », etc. (Cresson, 2010, p. 21-22).

Les arrangements sexués présents sur les lieux professionnels de la petite enfance mettent en jeu les rôles de genre. Il semble que les professionnel·les de l'enfance tendent à adhérer au principe de « complémentarité des genres » plutôt qu'à celui de « substituabilité des genres » (selon une étude menée en Fédération Wallonie-Bruxelles en 2010 citée par Pirard et al., 2015). Ce premier principe conduit à une division genrée puisqu'elle part du principe que les hommes et les femmes ne possèdent pas les mêmes ressources, les mêmes aptitudes, les mêmes compétences ni même capacités d'apprentissage (Pirard et al., 2015).

De ce fait, quand des hommes sont présents dans la profession, ils n'effectuent pas les mêmes tâches que leurs collègues féminines (Murcier, 2007 ; Pirard et al., 2015). Les tâches perçues socialement comme plus féminines, mais, aussi, plus maternelles sont confiées aux femmes tandis que les tâches plus masculines comme celles d'autorité, de travaux de réparations et de jeux typiquement masculins sont effectuées par les hommes (Peeters, 2003 ; Murcier, 2007).

Si les hommes se voient confier des tâches précises, ils se voient, aussi, en interdire d'autres. Les métiers de la petite enfance sont fortement liés au souci d'autrui, au

réconfort et, également, aux soins et à l'hygiène des enfants (Murcier, 2007). Dans ce contexte, les hommes sont soumis à la stigmatisation, à la suspicion de la possible prédation sexuelle voire de la pédophilie (Murcier, 2007 ; Cresson, 2010 ; Buscatto & Fusulier, 2013 ; Rohrmann, 2016 ; Eidevald et al., 2018). Certains hommes se voient, donc, refuser, par leur supérieur·e, voire par les parents eux-mêmes, l'effectuation de certaines tâches, comme celle du change ou de l'habillage (Murcier, 2007 ; Rohrmann, 2016 ; Eidevald et al., 2018). Les hommes sont confrontés à ces risques d'abus sexuels sur les enfants bien plus que les femmes et ils se retrouvent davantage observés, surveillés dans leur travail, en particulier au début de leur carrière, lorsqu'ils doivent faire leurs preuves dans le secteur (Eidevald et al., 2018). Les professionnels masculins sont conscients que, au cours de leur carrière, le risque d'être accusé d'abus sexuel sur un enfant n'est pas nul. Par conséquent, certains hommes évitent, parfois, complètement les carrières dans la petite enfance afin d'éviter les accusations (Anliak & Beyazkurk, 2008) tandis que d'autres changent de carrière en abandonnant le secteur (Eidevald et al., 2018). Influencés stéréotypiquement par les dispositions genrées, les collègues, professeur·es, maîtres·ses de stage, parents des enfants n'imaginent pas qu'un homme puisse se tourner vers la petite enfance par passion ; la seule raison possible devant alors être les tendances pédosexuelles (Rohrmann, 2016).

[TW – Mentions d'abus sexuel sur enfants]

L'image de l'homme agresseur sexuel se retrouve partout dans le monde mais l'ampleur de cette dernière varie d'une culture à une autre. En Belgique, il existe, similairement à la France, un phénomène de panique morale lié à la mise en avant de la pédophilie sur la scène médiatique dans la fin des années nonantes avec l'Affaire Dutroux (Murcier, 2007). Cette affaire frappe de plein fouet la Belgique en montrant ce que beaucoup craignent : « le [pédocriminel] en quête de prostitution infantine, le pervers sexuel assassin », l'illustration même de l'inhumanité (Théry, 1996, p. 50). La population entière s'est indignée de l'enlèvement, suivi de l'emprisonnement dans des caves de fillettes violées, manipulées et filmées dans le but de produire des cassettes pornographiques pour, finalement, êtres affamées ou assassinées (Collin, 1996). L'abomination de cette affaire est décuplée par les multiplications d'affaires d'incestes, d'expositions d'abus sexuel sur des enfants en justice ou sur des lignes de téléphone gratuites (Théry, 1996).

Médiatisée jusqu'à l'étranger, l'affaire Dutroux semble avoir donné un poids à la Conférence de Stockholm, en août 1996, rassemblant le premier congrès mondial sur l'exploitation sexuelle des enfants (Collin, 1996). Cette conférence a pour but de faire le procès de « l'industrie mondiale » du trafic d'enfants ainsi que de la pornographie infantile, en particulier, engendré par la montée de la mondialisation d'Internet³. L'impact qu'a pu avoir cette affaire en Belgique est importante puisque selon Antoine Garapon (cité par Théry, 1996), « l'horreur du crime ne suffit pas à expliquer l'ampleur exceptionnelle prise par ce fait divers » (Théry, 1996, p. 51).

De plus, dans le cas de cette affaire, Marc Dutroux semblait, de l'extérieur, être un homme aimable, honnête (comme ses gardiens ont pu en témoigner, demandant sa remise en liberté) remettant en doute la position de tous les hommes (Collin, 1996). Dans le secteur de la petite enfance, la panique morale autour de l'abus sexuel sur les enfants crée une inégalité, une division genrée des tâches effectuées, reléguant les femmes aux activités du *care* et leur garantissant une place d'expertes, indispensables dans le domaine (Murcier, 2007). Les commentaires négatifs, les surveillances accrues et la remise en question constante des motivations des hommes dans les services d'accueil de la petite enfance peuvent, également, créer de l'insécurité qui ne peut qu'éloigner ces derniers, remettant en cause leur capacité de soins et diminuant, encore, le nombre de figures masculines présentes (Rohrmann, 2016 ; Eidevald et al., 2018 ; Bhana et al., 2022).

Les vraies motivations des hommes sont, pourtant bien réelles et très éloignées de cette image du prédateur sexuel. Et, même si les hommes dans le milieu de la petite enfance se considèrent comme des pionniers, créant un nouveau climat et un nouveau chemin pour les hommes à suivre dans lequel ils possèdent leur place, les motivations des professionnels ne sont pas forcément associées à la remise en question des « normes masculines » (Peeters, 2003 ; Pirard et al., 2015). Leur décision est fondée sur une longue réflexion de suivre des études dans la petite enfance et sur l'envie de travailler avec des enfants en bas âge. La plupart du temps, cette envie naît de l'expérience de l'individu, via ses jobs d'étudiant (babysittings, ...) ou du rôle qu'il tient dans la disposition familiale (Pirard et al., 2015). Ensuite, les expériences de stage et les

³ *Stockholm instruit le procès de l'exploitation sexuelle des enfants*. (s. d.). Consulté 13 juillet 2022, à l'adresse https://www.lemonde.fr/archives/article/1996/08/28/stockholm-instruit-le-proces-de-l-exploitation-sexuelle-des-enfants_3724103_1819218.html

demandes de justifications des choix de professions ont, toutes deux, souligné la nature atypique de leur position ; renforçant leur rôle de marginalisés et leur envie de poursuivre leurs études (Pirard et al., 2015). Les hommes mettent aussi en avant les apports qu'ils amènent dans le secteur de la petite enfance et qui manqueraient à leurs collègues féminines comme l'autorité ou le bénéfice de leur présence pour les enfants en recherche de figure paternelle (Cresson, 2010).

D'années en années, de recherches en recherches, la nécessité d'augmenter la présence des hommes dans les métiers d'accueil de la petite enfance apparaît de plus en plus clairement. Le secteur reste cependant peu attirant pour les hommes comme nous avons pu le constater. De plus, il existe peu d'enseignants masculins dans les filières relatives à la petite enfance ou, s'ils sont représentés, leur présence se fait majoritairement dans des cours théoriques (Pirard et al., 2015). Les hommes n'ont donc pas un grand nombre de modèles masculins à suivre. Pourtant, les avantages de la présence masculine dans l'éducation primaire ont été prouvés à diverse reprises. En outre, ils peuvent devenir des figures paternelles pour les enfants élevés par des mères célibataires (Rohrmann, 2016) ou impacter la socialisation de genre en favorisant une égalité femme-homme dans les années futures (EC Childcare Network cité par Peeters et al., 2014). Les parents sont, eux aussi, favorables à l'arrivée de plus d'hommes dans les services d'accueil de leurs enfants puisqu'ils recherchent davantage de « modèles de référence masculins positifs » et un « environnement mixte » (Rohrmann, 2016). Les hommes plaident, également, pour un environnement renvoyant une culture plus favorable à leur venue, que cela soit dans la formation ou dans la profession elle-même (Eidevald et al., 2018).

1.6. Etude critique des masculinités

Force est de constater le peu d'intérêt porté aux hommes dans des professions non-traditionnelles. Si, sur le petit écran, l'homme est rarement vu dans des professions « féminines », même de manière comique, la réalité n'est que peu différente dans les recherches scientifiques (Williams, 1992). Le projecteur est, majoritairement, tourné sur les femmes et sur les filles amenant à la croyance selon laquelle la diversification des choix d'orientation des filles suffirait à atteindre l'égalité des sexes dans les professions (Vouillot, 2007). Les hommes, les grands oubliés, ont, aussi, leur opinion à défendre dans le débat et inventent, tout comme les femmes, de nouvelles identités, de nouvelles donnes pour atteindre l'égalité des genres dans le monde du travail

(Welzer-Lang, 2011). L'étude des socialisations masculines, des travaux sur les hommes, sur le masculin et sur les conséquences que leurs positions sociales peuvent avoir semblent plus que nécessaire, dans cette période transitoire des rapports sociaux de genre où les masculinités semblent, plus que jamais en crise (Welzer-Lang & Zaouche Gaudron, 2011).

L'étude critique de la masculinité « *développée et théorisée par la sociologue australienne Raewyn Connell, renouvelle les cadres théoriques autour de l'étude des hommes* » (Rivoal, 2017, p.141). Nées en 1980 en réaction à des approches des rôles masculins et féminins essentialistes, les *masculinity studies* dépassent la vision de la masculinité comme une identité pour la voir comme un produit de rapport de pouvoir entre hommes et femmes ainsi qu'entre hommes. L'enquête des masculinités s'effectue au sein même des rapports de genre socialement construits (Connell, 2014 ; Rivoal, 2017).

Suivant cette manière de penser, Raewyn Connell va faire émerger le concept de « masculinité hégémonique », formalisé pour la première fois en 1995, dans *Masculinities*. Ce concept, défini par l'auteure comme la « configuration des pratiques de genre visant à assurer la perpétuation du patriarcat et la domination des hommes sur les femmes » représente un type de masculinité qui se prévaudrait au détriment d'autres masculinités (Connell, 2014, p. 11). Elle est vue comme une stratégie s'établissant sur un idéal culturel de pouvoir à un moment donné.

La sociologue va, également, penser à d'autres formes de masculinités s'opérant par rapport à la masculinité hégémonique. Alors, « si l'hégémonie renvoie à la domination culturelle de la société dans son ensemble [...] il existe des rapports spécifiques de domination et de subordination entre groupes d'hommes » (Connell, 2014, p. 75). La masculinité « subordonnée » naît de ce constat. L'auteure prend majoritairement l'exemple des homosexuels comme forme de masculinité exclue culturellement car s'éloignant de l'hétéronormativité. D'autres masculinités subordonnées peuvent également être stigmatisées. Cette masculinité subordonnée rassemble en fait tous les hommes qui, par un comportement, par une attitude, par des choix de vie, brouillent de manière symbolique, le masculin et le féminin. Souvent, les hommes compris dans cette masculinité subordonnée font face à l'exclusion culturelle et politique, à

différentes formes de violences (de la violence symbolique au harcèlement de rue), de rejets et de discriminations (Connell, 2014).

Une autre forme de la masculinité, également mise en avant par Connell, est celle de la masculinité complice. L'auteure part du constat que, si peu d'hommes se plient au modèle hégémonique, la majorité d'entre eux profitent, tout de même de leur place dominante dans la société, avec les nombreux avantages qu'ils en tirent. La masculinité complice représente donc les hommes qui légitiment la masculinité hégémonique en bénéficiant des « dividendes patriarcaux » y étant associés. Ils sont donc « complices » du modèle hégémonique.

Finalement, un quatrième et dernier modèle de masculinité est avancé dans l'œuvre de Connell : la masculinité marginalisée. L'hégémonie, la subordination ainsi que la complicité sont des « rapports situés au sein de l'ordre de genre ». Néanmoins, l'ordre de genre est en interaction avec d'autres structures comme celle de classe ou de race qui changent, également, la dynamique des masculinités. Le concept de masculinité marginalisée, comme les deux concepts précédents, n'existe qu'en rapport à la masculinité hégémonique perçu comme rapport d'autorité du groupe dominant.

La question de la domination masculine est, aujourd'hui, pour la majorité des sociologues, le cadre général des rapports entre les hommes et les femmes (Welzer-Lang, 2011). Plusieurs fois au cours de ses écrits, Raewyn Connell rappelle que les quatre masculinités évoquées font moins référence à des personnalités fixes qu'à des pratiques générées « par des situations particulières dans une structure changeante de rapports sociaux » (Connell, 2014, p. 80). Les fondements de la domination masculine peuvent varier et, même, faire place à la création d'une nouvelle hégémonie. Cette masculinité hégémonique, construite entre un idéal culturel et un désir de pouvoir institutionnel, peut être soumis à une remise en question, à une recomposition, à une transformation lorsque la notion de patriarcat est mise en jeu (Welzer-Lang, 2011 ; Connell, 2014).

1.7. Mobilité des identités

Afin de mieux comprendre les nombreuses formes que pourraient prendre les masculinités des hommes, nous décidons de nous intéresser à ceux qui transgressent les normes de genre en ayant choisi une profession atypique. Les transgressions permettent à des situations minoritaires de se mettre en place et de rendre visibles les

transformations qui s'opèrent dans les rapports sociaux de genre (Buscatto, 2014). L'intérêt porté sur les trajectoires atypiques permet de mettre en lumière ceux qui décident de se construire en dehors des normes dominantes (Ibid.). Nous nous réfèrerons au concept de « mobilité des identités » de Christine Castelain-Meunier (2011) selon lequel un individu construit sa subjectivité et, donc, choisit ses critères en matière de genre, son travail, ses loisirs, dans un contexte en changement continu. Ce concept permet d'intégrer des dimensions sur la réflexion, sur la construction de la subjectivité, sur le rapport aux normes, sur la redéfinition des places et sur les liens en rapport avec la négociation (Castelain-Meunier, 2011, p.28). Il met en lumière l'émancipation des exigences de performance genrée de la société.

1.8. Socialisation inversée

Dans le but d'étudier au mieux les masculinités et de comprendre les différentes mobilités de celles-ci, nous nous tournons vers la socialisation des hommes et du masculin. Pour tenter de mettre en lumière des points communs de socialisation entre ceux qui ont décidé d'emprunter des trajectoires atypiques face à leur genre, nous nous concentrons sur leur socialisation, celle-ci étant reprise comme un élément déterminant d'une trajectoire atypique par Lemarchant (2007) mais, également, par Bertrand et Court (2015).

Nous nous basons, alors, principalement sur la théorie des dispositions genrées (Lahire, 2001). Lors du processus de socialisation sont inculquées les catégories de pensées, d'appréciation, les lunettes avec lesquelles percevoir le monde adapté à notre genre. Cela rejoint ce que Pierre Bourdieu nomme *l'habitus*, c'est-à-dire un « système de dispositions durables et transposables » (Darmon, 2016, p.20). Autrement dit, les manières d'être, de faire, de ressentir et de voir le monde sont intériorisées à partir d'un milieu social donné et limité mais ces mêmes dispositions font, également, effet dans d'autres situations sociales, dans d'autres domaines pratiques. Elles sont donc « simplement déduites des pratiques sociales (alimentaires, sportives, culturelles ...) les plus fréquemment observées – statistiquement – chez les enquêtés » (Lahire, 2001, p.128). Se pencher sur la socialisation permet de saisir les dispositions sociales genrées vont guider les filles et les garçons tout au long de leur vie d'enfant, mais, également, d'adulte (Buscatto, 2014). Elles se fondent sur les stéréotypes masculins (les hommes sont dominants, assertifs et compétitifs) et féminins (les femmes sont amicales, soucieuses des autres et émotionnelles). Ces stéréotypes dits prescriptifs sont des

croyances sur des caractéristiques que devrait posséder un individu en fonction de son genre. Ils se basent sur des normes sociales d'idéaux de la masculinité et de la féminité, elles-mêmes influencées par la culture et l'époque (Stewart et al., 2021).

Cependant, ces stéréotypes deviennent, parfois, des normes sociales suggérant les comportements appropriés pour les femmes ou pour les hommes. La socialisation masculine va donner aux hommes un ensemble de pensées et d'actions liées à son sexe, adaptées à son genre et qui vont le prédisposer à interpréter socialement le masculin et le féminin (Mennesson, 2004). La pensée de Leslie McCall (1992) suggère que « les dispositions de genre sont multiples, et, bien sûr, pas seulement associées au corps biologique sexué ; en fait, elles deviennent associées au corps sous la forme de dispositions de genre incorporées façonnant les trajectoires sociales des individus » (McCall, 1992, p. 846).

La réflexion autour de ce mémoire part des observations de Mennesson (2004) et de Charrier (2010) selon lesquelles, afin d'exercer une activité majoritairement pratiquée par le genre opposé, il est nécessaire qu'un individu ait été soumis à une socialisation dite « inversée », à des dispositions sexuelles « inversées ». La socialisation inversée est expliquée par Charrier (2010) comme « *une socialisation marquée à tel point par un genre qu'elle donne des références inversées à l'individu par rapport à son sexe* » (Charrier, 2010, p.178). En d'autres mots, certains hommes vivraient un parcours de socialisation jonchés de critères genrés féminins ; ce qui marquerait leurs dispositions comme étant plus « féminines ». Cette socialisation peut, aussi, être qualifiée de plus « ouverte », puisque plus moins renfermée sur les catégories, sur les normes de genre, sur les différences entre féminin et masculin. De même, Mennesson (2004) démontre qu'afin d'éprouver le désir et le plaisir nécessaires aux choix atypiques, des dispositions plus souvent fréquentes chez l'autre genre doivent être présentes par le biais d'une socialisation genrée spécifique. Il semble, tout de même, évident que les dispositions genrées intériorisées lors de la socialisation masculine peuvent être plus ou moins déterminantes dans les choix des individus (Mennesson, 2004).

1.9. Conclusion et hypothèses

Les lectures théoriques nous ont permis de mettre au point des hypothèses dans le but de répondre à la question de recherche. Pour rappel, la question est la suivante : « Comment les masculinités des hommes exerçant un métier de la petite enfance en Wallonie ou à Bruxelles se sont construites socialement et se négocient au sein d'un terrain professionnel dit "féminin" ? ».

Nous émettons différentes hypothèses. Tout d'abord concernant la construction des masculinités, nous pensons que la socialisation familiale crée un cadre propice permettant à l'homme de collecter des dispositions lui permettant de s'orienter vers des métiers dits « féminins » de la petite enfance. De même, leur socialisation primaire leur amène un patrimoine de dispositions davantage associées au genre féminin. Dans l'ensemble, nous pensons que les hommes ayant choisi un métier de la petite enfance ont été socialisés de manière à ce que les oppositions entre féminin et masculin soient peu structurantes dans leur processus de création identitaire. Mais encore, en ce qui concerne leurs rapports aux masculinités, nous pensons qu'ils remettent en question les normes de genre et les dispositions associées au masculin, quitte à être perçu comme moins virils.

Chapitre 2 : Contextualisation et méthodologie de l'étude des parcours atypiques

Méthodologiquement, nous avons mené une enquête qualitative, auprès de douze hommes exerçant une profession dans la petite enfance, à travers une série d'entretiens semi-directifs approfondis. Les entretiens ont été effectués durant le mois de mars 2021.

Nous recherchions des hommes travaillant dans des métiers dits « féminins » de la petite enfance. Afin d'en recruter, une affiche rassemblant les critères de la recherche et le temps d'un entretien moyen fut publiée sur les réseaux sociaux [Annexe 1]. Elle fut, également, envoyée à plusieurs contacts au sein de l'Office de la naissance et de l'enfance, mais, aussi, par mail à différentes instances de la petite enfance (l'Antenne petite enfance de la ville de Bruxelles, l'ASBL Accueil des tout-petits). Les hommes pouvant être inclus dans l'échantillon devaient être majeurs et travailler ou avoir travaillé dans le secteur de la petite enfance. Les retours furent positifs puisque plus d'hommes que nécessaire à l'enquête qualitative ont manifesté leur intérêt à être interrogés.

Les douze hommes recrutés pour la recherche ont entre 26 et 64 ans et effectuent des métiers de la petite enfance plus ou moins variés. Nous avons rassemblé trois psychomotriciens, deux puériculteurs, deux assistants sociaux travaillant en crèche, un instituteur maternel (également psychomotricien), un éducateur (également psychomotricien), un sage-femme, un infirmier pédiatrique ainsi qu'un infirmier social. Bien que nos enquêtés rassemblent quatre psychomotriciens, ils travaillent dans des lieux différents : crèche, école et lieu d'accueil de l'ONE. Six des hommes proviennent de la Région wallonne tandis que les six autres viennent de la Région de Bruxelles-Capitale. Notre échantillon est rassemblé, de manière plus visuelle et sans compromettre l'anonymat des enquêtés, dans le tableau suivant [tableau 1] :

Tableau 1 : présentation des hommes

Nom d'emprunt	Age	Métier	Région	Tranche d'âge des enfants
Lucas	26	Puériculteur en crèche	Bruxelles	3 mois - 3 ans
Maxime	28	Puériculteur en crèche	Wallonne	2 ans et demi
Romain	32	Psychomotricien et professeur d'éducation physique en maternelle et primaire	Wallonne	2 ans et demi - 6 ans
Laurent	36	Psychomotricien et instituteur maternel	Wallonne	2 ans et demi - 6 ans
Marc-Antoine	37	Directeur de crèche (assistant social)	Bruxelles	0 - 3 ans
François	40	Accueillant ONE (éducateur et psychomotricien)	Bruxelles	0 - 6 ans
Bastien	42	Partenaires Enfants-Parents ONE (infirmier pédiatrique)	Wallonne	0 - 6 ans
Gaël	43	Kinésithérapeute et psychomotricien dans un centre pluridisciplinaire	Wallonne	2 ans - 10 ans
Stéphane	45	Psychomotricien en crèche	Bruxelles	3 - 5 ans
Raphaël	50	Partenaire Enfants-Parents ONE (sage-femme)	Bruxelles	0 - 6 ans
Patrice	60	Assistant social en crèche	Bruxelles	3 mois - 3 ans
Jean	64	Infirmier social en crèche	Wallonne	0 - 3 ans

Nous avons fait le choix d'effectuer des entretiens sociobiographiques retraçant le parcours de vie des hommes. Le but était de « rendre lisibles les liens entre structures sociales et comportements via les attitudes prises par les individus concernés, leurs définitions de situation et l'intériorisation de valeurs à travers leur éducation » (Dubar & Nicourd, 2017, p.9). Ces entretiens sont effectués dans un but comparatif afin de mettre en avant les différences et similitudes dans les attitudes et les comportements des hommes dans les métiers « féminins » de la petite enfance. Nous nous plaçons, ici, dans une logique de parcours de vie individuelle qui, selon Raewyn Connell (2014) est la base « des conceptions de sens commun de la masculinité et de la féminité » (p.65). La méthode se veut compréhensive afin de s'approcher au plus près du point de vue des hommes et du sens qu'ils donnent au métier qu'ils exercent.

Les hommes enquêtés avaient le choix entre un entretien en face-à-face sur le lieu de leur choix et un entretien en distanciel via l'application Microsoft Teams. Sept d'entre eux ont préféré le distanciel par facilité organisationnelle tandis que cinq d'entre eux

préféraient privilégier la rencontre réelle. Les entretiens ont duré entre trente minutes et une heure et demie, et se sont basés sur un guide formé à partir des lectures théoriques. Le guide d'entretien contient différentes thématiques permettant de conserver un fil rouge dans le récit de parcours des enquêtés. Les thématiques sont les suivantes : le cadre familial, la socialisation durant l'enfance, la socialisation durant l'adolescence, le choix du futur métier, le parcours dans les études supérieures, l'expérience professionnelle ainsi que les stéréotypes et la discrimination liés au genre [Annexe 2]. Un premier guide d'entretien fut composé puis testé lors d'un premier échange avec un homme travaillant en tant qu'instituteur maternel. Par la suite, le guide a pu être affiné afin de cibler davantage le sujet de la recherche. Les douze hommes qui ont accepté un entretien ont donc tous été soumis au même guide d'entretien et aux mêmes questions.

Dans le but d'être analysés, les entretiens ont été enregistrés, avec le consentement préalable des hommes interviewés, puis retranscrits dans leur intégralité [Annexe 3]. De plus, le mémoire suit les règles d'anonymisation en occultant les détails pouvant mener à l'identification des individus.

Chapitre 3 : Portraits des répondants

Ce chapitre a pour but d'analyser chaque entretien de manière verticale. Le parcours individuel de chaque homme est mis en lumière d'un point de vue personnel. Nous utilisons les mots et le point de vue de l'individu, l'analyse qu'il fait de sa propre vie, de son propre parcours d'orientation pour analyser ses dispositions à s'orienter vers un métier « féminin » de la petite enfance. Les parcours des hommes sont présentés en commençant par l'homme le plus jeune pour finir avec le plus âgé.

3. 1. Lucas

Le plus jeune des interviewés se prénomme Lucas. Il est célibataire, sans enfant et il est puériculteur.

Lucas est issu d'une famille recomposée ; ses parents se séparant lorsqu'il a trois ans. Il a, également, une petite sœur de trois ans sa cadette et un grand frère de trois ans son aîné. Il a aussi deux petits demi-frères et deux petites demi-sœurs. Son père est secrétaire de direction et sa mère est infirmière en crèche. L'une de ses belles-mères travaille en crèche en tant que puéricultrice et l'autre est professeure en secondaire. Les femmes de son entourage sont presque toutes dans un milieu lié à l'enfance ou au social. Il effectue une garde alternée et vit une semaine chez un parent et une semaine chez l'autre. Il est, aussi, très proche de ses grands-parents qui prenaient soin de la fratrie lorsque sa maman travaillait.

Il est très fusionnel avec ses frères et sœurs puisqu'ils ont appris à prendre soin les uns des autres lors des voyages hebdomadaires entre le domicile de ses parents. Son grand frère a endossé le rôle de père, surtout lorsque la garde est devenue complexe et qu'il ne voyait plus son papa. Lucas est très protecteur envers ses petits frères et ses petites sœurs et il aime leur apprendre des choses.

Lucas est un garçon très sociable, il joue avec des garçons de son âge mais reste très protecteur envers les plus jeunes dans la cour de l'école. Il est dyslexique et accumule du retard qu'il tente de compenser par son côté sociable. Il aime aussi beaucoup les jeux-vidéos et les sports de raquettes : tennis, ping-pong, badminton.

Il commence ses années de secondaire en général. A l'école, il a du mal à supporter la pression qu'il ressent à entrer dans une case de popularité. Il passe, finalement, en technique, en option Animation, et part vivre chez ses grands-parents. Son grand-père,

ayant des problèmes de santé, Lucas est fortement impacté et rate sa quatrième secondaire. Il se tourne, alors, vers l'enseignement professionnel, et c'est là que se pose son choix pour la puériculture. Il avait le souhait de pouvoir apprendre la vie de tous les jours à des enfants. De plus, sa mère était maitresse de stage en puériculture avant d'être directrice de crèche. Il connaissait, donc, très bien le milieu.

Lors de ses études, il n'y avait que trois ou quatre hommes. Les filles de sa classe le pensaient homosexuel et les programmes ont dû s'adapter à la venue d'hommes. Néanmoins, les professeur.es et les étudiantes sont ravis d'avoir une présence masculine, en particulier parce qu'il arrive dans cette option à un moment où la recherche met en avant l'importance des hommes dans l'éducation. Mais, tous n'étaient pas si ouverts. Lucas a dû faire face, lors d'un stage, à une maitresse de stage plus âgée qui craignait qu'il ait des tendances pédophiles puisqu'elle ne voyait pas d'autre raison pour un homme d'être dans le milieu de la petite enfance. Il a demandé des réunions avec la direction de l'école pour expliquer qu'il n'acceptait pas ce comportement et, finalement, tout s'est arrangé bien que cette situation ait été très mal vécue par Lucas qui a pris un coup au moral.

Il est très bien accueilli dans de son premier travail. La plus ancienne collègue lui apprend tout et il ressent que les enfants avaient besoin de sa présence masculine même si certains ont eu plus de mal à s'y habituer. Il pense avoir un autre point de vue sur la crèche et tente de la rendre plus mixte. Par exemple, les membres de l'équipe féminine avec lesquels il travaille ont des relations plus privilégiées avec les mamans. Les collègues féminines leur partagent la journée des enfants et leur envoient des photos dans la journée. Lucas leur demande, alors, de s'adresser aussi aux pères et de leur partager également des photos. Après sa remarque, le retour des papas fut plus que positifs.

Lucas aime son métier par passion et parce qu'il veut voir grandir la génération future. Alors, quand ses amis se questionnent sur son choix d'effectuer une profession « féminine », il leur propose de passer à la crèche afin de mieux comprendre le métier. Souvent, ses amis comprennent que le métier est intéressant mais encore trop féminisé.

3. 2. Maxime

Maxime est un jeune père de 28 ans ayant deux enfants en bas âge. Il est puériculteur et il travaille, actuellement, dans les écoles même s'il a, aussi, travaillé en crèche.

Il est élevé par sa mère et ne va chez son père qu'un week-end sur deux, au maximum. Il a un petit frère de trois ans de moins que lui dont il a beaucoup dû s'occuper lorsque sa mère travaillait. Son frère était, aussi, souvent, chez sa marraine. Cette dernière est employée dans une usine tandis que son père est chauffeur. Ses parents se séparent alors qu'il est en première primaire.

A la maison, sa mère effectue toutes les tâches. Il dit avoir été fort couvé pendant son enfance. A l'école, les maternelles et les primaires se passent très bien pour lui. Il n'est pas un élève excellent parce qu'il n'aime pas travailler mais il est apprécié. Ses professeurs de primaire le voyaient, d'ailleurs, dans le milieu de la petite enfance, même si, lui ne sait pas très bien pourquoi. Le mercredi, sa mère travaille et souhaite qu'il s'occupe. Il se rend, donc, à la patinoire, au cinéma ou à la piscine. La plupart du temps et durant toute sa scolarité, Maxime traine majoritairement avec des filles ; trouvant qu'il y a moins de « feeling » et ne partageant pas les mêmes centres d'intérêt avec les garçons.

En secondaire, en pleine adolescence, il a le ressenti d'être incompris, il est dans sa bulle et effectue, donc, des voyages fréquents entre chez son père et chez sa mère. Il commence ses secondaires en général mais il a des difficultés même s'il travaille. Il passe, alors, en troisième secondaire en option Services sociaux dans l'enseignement professionnel. A la fin de sa quatrième année, il doit choisir entre Aide familiale ou Puériculture. Cherchant un contact avec la personne, il choisit de se diriger vers Aide familiale. Dès son inscription, les étonnements quant au fait qu'il est un homme apparaissent. C'était une première et il est le seul garçon de sa classe. Selon lui, c'était génial car il était le centre de l'attention et il s'adaptait plus vite grâce à cela. En sortant du lot, il créait plus facilement du lien. Cependant, il n'imaginait pas cela comme ça et après un stage d'observations, il se rend compte que ce n'est pas fait pour lui. L'école le redirige donc vers la puériculture au milieu de l'année.

Dans cette école, il y a, également, des élèves qui travaillent dans le bâtiment. Comme changer d'option au milieu d'année est rare, quand il arrive en classe le premier jour, la professeure lui demande de partir. Elle pense que Maxime est un élève du bâtiment qui lui fait une blague. Quand il dit être réellement dans cette option, la professeure s'énervait et il est très gêné, déjà très stressé d'arriver en milieu d'année. Elle lui demande de partir et c'est le directeur qui a dû l'accompagner pour prouver ses dires.

La professeure s'est excusée par après, ne voulant pas qu'il pense qu'elle voyait mal le fait qu'il intègre cette option. Le fait qu'il soit le seul garçon a, aussi, influencé le cours de gym. Comme il n'y avait jamais eu d'hommes, il n'y avait qu'un seul vestiaire disponible pour se changer. Maxime ne savait pas où se changer. Finalement, il devait attendre que les filles aient fini de se changer pour se changer, à son tour.

Maxime pense qu'être un homme joue énormément dans la candidature. Pour sa première fois en crèche, il a été clair en avouant qu'il n'était pas sûr que le lieu lui plaise. Cette fois-là, la directrice lui a montré la pile de candidatures et elle a annoncé que la sienne était la plus intéressante et qu'elle souhaitait l'entendre. Finalement, il a obtenu le poste. Il se sent aussi davantage couvé en tant qu'homme, il est pris sous l'aile de ses collègues comme s'il ne connaissait pas son métier. Mais il ne lutte pas contre, son manque de confiance en lui l'amène à accepter les explications supplémentaires. De plus, de plus amples explications lui permettent de s'adapter plus vite car chaque endroit fonctionne différemment. Il tient aussi particulièrement au soutien de ses collègues pour qui il est souvent un confident, surnommé par des noms affectifs tels que « chouchou ».

Maxime a, également, été victime de mauvaises expériences en tant qu'homme en puériculture. Il a alors ouïe les échos de parents ne souhaitant pas que, en tant qu'homme, il change leurs enfants. Il est arrivé qu'il change des enfants et qu'on lui demande de le cacher aux parents. Il aurait souhaité être soutenu par sa directrice et qu'elle se positionne face aux parents en leur disant qu'il était puériculteur et que cela faisait partie de son métier. Il pense qu'elle aurait pu les rassurer en leur disant qu'il n'était jamais seul avec eux lors du change. Mais, il fallait cacher, mentir et il trouve cela dommage. Il est conscient qu'en tant qu'homme, il est obligé de faire attention lors du change ou des toilettes. Il craint parfois de frotter trop fort et que les dires de l'enfant soient mal interprétés. Lors des entretiens d'embauche, on lui posait, également la question de savoir s'il avait eu un problème comme cela avec un enfant.

Cette mauvaise expérience lui est arrivée une deuxième fois lors d'un stage de sport récréatif où il travaillait. Lors d'une réunion, une dame annonce qu'elle préfère que les enfants soient changés par les femmes pour éviter tout problème avec les parents. Cette fois, Maxime intervient malgré sa timidité pour exposer son point de vue sur le sujet et pour défendre son métier et sa capacité à changer les enfants. En fin de compte,

cette règle n'était que très peu respectée ; le groupe gérant le stage à ses côtés lui laissant prendre sa place de puériculteur.

A nouveau, par sa fonction dans un métier majoritairement féminin, Maxime dit que beaucoup l'ont cru homosexuel. Sa femme pense que c'est, souvent, l'interprétation qu'en font les gens.

3. 3. Romain

L'expérience de Romain est un peu différente des autres hommes interviewés puisque, malgré le fait qu'il travaille six heures par semaine avec des enfants entre deux ans et demi et six ans, il ne considère pas son métier de psychomotricien comme étant un métier « féminin ». Il relie, en fait, la psychomotricité au sport qu'il ne considère pas comme une activité majoritairement féminine.

Romain a suivi des études en éducation physique au cours d'une première année à l'université et en Haute Ecole, ensuite. Le diplôme d'éducation physique en Haute Ecole donne, également accès au diplôme de psychomotricien. Même si lors de ses études, les hommes étaient plus nombreux que les femmes, dans son métier de psychomotricien, Romain est majoritairement entouré de femmes. Il dit avoir été accueilli « comme le messie » par cette équipe féminine qui voit les hommes comme « sans prise de tête ». Romain a déjà eu l'occasion de travailler uniquement avec des filles lors de sa période de chef Baladins aux Scouts. Il s'adapte donc très bien aux équipes majoritairement féminines.

Romain décrit son cadre familial comme très simple et paisible lors de son enfance. Ses parents sont présents et ne disputaient jamais. Ils divorcent lorsqu'il a 22 ans car ils deviennent amis. Il fait partie d'une famille de professeurs. Pour lui, son métier tient d'une histoire familiale. Son père est professeur de mathématiques tandis que sa mère est institutrice maternelle (devenue directrice). Deux de ses tantes sont, également, professeures. L'une d'elles exerce l'Education physique, et, l'autre, donne cours en maternelle. Son grand-père, tout comme son père, était professeur de mathématiques. Le désir de devenir, à son tour, professeur a, alors, germé en Romain. D'instituteur maternel, comme sa mère, lorsqu'il était en primaire, il a souhaité devenir professeur de mathématiques, comme son père et son grand-père, lorsqu'il était en secondaire. Cependant, il n'avait jamais réellement réfléchi à son futur avant sa dernière année de secondaire où son choix final s'est porté sur l'éducation

physique par besoin que son métier tourne autour du sport. Néanmoins, ses parents lui déconseillent de suivre cette voie sachant que les débouchés sont très peu nombreux dans ce domaine. Il commence, alors, des études en pharmacie. Malgré sa réussite, il décide d'arrêter dès le mois de janvier, revenant sur son idée initiale : l'éducation physique. Il est clair que l'influence de la famille de Romain est importante. Il suit le parcours familial et rêve dès le plus jeune âge d'effectuer un métier similaire à celui de ses parents.

Son parcours scolaire s'est toujours déroulé sans embuche. En primaire, il atteignait les cent pourcents en mathématiques et n'avait aucun problème dans les autres matières. Le contact social est décrit comme aisé, aussi. Il reste bon élève jusqu'en quatrième secondaire où il commence à en avoir assez de l'école. Il réussit, tout de même, les années suivantes mais sans exceller. Il avait choisi de suivre l'option « Math 6 » et « Sciences 7 ». Pensant qu'il voulait suivre les pas de son père dans l'enseignement, il fait le choix des filières les plus scientifiques avant de finir par se lasser de ces matières.

Romain a, en fait, toujours su qu'il travaillerait avec des enfants. Il a pu découvrir son lien avec les enfants lors de ses activités de scoutisme où il animait des enfants de 6-8 ans mais, également, lors d'activités parascolaires qu'il donnait dans une ASBL et de stages de vacances. Aussi, lors des fêtes de famille, il allait naturellement vers les plus jeunes pour effectuer des jeux avec eux, par plaisir.

Cependant, en tant que psychomotricien et en particulier avec les classes d'accueil, Romain a besoin de l'aide d'un ou d'une puériculteur·trices. Il ne se sent pas capable d'assurer les soins d'hygiène des enfants (ex : les amener aux toilettes, les essuyer sans dégoût). Il qualifie les femmes de plus courageuses, presque toutes prêtes à être mamans pour la plupart et, donc, capables d'accepter de s'occuper de cela. Pour lui, cela ne fait pas partie de son métier qu'il ne considère, à nouveau, pas comme un métier « féminin ».

Romain décrit son métier comme étant le plus beau du monde : il a les horaires des professeurs, les vacances scolaires, mais il n'a pas autant de préparations et n'a pas de correction à faire en rentrant chez lui. De plus, il ne doit pas forcer les enfants à travailler, la majorité voire la totalité adorant ses cours. Il précise que, même si c'est le plus beau métier du monde, quelqu'un n'aimant pas les enfants et n'ayant pas un

minimum de pédagogie ne tiendrait pas dans le long terme. D'ailleurs, on le qualifie parfois de « courageux » parce qu'il travaille avec des jeunes enfants. Lui, les trouve adorables. De même, il entend, parfois, dire qu'en tant qu'homme, il ne doit pas être très maternel. Il répond qu'il est très doux, et très calme avec les enfants ; il a une grande patience et parvient à gérer ce côté maternel ou, plutôt, paternel. Si Romain considère son métier comme mixte, nous pouvons remarquer qu'il est tout de même confronté à des commentaires et à des réactions d'étonnements quant à sa position professionnelle auprès des enfants.

3. 4. Laurent

Laurent a 36 ans et est père de deux filles, l'une de huit ans et l'autre de six ans. Il est instituteur maternel et psychomotricien. Il exerce, donc, un jour par semaine en tant qu'instituteur maternel et le reste de son temps plein est occupé par la psychomotricité. Il travaille avec des enfants dont la tranche d'âge va des deux ans et demi jusqu'à six ans. Il dit avoir toujours baigné dans ce milieu et avoir suivi la lignée familiale. De fait, sa mère et sa grand-mère étaient toutes deux institutrices maternelles.

Il effectue toute sa scolarité (maternelle, primaire et secondaire) dans la même école. Sa mère, institutrice maternelle, est très fusionnelle avec lui. En maternelle, il passe un an dans sa classe, et les autres années, sa mère lui évite d'aller chez certains collègues moins appréciés.

En secondaire, il choisit l'option Sciences sociales et Sciences économiques. Lorsque, quelques années plus tard, il doit choisir entre les deux, il se dirige vers les Sciences économiques, avec option Sport également. Laurent est un fervent de sport, depuis les primaires et jusqu'à ses 18 ans, il joue au basket. Il a toujours fait beaucoup de sports différents mais le basket reste un premier choix. Il garde le même petit groupe d'amis assez longtemps avant de rencontrer d'autres personnes et de se créer un nouveau groupe d'amis, vers les dernières années de secondaires.

A la fin de ses secondaires, ne sachant pas vers quoi se tourner, Laurent part une année à Los Angeles. A son retour, il prend la décision de commencer des études d'instituteur maternel. Il savait que, dans tous les cas, son choix se porterait sur l'enseignement dans tous les cas puisqu'il a toujours été entouré de groupe d'enfants et qu'il savait comment les gérer. De plus, sa mère avait un collègue masculin ; ce qui l'a également encouragé dans cette voie. Il souhaite d'abord se diriger vers le sport, mais ayant des

soucis de santé, son médecin le lui déconseille. Il trouve, donc, une alternative qui rassemble les jeunes enfants et le sport : la psychomotricité. Par ce choix d'effectuer le même métier que sa mère, celle-ci est très présente, le soutient et l'aide lors de ses stages.

Les études n'étaient pas aisées pour Laurent. Il est dans une classe composée de 120 étudiants dont 10 hommes. Cette année-là, il y a pourtant beaucoup plus de garçons que les autres années. Il existait une différence marquée entre les genres et les filles disaient souvent que c'était plus facile pour lui parce qu'il était un garçon. Il trouve cela injuste mais il dit ne pas avoir eu à se plaindre.

Néanmoins, Laurent est conscient qu'être un homme dans un « monde de femmes » comporte ses désavantages. Il explique s'être retrouvé avec un maître de stage masculin cinquantenaire. Ce dernier a, donc, enseigné durant la période « Julie et Mélissa », c'est-à-dire durant l'Affaire Dutroux. Il a expliqué à Laurent qu'il avait vu la différence de comportement entre lui et ses homologues féminines et qu'il avait dû regagner la confiance des parents. Laurent a toujours gardé cela en tête et sait que les parents réagissent rapidement. Il pense que le métier se joue à la réputation et qu'il peut suffire d'une rumeur pour ruiner une carrière.

Laurent a rapidement trouvé un travail en psychomotricité après ses études. Depuis qu'il a commencé à travailler, il a toujours été entouré, majoritairement, de femmes. Néanmoins, selon lui, il n'existe pas qu'une image féminine dans l'enseignement, il en existe aussi une masculine. Les parents pensent, alors, que l'homme dans l'équipe va être plus strict, et ne va pas changer les enfants. Cependant, Laurent n'a jamais, pour autant, ressenti de la discrimination ? Bien au contraire, il dit être, parfois, avantagé.

3. 5. Marc-Antoine

Marc-Antoine, un homme de 37 ans, est en couple et père de deux filles de deux ans et demi et huit mois. Il a suivi des études d'assistant social et ensuite un master en ingénierie et en action sociale. Toutefois, cela fait plus de dix ans qu'il est directeur de crèche. Marc-Antoine est le benjamin de trois enfants, un grand frère et une grande sœur. Il a été élevé par des parents dans le droit : un père qui travaillait dans les assurances et une mère qui travaillait dans un service d'aide aux étudiants à l'UCL.

C'est principalement sa mère qui est présente dans l'accompagnement des enfants et l'accompagnement scolaire. Enfant, il est insouciant et rêveur et ne manque de rien.

A l'école, il a peu d'amis mais ceux qu'il possède sont qualifiés de « vrais amis ». Cependant, les institutrices trouvaient qu'il ne s'entourait pas des bonnes personnes et il finit souvent chez la directrice, dès la maternelle. Nommés « les castards », lui et deux de ses amis étaient souvent réprimés. Sa sœur, dans la même école que lui, le voyait souvent au coin. Dans l'ensemble, il réussit sans embuche.

Petit garçon très sportif, Marc-Antoine touche à de nombreux sports : la natation, le tennis, le basket. Mais dès que cela mène à la compétition, il préfère arrêter. Il fait, également, partie d'une troupe de Scouts qu'il a suivie des louveteaux jusqu'au pionniers. Il a, aussi, fait chef dans une unité différente. Une autre activité qu'il qualifie comme un « fil rouge » entre ses primaires et ses secondaires est le théâtre.

Si en primaire, ses groupes d'amis étaient plutôt mixtes, en secondaire, il s'entoure, principalement, de garçons ; trouvant le contact avec les filles plus difficile. Il suit ses années de secondaire en général avant de s'orienter en technique de transition en Sciences appliquées (8h de sciences par semaine). S'il voulait d'abord faire instituteur, il commence à changer de voie et se projette comme infirmier. Ses parents l'obligent donc à rester dans des filières scientifiques. Ses secondaires se compliquent en quatrième année quand son père tombe malade. Tout change à la maison puisque sa mère doit reprendre le rôle paternel. Il ne trouve plus d'intérêt dans l'école et se décrit comme un « calme rebelle ». Il double sa quatrième et sa cinquième année. Il reprend une nouvelle cinquième, cette fois en se dirigeant vers l'option des Sciences sociales et en abandonnant l'idée de devenir un infirmier aux horaires complexes et ne permettant pas une vie de famille. C'est en allant au salon SIEP que le choix d'assistant social est fixé, soutenu par un ami ayant pris la même décision. Ce choix fut une révélation, une évidence qui lui a permis de finir ses études d'une traite.

Lors de sa formation d'assistant social, Marc-Antoine se dit être très soudé avec les autres hommes présents puisqu'ils n'étaient qu'environ un homme pour dix femmes. Il s'intègre pourtant bien dans ce monde féminin. Pour lui, il y a une question de destin puisqu'il commence éduqué par sa mère et par sa sœur et (son grand frère ayant quitté le domicile et son père étant malade), il choisit, ensuite, un métier majoritairement féminin et, finalement, il donne naissance à deux filles.

Il ne s'est, pour autant, jamais senti rabaissé dans son identité masculine. Il se décrit comme plus efféminé que les autres hommes dans sa manière de parler et d'être. Ce côté plus féminin est la raison pour laquelle, selon lui, il est arrivé qu'on questionne sa sexualité dans le milieu de la petite enfance. Depuis qu'il est en couple et qu'il a des enfants, cela est plus rare, mais lorsqu'il était célibataire, cela était plus fréquent. Il dit ne pas savoir pourquoi un homme qui travaille avec des enfants est toujours perçu comme homosexuel, tout comme une femme pompière est perçue comme lesbienne. Il dit, tout de même, que s'il n'était pas dans le métier, peut-être que lui-même se poserait des questions sur la sexualité des hommes dans la petite enfance.

Marc-Antoine craignait, au début de sa carrière, qu'on l'accuse à tort de maltraitance ou d'attouchements. Cela n'a jamais eu lieu et il se sait droit dans ses bottes mais la crainte est présente, tant de son côté que de celui des parents. Un jour où le personnel était en nombre limité, Marc-Antoine a pris la place d'une puéricultrice et a changé des enfants. Une maman a vu la scène et a demandé à ce que cela n'arrive plus avec sa petite fille. Elle ne voulait en fait aucun contact physique entre sa fille et le directeur de crèche. Celui-ci respecte le choix de la mère mais précise que si l'enfant vient vers lui ou est dans la nécessité, il ne s'interdira pas d'agir. Pour lui, les besoins de l'enfant sont primordiaux et n'ont pas à porter les conséquences des discussions des adultes.

Le directeur de crèche est très exigeant avec les papas. De ce fait, si un enfant est malade, il va tenter de contacter le père d'abord, même si les numéros des mamans sont affichés en premier. Il part du principe que, actuellement, les papas ont à prendre leurs responsabilités et il est dans l'attente de cette responsabilité de la part des pères. Tout au long de son récit, Marc-Antoine met en avant la question de la mixité de genre. Pour lui, il semble important que les enfants puissent, également, voir un visage masculin. Alors, en tant que directeur de crèche, il dit lui-même qu'il rencontrerait plus vite un puériculteur qu'une puéricultrice, mais, malheureusement il n'a jamais reçu de CV d'hommes, en 10 ans. C'est pour cela qu'il s'investit dans les instances de l'ONE, pour apporter son avis masculin sur des sujets qui traitent de la famille car cela est essentiel pour lui. De plus, être directeur de crèche lui permet aussi d'entretenir sa part d'enfant intérieur et d'avoir un contact humain. Mais ce qu'il préfère dans son métier c'est la flexibilité des horaires qui lui permet de concilier vie professionnelle et

vie privée. En particulier parce que sa compagne a un métier prenant et que ça lui permet de s'occuper de ses filles.

3. 6. François

François est marié et a trois enfants de quatre, six et neuf ans. Il a 40 ans et est éducateur et psychomotricien de formation. Actuellement, il travaille dans un Lieu Accueil Enfant Parent reconnu par l'ONE en tant qu'accueillant.

Il nait enfant unique d'une mère assistante d'ingénieure et d'un père travaillant sur les marchés. Il a une enfance gâtée et très joyeuse jusqu'au divorce de ses parents à ses huit ans où il devient moins bavard, plus timide et plus renfermé. Il vit chez sa mère six jours sur la semaine et chez son père, le dimanche.

François a changé une dizaine de fois d'écoles pendant sa scolarité. Si le début de ses primaires se passent sans encombre, la fin se fait avec plus de difficultés. Il est, souvent, entouré d'un ou de deux bons copains, plus souvent, des garçons. Sa mère l'envoie, lors des vacances, à des stages de sport pendant lesquels il a l'occasion de pratiquer le tennis, le basket et plus tard, le volley.

Il se décrit comme un adolescent « chiant », pas toujours gentil avec sa mère. A l'école, il double sa première secondaire en néerlandais et décide de passer en français dans une école technique et en option Electromécanique. Le changement est total puisqu'il excelle, devenant l'élève modèle, lui qui a toujours été dernier de classe. Néanmoins, à partir de la troisième secondaire, il ne supporte plus l'ambiance « macho agressive » de son école, d'autant plus que sa classe est composée d'une majorité de garçons. Il était intimidé car il y avait des agressions dans la cour. Comme l'apparence joue beaucoup, il se rase le crâne. Mais, un jour, il se fait agresser plus violemment et se fait menacer. Ce jour-là, il va jusqu'à pleurer en classe. Il change donc d'école pour rejoindre l'enseignement général en option Sciences et se laisse pousser les cheveux. Mais, il possède beaucoup de lacunes qui l'obligent à retourner en technique. Il change, à nouveau d'établissement. Ce dernier se trouvant plus loin de son domicile, François va ~~donc~~, d'abord, à l'internat, et puis, en famille d'accueil.

François avait une passion pour le modélisme et pour les voitures téléguidées. Il aimait aussi le sport moteur ; une passion que son père, fan de pilotage, a induit, selon lui.

Son père l'emmenait voir des voitures de sport et lui a offert une moto. Cependant, François en a peur ; il trouve cela bruyant et impressionnant. Si son père influence ses loisirs, sa mère influence ses amitiés. François explique que les amitiés qu'il a su garder sur le long terme sont celles au sein desquelles sa mère se liait d'amitié avec l'un des parents de son ami.

Après ses secondaires, François se dirige vers les études d'ingénieur, poussé par l'un de ses professeurs. N'ayant pas le bagage nécessaire, il échoue et ses parents lui conseillent de trouver quelque chose qu'il aime vraiment. Il reprend donc des études en kinésithérapie qu'il arrête après deux années. Il prend un gros coup et ne sait plus vers où se diriger. Aimant le corps humain et la biologie, sa mère accepte de lui payer une formation de coach en fitness. Cependant, en tant qu'indépendant, François ne parvient pas à joindre les deux bouts et doit prendre un job en tant que vendeur. Voulant trouver un travail plus valorisant, il décide de reprendre des études d'éducateur en cours du soir dans le but de pouvoir faire psychomotricien, ensuite. Il trouve, enfin, ce qu'il qualifie du « bon chemin ».

Selon lui, son arrivée dans le secteur social marque son arrivée dans le monde féminin. Il commence dans des ATL (accueil temps libre) et, ensuite, dans un LREP (lieu enfant-parents). Même s'il n'est jamais le seul homme, il est toujours en minorité. Du fait de son cas « exceptionnel », François trouve qu'on attend moins de lui que de ses collègues féminines. François dit mieux s'entendre avec les femmes socialement parlant. Il trouve que les hommes ont tendance à poser des façades. Il aime les sensibilités et même si des hommes en possèdent aussi, ils ne les montrent pas toujours de peur de passer pour des « mauviettes ». L'image d'un homme fort est un homme qui ne doit pas montrer d'émotions, selon lui.

Si certains enfants ont déjà eu peur de lui puisqu'il est un intrus, un nouvel élément, dans l'ensemble François a un bon contact avec les enfants par le jeu. Cependant, il est marqué par une anecdote. Lors d'un de ses stages, il devait ramener des enfants à l'intérieur et l'un d'eux a refusé parce que ses parents lui avaient interdit de rester avec des hommes. Cela l'a marqué en tant qu'homme. Il s'est dit « on n'est plus dans les années nonante ». Il conserve cette peur que son comportement soit mal jugé. Parfois, quand il parle de massages entre enfants, les parents ne comprennent pas que c'est le ressenti et la relation priment dans l'activité et qu'il n'y a rien de sensuel, par exemple.

François aime son travail dans la petite enfance parce qu'il lui permet d'avoir l'impression de ne pas travailler. Il aide spontanément les gens sans ressentir le moindre effort. Il se sent utile et il ne ressent pas la contrainte liée au travail.

3. 7. Bastien

Infirmier pédiatrique de formation, Bastien, 42 ans, travaille en consultations nourrissons à l'ONE en tant que PEP's (partenaires enfants-parents). Il est marié et a deux enfants.

Bastien est l'aîné de trois garçons et il est le fils d'une mère secrétaire d'entreprise et mère au foyer et d'un père indépendant chauffagiste-plombier-électricien. Il vit une enfance très entourée et très joyeuse avec toujours beaucoup d'ambiance. Sa mère s'occupe beaucoup de lui.

Enfant, il effectuait beaucoup d'activités comme du solfège, de la guitare, du tennis, du dessin et aussi du scoutisme. Il va à l'école communale du village, à 500 mètres de la maison avec les copains de son village. Il joue beaucoup dehors avec ses amis et amies. Il est un enfant très énergique, turbulent et il aime faire le clown. En cinquième primaire, il éprouve plus de difficultés puisqu'il se retrouve dans la classe d'un instituteur sévère. Bastien ayant peu confiance en lui, perd alors ses moyens.

En secondaire, il se calme puisqu'il est obligé de quitter les repères de son village d'enfance. Il devient timide. Il retrouve des amis des scouts et se crée une bande de copains majoritairement des garçons.

Bastien est chef Scout jusqu'à ses 22 ans. Il a toujours aimé le contact avec les plus petits et cela l'encourage à choisir une profession dans cette voie. Il pense, d'abord, à instituteur primaire. Cependant, sa timidité risque de lui porter préjudice et il manque de confiance en lui pour parler en public. Il opte, donc, pour infirmier en pédiatrie ; soutenu par ses parents et, en particulier, par son père. Durant ses études, il fait partie des 20 hommes sur 50 étudiants présents. Mais, lorsqu'il se dirige vers la pédiatrie, ils ne sont plus que deux. Il se fait, alors, choyer et les réactions à son égard sont toujours positives.

Il se fait engager directement après ses études aux soins intensifs du service de néonatalité. Dans une équipe de 50 personnes, ils sont six hommes pour s'occuper des bébés prématurés. Quand lui et sa compagne font le choix de devenir parents, il décide

de rejoindre l'ONE pour être plus présent pour sa famille et pour avoir des horaires plus stables (du lundi au vendredi sans nuit). Les collègues sont toujours surprises de voir des hommes puisque, à l'ONE, il n'y a qu'une douzaine d'hommes sur 800 employés à être PEP's. Il ressent que son équipe est fière de compter un homme en son sein et ferait tout pour qu'il reste.

Bastien constate que les pères s'investissent de plus en plus au fur et à mesure du temps, et trouve que certains sont rassurés de voir un homme et de parler d'homme à homme lors des consultations. Avec les mères, la relation est plus maternelle, mais dans tous les cas, les parents ont des réactions positives en le voyant manipuler les bébés. Cependant, il est arrivé, lorsqu'il travaillait dans une communauté musulmane, qu'un père de famille refuse qu'un homme vienne dans sa maison lors des visites à domicile. Aussi, pour certains étrangers, il est normal dans leur culture que la plus haute fonction soit détenue par un homme. Ils s'adressaient, alors, à Bastien à la place du médecin, une femme. Selon lui, dans notre culture, c'est la personne la plus âgée qui est celle qui a la plus haute fonction, alors que, dans d'autres cultures, c'est, de façon naturelle, l'homme.

Même si Bastien adore son métier, aime rendre service aux gens et être à leur écoute, il ressent, parfois, un manque lié à l'absence de collègues masculins, en particulier après 20 ans dans un milieu féminin.

3. 8. Gaël

Kinésithérapeute de formation, psychomotricien de spécialisation, Gaël est un homme de 43 ans, marié avec 3 enfants. Il travaille, actuellement, dans un centre pluridisciplinaire qui dépend du CHU de sa ville wallonne.

Il grandit au sein d'une famille classique : un père, une mère et deux frères. Il a donc un grand frère de 18 mois son aîné et un petit frère de dix ans de moins. Son père est délégué commercial et sa mère est secrétaire de direction. Son enfance est marquée par des « ruptures » dont un déménagement de la ville vers la campagne vers ses dix ans. Un lien profond l'unit à sa maman. Celle-ci trouve en lui un confident, au milieu de tous ses garçons. Sa mère s'exprimait par rapport à son sentiment de solitude de ne pas avoir de compréhension féminine. Son enfance est, donc, marquée par ce rôle d'écoute des besoins de sa maman. Son père passe beaucoup de temps sur les routes à

cause de son travail. Gaël et son frère aide donc beaucoup leur mère pour élever le petit dernier.

Le petit garçon est passionné de sport et, surtout, de football. Il rêve d'être musicien, même s'il ne fait de la musique qu'à l'école. Ses parents étant chefs d'unité, Gaël va aux Scouts depuis ses 5 ans jusqu'à ses 22 ans. A l'école, Gaël a des compétences assez hautes et un profil facile au niveau scolaire. Il se décrit comme le « mouton blanc » à côté de son frère qui était, davantage, le « mouton noir ». Il a de bonnes relations avec ses camarades. Il vit un traumatisme lorsqu'il change d'école, en cinquième primaire.

Ses secondaires sont plus complexes. Il revit son traumatisme de changement d'école entre la sixième primaire et la première secondaire. Sa mère devient dépressive et il est très présent, très à son écoute d'elle. A cette époque, il prend aussi énormément de poids jusqu'à devenir obèse. Il décrit cette prise de poids comme une carapace. Il éprouve, donc, beaucoup de difficultés à créer du lien et des amitiés. Etant très renfermé sur lui-même, il vit, plutôt mal, son adolescence. Il décide d'aller dans l'école technique et professionnelle dans laquelle travaillait sa mère. Même si les professeurs disent à sa mère de le changer d'école car il avait des capacités plus élevées, il avait besoin d'être proche de sa maman. Il ne crée pas beaucoup de lien et mange, même, avec sa mère sur le temps de midi au lieu de se socialiser.

A 17 ans, il reprend confiance en lui grâce à la musique. Il apprend la guitare et la basse de manière autodidacte et une cheffe scout de son unité lui propose d'intégrer son groupe.

Il commence des études en ingénierie agronome sans se poser de question, dans la continuité de ses secondaires. Mais, il n'est pas préparé ni au niveau méthodologique, ni à vivre en kot ; étant le garant de la stabilité psychique de sa mère. Il retourne chez ses parents et se lance dans la kinésithérapie puisque les sciences lui plaisent et le corps humain, également. Il travaille beaucoup pour récupérer les non-acquis et s'inscrit dans l'équipe de rugby de son professeur de sport afin de faire alliance avec lui. Toujours en surpoids, il ne voyait pas d'autre moyen de réussir les cours de sport. Petit à petit il récupère son corps.

Après ses études, il se lance dans CAP car il ressent le besoin de créer du lien avec les jeunes. Gaël explique son attirance pour le travail avec les enfants et le soin de

différentes manières : il est né prématuré, il a été chef scout et baby-sitter et, finalement, il a élevé son petit-frère. Le lien avec les enfants a, donc, toujours été présent. Alors, quand il ne parvient plus à trouver de patients en tant que kinésithérapeute à cause de modifications au niveau du remboursement des frais de soins de santé, Gaël décide de se former à la psychomotricité. Le but premier était de payer les factures, mais il s'est, aussi, découvert une passion.

Gaël se dit très féminin. Il ne se reconnaît pas dans l'image que la société voudrait faire de l'homme. Il se décrit même comme un classique « hétéro » qui a une sensibilité féminine bien présente. Depuis qu'il travaille, il a toujours été dans un milieu féminin et il ne rencontre que très peu d'hommes. Il a une capacité d'écoute qui lui permet de toujours bien s'intégrer dans ses équipes. Il se dit aussi paternant et maternant qu'une femme peut être maternante et paternante. S'il est une référence masculine dans son équipe, c'est parce que c'est le rôle qu'on lui donne. Il pense que la réflexion selon laquelle les hommes se dirigent vers le secteur féminin pour éviter « un rapport de coq » où plusieurs « chefs » devraient se retrouver dans la même basse-cour, est imaginable. Est-il plus facile d'assumer sa place d'homme quand on est le seul ? Pour lui, en tout cas, être dans un milieu de femmes apporte plus à son côté masculin que ça ne le diminue. Il se sent à sa place.

Gaël adore faire « alliance avec les papas » tout en mettant l'enfant au centre. Il veut montrer que l'homme est aussi capable d'être adéquat avec l'enfant. Il cherche à ouvrir les esprits en n'hésitant pas à se déguiser, à jouer ou à câliner les enfants pour montrer que cela est possible. Ce qu'il aime d'ailleurs dans son métier c'est la relation et le travail humain. Il est dans l'être plutôt que dans le faire.

3. 9. Stéphane

Stéphane est un psychomotricien âgé de 45 ans. Il donne cours en maternelle et en parascolaire et enseigne également en Haute Ecole. Il a trois enfants.

Le psychomotricien est l'aîné de deux frères. Son père est ingénieur civil et sa mère est principalement mère au foyer même si elle effectue des interventions d'animations dans des écoles. Stéphane n'est pas très proche de sa famille. Sa mère est décédée, il voit son père et l'un de ses frères quelques fois sur l'année et son autre frère a coupé les ponts avec la famille.

Il entre à l'école alors qu'il est âgé de deux ans et demi et effectue, donc deux années en première maternelle. Mais étant trop jeune, il est assez isolé, et a du mal à se socialiser et n'est pas épanoui. En primaire, il a du mal à comprendre que certaines choses sont obligatoires. Alors, si de manière générale, il effectuait les tâches car il aimait apprendre, il lui est déjà arrivé de ne pas faire un devoir et de se faire humilier par l'institutrice devant toute la classe et sans comprendre pourquoi. Il est frustré et décide de ne plus faire que ce dont il a envie. Il est, donc, totalement désengagé de l'école. En 3ème primaire, il se rend compte qu'il est premier de classe et que ça rend sa mère très fière. Pour conserver ce regard d'admiration, il s'efforce à rester premier de classe les années suivantes.

A cette époque, il aime le dessin, se rend au Patro et il change beaucoup de sports d'une année à l'autre (natation, basket, tennis). Il aime jouer au football pendant la récréation ainsi que la lecture.

En secondaire, il choisit une option Mathématique, encouragé par son père ingénieur. A partir de la troisième année, il a divers problèmes avec ses camarades et émet le souhait de changer d'école. Ses parents n'acceptent pas et lui disent que cela se tassera. Il avait des bonnes relations avec les autres élèves mais après cela, il craint le rejet et ne conserve que des amitiés assez superficielles à l'école. Les vraies amitiés sont celles qui proviennent du Patro. La quatrième secondaire devient difficile. Il ne veut plus faire de mathématique, mais il veut se diriger vers l'art, le français et le latin. Il entre donc en conflit avec son père pour qui les mathématiques étaient essentielles.

Il se rend toujours au Patro et devient chef. Il passe, également, son brevet d'animation pour les plaines de jeux et est, donc, animateur pendant l'été. Il pratique toujours du sport, du rugby, du karaté, du tennis.

A la fin de ses secondaires, son professeur de français le convainc de s'orienter vers la philosophie. Cela ne plaisait pas à son père qui tente de l'en dissuader en parlant des débouchés, mais il finance, tout de même, les études. Après un parcours complet dans la philosophie et dans la philologie orientale et après être parti au Bénin et en France, Stéphane veut retrouver du contact avec le terrain et avec les usagers. Après un bilan de compétence, le métier de psychomotricien lui apparaît. Il commence, donc, des études de psychomotricien en promotion sociale. Dans sa classe de 25 élèves, ils sont sept hommes, mais ils finissent à seulement deux hommes sur une vingtaine

d'étudiants. Ils sont bien accueillis parmi les filles qui sont en recherche de diversité. Les professeurs n'hésitent pas à leur dire que, en tant qu'hommes dans ce domaine, ils trouveront facilement du travail. De fait, les hommes sont rares en psychomotricité et, pourtant, il est utile de travailler la dynamique paternelle et maternelle dans cette discipline qui demande une disponibilité corporelle. Le corps de l'homme et de la femme étant différent, être un homme amène à travailler différemment. La présence d'hommes peut permettre un aspect d'identification et un aspect de différenciation sexuelle. Les hommes peuvent, aussi, faire tiers par rapport aux figures maternelles habituelles.

Comme anticipé par ses professeurs, Stéphane est embauché avec facilité dans un secteur en recherche d'hommes. Stéphane a toujours voulu une petite sœur, il a toujours été en recherche de cette présence féminine, d'abord chez lui, puis dans son travail via le choix d'un milieu féminin. Cependant, en tant qu'homme entouré de femme, Stéphane a été victime de regards désapprobateurs. Une fois, lorsqu'il fait l'accueil avec les enfants alors qu'il est en stage, il sent le regard d'un père à travers la vitre. Ce regard se veut suspicieux, interrogateur, presque malveillant. Aujourd'hui, les parents lui font confiance dans le développement de leur enfant et n'hésitent pas à se confier à lui personnellement.

3. 10. Raphaël

Raphaël, 50 ans, travaille comme PEP's (autrefois travailleur médico-social, TMS), autrement dit, comme Partenaire Enfants parent au sein de l'ONE, et plus particulièrement, en tant que sage-femme. Il a commencé par du prénatal et travaille aujourd'hui avec les enfants entre zéro et six ans. Il est papa de deux garçons de 19 ans et de 21 ans.

Raphaël naît en France d'un papa employé de bureau et d'une mère au foyer dans une famille modeste. Il est le troisième d'une fratrie de quatre enfants et grandit dans un quartier de logements sociaux. Il part, malgré tout, deux fois en vacances par an. Il a une enfance qu'il décrit comme étant heureuse. Il est très proche de sa famille, de ses grands-parents et de ses cousins. Une fois par semaine, le domicile de sa grand-mère paternel se transforme en lieu de rencontre familiale accueillant une vingtaine de personnes.

A la maison, sa mère effectue la quasi-totalité des tâches ménagères son père travaillant beaucoup et n'hésitant pas à effectuer des heures supplémentaires pour permettre de subvenir aux besoins de sa famille.

Raphaël est un garçon qui n'aime pas l'école. Dès la maternelle, il ne répond pas aux consignes de l'institutrice. Il préfère être dehors ou jouer aux Playmobil et aux Lego. Il est plutôt timide à l'école et les institutrices le trouvent réservé et considèrent toujours qu'il peut mieux faire. Il est suiveur et traîne souvent avec deux ou trois amis, principalement des garçons. Il commence le waterpolo vers ses neuf ans.

En secondaire, il se décrit comme un élève correct. Le waterpolo prend beaucoup d'importance avec plusieurs entraînements par semaine et les matches le week-end. Ses notes n'arrivent pas à suivre ce rythme. Alors en fin de troisième année, il s'oriente vers un lycée technique en Robotique. Il redouble, le waterpolo prenant encore plus de place et n'aimant pas l'option choisie. Il se retrouve, finalement, en gestion d'entreprise où il obtient des résultats gratifiants après avoir diminué le waterpolo.

Au terme de ses secondaires et dans la continuité de ses études, il choisit de suivre un bachelier en comptabilité d'entreprise ; ses parents lui laissant le libre choix dans ses études et le soutenant financièrement. Malgré ce choix, il ne se voit pas dans la finance mais, plutôt, instituteur maternel. Cela est compliqué car il est nécessaire d'avoir des licences alors que, avec son bachelier, il pouvait atteindre d'autres formations sans recommencer en première année. Il se dirige, alors, vers la Belgique. Malheureusement, il n'y a plus de place disponible et il s'inscrit, donc, à un régendat en français-histoire qu'il arrête au désarroi de ses parents qui ne voient pas de résultat.

Portant un intérêt à la santé familiale, il choisit, finalement, de rentrer à l'ULB en école de sage-femme (appelée, à l'époque, pôle d'accoucheuses). Il a, alors, 25 ans et sur toute la promotion, il n'est que le deuxième homme à choisir cette direction. Malgré la curiosité et l'air amusé des autres, il reçoit beaucoup de reconnaissance et d'encouragement lors de ses stages. Un jour, il tente de bousculer les codes en écrivant « sage-homme » à la place d'étudiante accoucheuse sur une tablette. Cela est très mal pris par une enseignante qu'il lui rétorque « quand les hommes seront sages, ça se saura ! ». Il finit ses études en 2001 et se retrouve le deuxième homme « accoucheuse » de Belgique. Il est engagé, directement, avant même d'être diplômé dans l'hôpital dans lequel il effectuait un stage.

Il entend parler de l'ONE et postule ; se voyant travailler avec des familles sur la durée et ce, dès la grossesse. De plus, sa femme ayant accouché depuis peu, il souhaite être plus présent et plus proche de son domicile. Il accepte, donc, un emploi à l'ONE. Dans ce milieu, il n'y a presque aucun homme. Il pense, d'ailleurs, qu'aujourd'hui encore, il y a moins d'une dizaine de travailleurs médico-sociaux masculins. Néanmoins, pour lui, être atypique (un homme parmi les femmes) suscite de l'intérêt et facilite, donc, parfois les choses. Il est, par exemple, beaucoup sollicité par l'institution en tant qu'exemple pour des vidéos, pour partager son témoignage en tant qu'homme, dans le but éventuel d'en attirer davantage dans la profession. Cela étant, il faut accepter que les regards soient portés sur soi mais cela ne le dérange plus car cela fait partie de son quotidien.

Lors des consultations, Raphaël se dit être très attentif au papa afin de les faire participer un maximum, de les impliquer. Il a une bonne relation avec les enfants. S'il est possible qu'on lui ait demandé de justifier son choix de profession dans le passé, aujourd'hui, le poste de sage-femme fait partie de l'identité de Raphaël. Il ne considère, d'ailleurs, pas que les soins de santé soient une question de féminité ou de masculinité mais plutôt liés à l'accompagnement humain, de manière sensible. Il pense que c'est la société qui crée des codes féminins autour du soins aux tous petits. Il n'hésite pas à aborder des sujets tels que l'allaitement pour montrer qu'un homme peut et sait s'occuper d'un bébé.

3. 11. Patrice

Patrice est assistant social depuis près de 38 ans. Il a 60 ans et est père de trois enfants : un fils infirmier de 34 ans, une fille institutrice primaire de 29 ans et un fils de 16 ans, encore aux études.

Patrice et son petit frère de deux ans et demi son cadet, ont vécu leur enfance en Afrique, au Congo. Ils y sont partis quand Patrice n'était âgé que de 18 mois. Leur mère travaillait comme gérante d'une librairie tandis que leur père professait comme agent de voyage dans le fret aérien. Patrice reçoit une éducation dure de la part de sa mère qui n'hésite pas à lever la main sur lui. Il passe presque tout son temps dehors, au soleil. Pendant leur période au Zaïre, un *boy* et un jardinier gèrent les tâches ménagères. A leur retour, sa maman s'en occupe presque exclusivement.

Patrice est un garçon timide puisque, en conséquence à son traitement familial, il ne se sent pas le droit d'exister. Il effectue sa scolarité dans une école jésuite qui nécessitait beaucoup de travail, mais il ne rencontre aucune difficulté. Il se rendait aux Scouts, effectuait beaucoup de judo et nageait régulièrement.

Lors de sa quinzième année, sa famille revient en Belgique. Le contact avec les enfants étant très différent de celui qu'il a connu, il n'a que quelques copains. Il suit une scolarité en option Sciences économiques en excellant. Patrice est HPI et possède 130 de QI ; ce qui fait qu'il ne doit pas travailler pour réussir. L'école, à cette époque n'étant pas mixte, il reste principalement avec un petit groupe de garçon. Il met en avant le judo comme élément l'ayant aidé à développer sa confiance en lui et l'ayant permis de renforcer son caractère.

Après ses secondaires, son père souhaite qu'il arrête les études et qu'il aille travailler. Patrice se sent intellectuellement apte à faire plus et choisit ce qui lui semble le plus accessible sur le moment : assistant social. Les relations avec la famille n'étant pas faciles, il choisit des études en trois ans et non cinq pour pouvoir fuir le domicile familial le plus tôt possible. La relation avec sa mère était bonne, mais on se servait de lui comme assistant social auprès d'elle. D'ailleurs, à partir de leurs 20 ans, lui et son frère passent la majorité de leur temps chez leur copine respective. Il prend plus d'indépendance.

Patrice dit aimer fonctionner en tandem avec les femmes. Il le faisait souvent, d'ailleurs, souvent, pour étudier, que cela soit avec des amies ou avec des petites-amies. Le monde féminin qu'il rencontre directement au début de ses études avec seulement un quart d'hommes, ne le fait, donc, pas fuir. Il évoque, d'ailleurs, le fait qu'il a beaucoup plus de mal à entrer en communication avec un homme qu'avec une femme. Il s'est toujours senti mieux dans un milieu de femmes. Ses camarades sont aussi ravies de voir des hommes dans leur classe. Patrice décrit les hommes qui ont choisi de devenir assistants sociaux comme des personnes ayant « un anima hypertrophié », c'est-à-dire que leur partie féminine est plus importante que la moyenne des hommes.

Il commence sa carrière comme éducateur spécialisé dans un centre pour jeunes délinquants avant de travailler, pendant huit ans, à la Fédération francophone pour la promotion des personnes en situation de handicap. Après avoir travaillé seize ans dans

les logements sociaux, il passe par le cabinet de l'échevin du logement de la ville. Quand cela prend fin, il atterrit dans la seule place d'assistant social disponible dans la ville et qui se trouve dans le secteur de la petite enfance, dans une crèche. Il n'était pas très fier, il ne craignait pas de travailler avec des femmes, mais il craignait de se retrouver dans une crèche avec 85 enfants. Finalement, il a été très bien accueilli par les cheffes, et ses collègues directes étaient toutes très contentes d'avoir un homme auprès d'elles. Il sent qu'il passe d'un monde d'hommes du cabinet ministériel à un monde de femmes. Il trouve que, dans la crèche, elles sont plus ouvertes aux confidences, aux petits problèmes quotidiens.

Cependant, il s'est parfois senti utilisé parce qu'il était un homme. Alors, il a senti qu'on avait utilisé sa fougue et sa puissance un peu masculine pour percer une brèche et pour permettre aux assistants sociaux d'atteindre le poste de directeur. Il a, alors, accepté le poste mais il a craqué au bout d'un an et demi de fonction. Dans le même temps, il était victime de crises maniaques et de surmenage, causés par une maladie neurologique non diagnostiquée. S'il a dû passer par la psychiatrie, Patrice s'est toujours fait réengager par la suite et il pense que dans un autre milieu, cela ne se serait pas fait. Il pense que le milieu essentiellement féminin est plus compréhensif face aux problèmes privés.

Patrice aime son travail en crèche car quand il en a marre de la partie bureau, il a l'occasion de se ressourcer dans les sections. Il dit effectuer des jeux typiquement masculins avec les enfants comme des jeux de balle, se courir après ou se faire peur. Il aime, également, donner le biberon. Il effectue presque toutes les mêmes tâches que les puériculteur.trices mise à part le change. Il rajoute, tout de même, que s'il venait à manquer de personnel, il le ferait. La crèche est pour lui semblable à une ruche où tout bouge tout le temps. Il trouve son métier très épanouissant.

Il s'investit comme un homme à part entière depuis qu'il est dans un milieu professionnel féminin. Entouré d'hommes, il s'investit moins facilement comme homme. Entouré de femmes, il estime que c'est son devoir de se comporter comme un homme. Il ne perd pas de sa virilité parce qu'il travaille avec des femmes, il dit avoir « les deux parties [féminité et masculinité] en lui bien développées ». Il côtoie juste moins d'hommes, mais il s'est toujours senti à sa place.

3. 12. Jean

Jean, 64 ans, est infirmier social dans le milieu de la petite enfance depuis 39 ans. Il a trois enfants, une fille de 40 ans, un fils de 37 ans et un dernier fils de 29 ans. Il a, également, six petits-enfants.

Dernier d'une famille nombreuse de sept enfants, Jean a un père inspecteur technique au chemin de fer et une mère ayant un régentat en langue et s'occupant comme mère au foyer. Les crèches n'étant pas répandues, elle reste à la maison pour s'occuper de ses enfants et elle effectue la majorité des tâches ménagères. Les enfants participent, également, au nettoyage de la vaisselle.

A l'école, Jean est un élève moyen. L'enseignement est scindé entre les filles et les garçons mais il possède de bonnes relations avec ses camarades. Il est de nature réservée et se montre très timide vis-à-vis des filles ; ce qui ne l'empêche pas d'être dans un métier où elles sont majoritaires. Il pratique le football, et l'escalade en activités parascolaires. Il prend, également part aux mouvements de jeunesse au sein des Scouts et passe de Louveteaux à chef.

En secondaire, il est en option Latin-Sciences. Il recommence sa cinquième secondaire. Il possède de bonnes relations avec les garçons de sa classe ; les filles n'étant autorisées que dans l'option des Sciences humaines, à l'époque.

Lorsqu'il doit choisir quoi faire après ses secondaires, il hésite à aller à l'université trouvant cela difficile bien que tous ses frères et sœurs y soient allés. Voyant que de plus en plus d'hommes optaient pour cette option et au vu des bons débouchés, sa sœur l'encourage à se diriger vers des études d'infirmier. Il s'y inscrit alors avec un ami à lui. Il se retrouve dans une classe de 120 élèves dont 20 hommes. Mais la mixité est appréciée des deux côtés. Quand il décide de se spécialiser dans le social, il est le seul homme parmi neuf filles.

Après deux années en social, il postule en crèche et entre à l'ASBL où il travaille depuis presque 40 ans. Il est d'abord engagé comme travailleur social, et, ensuite, comme encadrement d'équipe avant de, finalement, devenir responsable de crèche. Actuellement, en fin de sa carrière, il occupe une place plus légère, moins stressante. Cela n'a pas été toujours simple de travailler avec des collègues quasiment toutes féminines. Il s'est, d'abord, montré très timide et, ensuite, il a pu s'habituer et travailler

en complémentarité avec les femmes. Il peut compter sur les doigts d'une main les puériculteurs qu'il a vus passer.

Selon lui, le contact avec les enfants est facile grâce à ses années de chef scout. Mais il fait remarquer que depuis l'Affaire Dutroux les hommes sont plus prudents et exigeants. En crèche il ne faut pas faire n'importe quoi au risque que les gestes soient mal interprétés. Il a déjà entendu dire que ce n'était pas habituel pour un homme de travailler en crèche au début de sa carrière mais il aime les relations riches et la diversité qu'il rencontre dans son métier. Il tient aussi beaucoup au contact avec ses collègues qu'il trouve très important.

3. 13. Conclusion

A travers ces différents portraits, nous pouvons observer que les hommes sont tous majoritairement entourés de femmes dans leurs professions, et cela, depuis leurs études.

Le choix de leur profession semble, pour tous, provenir de leur enfance : de leur lien familial, de leurs loisirs, de leur facilité à aider, à écouter les autres. Dans leurs récits, ils se comparent également aux hommes les entourant. Ils mettent en avant les différences entre ces hommes et eux-mêmes, mettant en avant leur décalage par rapport à leur situation et ce qui est attendu stéréotypiquement d'un homme masculin. Ils expliquent, également, en détails leur relation avec les femmes, que cela soit avec leur mère, leurs sœurs, leurs amies ou leurs collègues. Ces relations-clés permettent de comprendre leur relation au féminin.

Mais encore, bien que les hommes mentionnent l'évolution des mentalités par rapport à l'acceptation des hommes dans la petite enfance, les plus jeunes sont confrontés à tout autant de réactions quant à leur atypie professionnelle que les hommes les plus âgés.

Chapitre 4 : Analyse transversale des parcours atypiques

Nous avons, après une relecture des entretiens, identifier différents axes qui permettent d'effectuer une analyse thématique. Cette dernière a été effectuée à partir du logiciel d'analyse qualitative de données Nvivo. Les trois grands axes sont la construction des masculinités, l'identification des masculinités et enfin la négociation des masculinités. Des sous-thématiques apparaissent ensuite dans chaque axe.

1- Constructions des masculinités :

- La socialisation familiale ;
- La socialisation entre pairs ;
- Les loisirs ;

2- Rapports de genre et enjeux des masculinités :

- Les rapports de pouvoir ;
- Les rapports de production ;
- Cathexis ;

3- Négociations des masculinités

- Une position atypique
- Les stéréotypes de genre liés à la profession
- Conseils d'homme à homme

Les entretiens ont été codés par rapport à ces axes et à ces sous-thématiques. Il s'agit, donc, de rassembler des propos qui évoquent les mêmes sujets afin de pouvoir les comparer et mettre en avant les similitudes et les différences.

4.1. Constructions des masculinités

La socialisation familiale

La majorité des hommes interviewés définissent leur enfance comme heureuse, joyeuse, insouciant. Ils grandissent dans des familles que nous pourrions nommer de « classiques » avec un père et une mère majoritairement en couple ou mariés. Deux d'entre eux vivent le divorce de leurs parents sur le tard, dans la période de leur vingtaine alors que, deux autres, pour qui cela est plus difficile, en subissent les conséquences à huit ans et à trois ans. Un seul d'entre eux est, donc, élevé dans une famille recomposée où les beaux-parents, en l'occurrence, deux belles-mères, ont, également, une importance dans sa socialisation.

Dans l'ensemble, les hommes entretiennent de bonnes relations avec leurs parents ainsi qu'avec leur fratrie, parfois, même avec la famille étendue. Il semble que, malgré des

liens stables avec leur père, ils soient, en grande majorité élevés par des femmes. Certains le sont parce que leur mère s'occupe du foyer. D'autres le sont parce qu'elles prennent en charge l'accompagnement des enfants dans le domicile, soit par choix, soit par obligation (travail ou maladie du conjoint). Lorsqu'ils ne sont pas gardés par leur mère dans la petite enfance, ils se rendent à la crèche, chez une nounou ou chez leurs grands-parents, le plus souvent maternels.

Les hommes ont des places, des rôles variés dans leur famille. D'abord, sur les cinq hommes ayant été élevés dans une fratrie entièrement composée de garçons, trois ont le rôle du frère aîné, un du frère cadet et un du benjamin. Sur ces cinq hommes, deux se démarquent par le rôle qu'il joue dans la famille vis-à-vis de leur mère. Dès lors, Gaël (43 ans, psychomotricien dans un centre pluridisciplinaire), fils cadet, se décrit comme étant le « garant de la stabilité » de sa mère dépressive. Sa maman trouve en lui un confident à qui elle partage son sentiment de solitude de ne pas avoir de présence féminine dans sa famille, entièrement masculine. Ce rôle le pèse beaucoup malgré tout. Patrice (60 ans, assistant social en crèche) aîné, est lui aussi en partie garant de la santé mentale sa mère puisque, ayant commencé des études d'assistant social, son père se « sert de lui » pour jouer ce rôle d'assistant social auprès de sa mère. Il a, pourtant, une relation très particulière avec elle puisque, depuis son enfance, il est victime de violences de sa part. Les deux hommes jouent, donc, le rôle de médiateur entre leur mère et le reste de leur famille. Nous pouvons, ici, faire l'hypothèse qu'ils se construisent une sensibilité et une écoute accrue de la femme qui pourront se développer ultérieurement et leur servir dans un milieu professionnel féminin.

Ensuite, quatre hommes proviennent de fratrie mixte, autrement dit, ils font l'expérience d'une relation frère-sœur. Ici, deux des quatre hommes jouent le rôle du benjamin, du petit dernier souvent plus « materné ». L'influence des frères et des sœurs semble, pour eux, avoir plus d'importance que pour les aînés ou les cadets. A l'inverse, les cadets et les aînés semblent avoir un rôle plus protecteur envers leurs petits frères et leurs petites sœurs, un rôle plutôt « paternel » qui les oblige à prendre soin des plus petits. L'importance de ce rôle est proportionnelle à la différence d'âge avec le dernier né dans la famille. Plus la différence d'âge est importante, plus les plus grands de la famille ont le devoir d'aider et de s'occuper du/de la benjamin·e.

Tableau 2 : Résumé des rôles au sein des fratries

Fratrie masculine			Fratrie mixte			Fratrie recomposée
Ainé	Cadet	Benjamin	Ainé	Cadet	Benjamin	Cadet
Bastien	Gaël	Stéphane	Laurent	Raphaël	Jean	Lucas
Patrice					Marc-Antoine	
Maxime						
5 hommes			4 hommes			1 homme

Nous voyons, ici, que le rôle au sein de la fratrie impacte la relation avec les parents puisqu'il semble plus probable que ceux-ci se repose sur les aînés de la famille. Également, les aînés apprennent à prendre soin de leurs frères et de leurs sœurs ; construisant, ainsi, leur fonction paternelle et maternelle. Les cadets et les benjamins ont, alors, plus de figures maternelle et paternelle pouvant influencer à long terme dans leurs choix de vie. Enfin, le fait d'être éduqué dans une famille entièrement composée de garçons à l'exception de la mère pousse certains hommes à créer un lien de confiance avec leur maman.

Les parents sont, comme dit précédemment, considérés comme les premiers modèles genrés rencontrés par les enfants : ils sont les modèles de féminité et de masculinité (Darmon, 2016 ; Rouyer et al., 2014 ; Leaper & Friedman, 2007). Leurs rôles sont donc majeurs dans la construction de la masculinité des hommes enquêtés. Alors, se pencher sur la répartition des tâches ménagères au sein du foyer des interviewés permet d'éclairer les rôles entrepris par chacun des parents dans le domicile. Comme encore dans une majorité de foyer actuellement, presque tous les hommes annoncent que leur mère effectue la majorité des tâches ménagères. Quatre d'entre eux justifient cela par le fait que leur mère reste à la maison pour s'occuper du foyer. Même quand les pères participent, ils s'occupent majoritairement du jardin, du bricolage, de payer les factures ou de gérer la paperasse. Seul Lucas (26 ans, puériculteur) parle de son père comme effectuant beaucoup de tâches à la maison. Bien qu'appartenant à une autre époque, la majorité des hommes ont reçu, étant donné les rôles de leurs parents au domicile, l'image selon laquelle la femme gère le soin aux enfants. Ils ne sont que quatre à devoir aider à la maison et à prendre la responsabilité de certaines tâches ménagères.

La socialisation entre pairs

Lorsque les enquêtés parlent de leur socialisation à l'école primaire, la majorité semble d'accord sur le fait que les garçons et les filles jouaient rarement ensemble ou, de temps en temps, seulement. La majorité des hommes interviewés restaient alors avec des garçons. Pour la plupart également, ils possèdent un petit groupe amical contenant deux ou trois amis proches.

Le contact avec les autres, à l'école particulièrement, est important puisqu'il oblige l'individu à se positionner comme garçon ou comme fille. Être dans des classes mixtes ou non peut affecter les attitudes des garçons (Duru-Bellat, 2010). Parmi les enquêtés, deux hommes de la soixantaine sont allés dans des écoles exclusivement masculines comme cela se faisait à l'époque. Ils restaient alors beaucoup avec des garçons même s'ils pouvaient être confrontés à la socialisation avec des femmes en dehors de l'école lors de leurs activités. Ils se décrivent tous les deux comme timides avec les filles, peu habitués à leur présence. Néanmoins, Patrice (60 ans, assistant social en crèche) se dit s'être « toujours mieux senti dans un milieu de femmes ». Il explique qu'elles soient ses amies ou plus, Patrice aime fonctionner en tandem avec les femmes pour étudier ses cours. Quand il explique être arrivé dans un milieu féminin, il dit ceci :

« Bon moi ça me plaisait parce qu'en fait, paradoxalement j'ai beaucoup plus de mal à rentrer en communication intime avec un homme qu'avec une femme. » Patrice, 60 ans, assistant social en crèche.

Pour d'autres, tout comme Patrice, la socialisation s'effectuait plus facilement avec les filles. Pour Marc-Antoine (37 ans, directeur de crèche) et Maxime (28 ans, puériculteur en crèche), il était plus facile de s'entourer de filles, en particulier en secondaire. Maxime exprime trouver moins de sujet de conversation adéquat avec les garçons ; l'entente étant plus simple avec les filles.

A l'adolescence, les amitiés se négocient de manière différente en fonction de l'option choisie en secondaire. Les garçons qui choisissent des options comme Mathématiques et Sciences, Sciences fortes, Latin et Sciences, des options vues comme plus masculines, sont pour la plupart dans des classes mixtes comportant souvent un peu plus de garçons (outre Jean qui se trouve dans une école exclusivement masculine). D'autres options ségrégent davantage les genres. François (40 ans, accueillant ONE) se retrouve alors majoritairement entouré d'hommes lorsqu'il choisit l'option

Electromécanique, tout comme Raphaël (50 ans, Partenaire Enfants-Parents ONE) lorsqu'il effectue une année dans un lycée technique en Robotique. A l'inverse, Lucas (26 ans, puériculteur) et Maxime (28 ans, puériculteur) ont respectivement fait le choix d'écoles professionnelles avec l'option animateur et services sociaux pour ensuite rejoindre l'option de puériculture les plongeant dans un milieu féminin dès les secondaires. Dès lors, ces deux hommes sont intégrés directement parmi les filles contrairement aux autres hommes. Pour les autres, il y a ceux qui conservent toujours un petit groupe d'amis de qualité, comme en primaire au sein de l'école, d'autres s'éloignent de leurs amis de primaires en créant pas forcément des amitiés stables au sein de l'école.

De plus, sur les douze hommes interviewés, six évoquent leur timidité accrue lorsque nous parlons de la socialisation entre pairs. Tous mettent d'ailleurs en avant un élément déclencheur de cette timidité, de cette mise sur la réserve. Pour Gaël, Patrice et François, cette difficulté à socialiser provient d'un mal-être et d'un manque de confiance en eux. Gaël (43 ans, psychomotricien dans un centre pluridisciplinaire) a pris beaucoup de poids lorsque sa mère a commencé des épisodes dépressifs. Il décrit sa prise de poids comme une carapace qui, de fait, ne lui permettait pas de créer des relations sociales. Patrice (60 ans, assistant sociale en crèche) ne se sentait pas le droit d'exister en conséquence à son traitement familial et François (40 ans, accueillant ONE) découvre cette timidité après le divorce de ses parents à ses huit ans. Enfin, la timidité à l'école est, selon deux autres hommes, liée au fait qu'ils n'aimaient pas l'école. Etant totalement désengagé de la partie scolaire, Raphaël (50 ans, Partenaire Enfants-Parents ONE) et Stéphane (45 ans, psychomotricien en crèche) ne pouvaient pas s'engager dans des relations profondes et conservaient le rôle de suiveurs.

La timidité des hommes les exclut d'une socialisation exclusivement masculine puisqu'ils se mettaient en retrait quant aux comportements des garçons en général. Ils semblent, donc, ne pas avoir intégré toutes les dispositions relatives à la masculinité très présentes dans les liens d'amitié avec des individus du même genre.

Les loisirs

Nous savons, aujourd'hui au sein de la culture de masse, qu'il existe un lien entre la pratique du sport et la construction sociale des masculinités (Connell, 2014 ; Bertrand et al., 2015). Principalement choisi par les parents pour leurs enfants, le sport

s'organise autour de deux répertoires : les sports individuels de grâce et de maîtrise pour les filles et les sports collectifs, de combat pour les garçons (Octobre, 2010). Ces répertoires prennent appui sur des rapports sociaux définis dictant la nécessité pour les hommes de se dépenser physiquement, de performer et d'entrer en compétition afin de maintenir une hiérarchie entre les hommes d'une part, et vis-à-vis des femmes d'une autre part (Octobre, 2010 ; Connell, 2014 ; Bertrand et al., 2015).

Parmi les hommes interviewés, onze pratiquaient une activité sportive dans leur enfance. Certains hommes comme Marc-Antoine (37 ans, directeur de crèche) et Stéphane (45 ans, psychomotricien en crèche) touchent à beaucoup de sports différents : judo, karaté, basket, tennis, rugby et natation. Mais, si leurs choix sont variés, ils ne ressentent pas le désir de rejoindre la compétition. Marc-Antoine change, donc, de sport dès qu'il est question de compétition, préférant effectuer les activités sportives comme loisirs. Dans leurs cas, il n'est pas question de hiérarchie dans le sport, pas de question de démonstration de masculinité ou de domination.

D'autres se spécialisent dans un type de sport. Les sports collectifs comme le basketball, le football sont les plus pratiqués. D'autres sports d'équipe tels que le rugby, le volleyball et le waterpolo, sont évoqués. Les sports de raquettes, en particulier le tennis sont aussi très appréciés par les hommes interviewés. La natation, sport individuel est, aussi, pratiquée par trois d'entre eux.

Dans la majorité des cas, les sports ne sont pas pratiqués à haut niveau. Certains en pratiquent même, qu'exclusivement, pendant les vacances scolaires, lors de stages. Seul Romain et Raphaël sont concernés par la compétition, l'un en tennis de table, l'autre en waterpolo. Ils ont donc, tous deux, plusieurs entraînements par semaine, l'un deux à trois fois, l'autre trois à quatre fois. A cela s'ajoute les matches le week-end. Dans ces cas-ci, sport est le centre de toute les attentions. Raphaël explique les difficultés qu'il avait à combiner son sport et l'école :

« Donc [au] waterpolo, j'augmentais en termes de compétence et au niveau scolaire là c'était plus compliqué. Je n'avais pas assez de temps pour travailler et moi c'était [difficile] ». Raphaël, 50 ans, Partenaire Enfants-Parents ONE, sage-femme.

Dans ce cas, les deux hommes affrontent des adversaires également masculins. Il existe une sorte de hiérarchie entre le gagnant et le perdant une fois la compétition finie. Ils s'incluent dans un système qui construit socialement leur masculinité de manière plus

hégémonique puisqu'une notion de pouvoir existe. Mais même sans entrer dans un monde compétitif, Patrice (60 ans, assistant social en crèche) trouve dans le judo une activité lui permettant de « se renforcer » le caractère, c'est-à-dire permettant de correspondre davantage à l'image hégémonique de l'homme. Il dit également que ce sport lui a permis de prendre confiance en lui.

Outre le sport, il est apparu, lors des entretiens que plus de la moitié des hommes interviewés participait à des mouvements de jeunesse pendant l'enfance, voire l'adolescence et allait, parfois, jusqu'à continuer jusqu'après leur majorité. N'ayant préalablement pas pensé que la participation à un mouvement de jeunesse puisse façonner la masculinité des hommes, nous avons été étonnés d'entendre l'impact que cela a pu avoir sur leurs choix futurs.

Sur les sept hommes ayant participé à un mouvement de jeunesse, un seul s'est rendu au Patro lorsque les autres allaient aux Scouts. La majorité a joint le mouvement aux Louveteaux, c'est-à-dire entre leurs huit et douze ans. Parmi ceux qui ont précisé leurs différentes années dans leur unité, tous sont allés jusqu'à être chef et à animer une section jusqu'à leur vingtaine. Ils semblent donc tous avoir apprécié le contact avec leurs pairs, et puis avec les enfants, lors de ces années. Pour Bastien, animer lors de ses secondaires lui a ouvert les yeux sur la passion qu'il avait pour les petits :

« [J'ai fait mon choix d'études supérieures] avec les mouvements de jeunesse ! J'ai fini à 22 ans comme chef louveteaux, Aquela et j'ai toujours bien aimé la relation avec les plus petits, les louveteaux c'est de 7 à 12 ans. » Bastien, 42 ans, Partenaires Enfants-Parents ONE (infirmier pédiatrique).

D'après Legaut (2006), le scoutisme est un lieu permettant aux garçons d'affirmer leur masculinité puisqu'ils n'ont plus l'occasion de le faire ailleurs. Il existe une recherche de similarité aux modèles contemporains de la masculinité, en particulier lorsque le garçon est entouré d'individus du même genre que lui.

Le scoutisme ou le Patro apporte, donc, un environnement semblable à un Boys' club où les hommes vont affirmer leur masculinité lorsque le garçon est animé. Et d'autre part, une fois animateur, l'homme se retrouve face à des enfants d'âges variables pouvant aller de quatre-cinq ans à seize ans. Les mouvements de jeunesse rassemblent donc le contact avec les pairs d'abord, et ensuite le contact avec les enfants.

Tableau 3 : Résumé des loisirs

Loisirs			Total
Activités sportives	Sports d'équipe, sports de combat	Marc-Antoine, Laurent, François, Gaël, Stéphane, Jean, Patrice, Romain, Bastien, Lucas, Raphaël	11 hommes
	Sports individuels	Patrice, Stéphane, Jean	3 hommes
Mouvements de jeunesse	Scouts, patro	Romain, Marc-Antoine, Bastien, Gaël, Patrice, Jean, Stéphane	7 hommes

Pour conclure cette partie sur la construction des masculinités, nous pouvons observer des points communs dans la socialisation primaire des hommes ayant accepté d'être interviewés. Ils ont, en fait, suivi un parcours « classique » de socialisation du garçon. Leur mère gérait le soin aux enfants ainsi que les tâches ménagères, ils restaient, majoritairement, avec des garçons à l'école mais aussi en dehors de l'école et ils ont exercé une ou plusieurs activités physiques dans des sports d'équipe ou de combat. Les mouvements de jeunesse, bien qu'ouvert davantage vers le soin aux enfants reste un environnement où les hommes expriment leurs masculinités entre eux.

La seule distinction qui semble avoir un impact sur la manière dont ils conçoivent leur masculinité est la place dans la fratrie. Ils ont dû accepter un rôle dans leur famille qui change leurs relations avec leurs parents mais, également, avec leurs frères et sœurs plus jeunes. Nous pourrions aussi mentionner la timidité de la majorité des enquêtés qui les empêcheraient d'intégrer toutes les dispositions associées à leur genre, les détachant de l'image hégémonique de l'homme.

4.2. Rapports de genre et enjeux des masculinités

Afin d'analyser en profondeur le rapport au genre des hommes ayant acceptés de se soumettre à l'entretien, nous allons nous appuyer sur trois niveaux de la structure de genre nommée par Raewyn Connell (2014). Le modèle proposé par la sociologue australienne va permettre de mettre en lumière certains enjeux liés à la masculinité.

Connell (2014) différencie donc trois niveaux de la structure de genre :

- 1- Les rapports de pouvoir
- 2- Les rapports de production
- 3- Cathexis

Le premier niveau met en opposition la subordination des femmes et la domination des hommes dans le rapport de pouvoir du patriarcat. Nous allons, par ce niveau, prendre en compte le degré de perpétuation du patriarcat et de la domination des hommes sur les femmes des hommes interviewés. En d'autres termes, nous tentons ici de comprendre à quel point les hommes s'identifient à la stratégie de la masculinité hégémonique en tant qu'idéal masculin.

Le second niveau, les rapports de production, se veut éclairer la vision genrée du travail. La répartition des tâches entre hommes et femmes est évocatrice des enjeux de masculinité. Dans cette recherche, comme nous nous intéressons à la place des hommes dans leurs milieux professionnels, nous nous pencherons sur la répartition des tâches entre eux et leurs collègues féminines. Nous prendrons également en compte ce que les hommes considèrent comme étant des tâches féminines et des tâches masculines dans leurs professions respectives.

Enfin, le dernier niveau nommé cathexis est un terme freudien signifiant le désir comme énergie émotionnelle. Il s'agit d'un investissement libidinal. Si Raewyn Connell (2014) proposait ce terme comme vision du désir « bisexuel », instable et incomplète, nous le considérerons dans cette recherche comme le désir profond, l'instinct d'effectuer une profession de la petite enfance ou en lien à l'enfant.

Les rapports de pouvoir

Tout d'abord, les hommes dans les métiers « féminins » de la petite enfance, même s'ils ont été socialisés au masculin, semblent posséder une part de féminité assez importante et assumée. Par leurs dires, ils semblent avoir conscience de se démarquer de l'image hégémonique de l'homme. Cinq d'entre eux développent davantage ce côté féminin en eux.

« Notre partie féminine était plus importante que la moyenne des hommes. C'est sûr qu'il n'y avait pas des gros machos dans cette classe » Patrice, 60 ans, assistant social en crèche (parlant des hommes l'entourant lors de ses études)

« Il y a le côté affectif et émotionnel qui reste chez moi. Des sensibilités en fait. Pourtant il y a des hommes qui les ont, mais qui ne les expriment pas. (...) Parce qu'ils ont peur de se dévoiler, parce qu'ils sont vraiment mal à l'aise. Ou alors ils veulent ne surtout pas avoir l'air d'être une mauviète, tu vois **il y a cette image d'homme dur fort** (...) » François, 40 ans, accueillant ONE, éducateur et psychomotricien.

« (...) alors pour moi, ça va peut-être faire bizarre mais, je me sens assez, je me sens (..) **un côté féminin assez sensible, assez développé** (...) » Raphaël, 50 ans, Partenaire Enfants-Parents ONE, sage-femme.

« Après j'ai toujours été peut-être **un peu plus efféminé que les autres hommes**, ça c'est possible, dans ma manière de parler ou dans ma manière d'être » Marc-Antoine, 37 ans, directeur de crèche, assistant social.

« Je suis plutôt classique hétéro qui a une sensibilité féminine, on peut dire ça comme ça, qui est bien présent », « (...) par exemple moi **je ne me reconnais pas du tout avec l'image que la société voudrait faire de l'homme**. (...) Parce que je ne suis pas cet homme-là, comment on dit, l'homme alpha. Donc voilà, parce que ma façon de réfléchir n'est pas comme ça. » Gaël, 43 ans, kinésithérapeute et psychomotricien dans un centre pluridisciplinaire

Cette « partie féminine » en eux leur permet de se distancier des codes masculins de virilité posés sur les hommes. Gaël exprime même sa difficulté à se reconnaître dans l'homme comme dicté par la société. Il a aussi l'impression d'être mis dans le même panier que tous les autres hommes dans la lutte contre le patriarcat, comme étant forcément un mauvais homme. Cette distanciation avec la masculinité hégémonique et les masculinités viriles rapprochent, de facto, les hommes de la féminité, ceux-ci ne craignant pas d'assumer les parts féminines en eux. Par ailleurs, affirmer des parts féminines peut disposer ses hommes à s'orienter dans des métiers dits « féminins », sans crainte des stigmatisations à leur égard.

De plus, si les hommes n'ont pas exclusivement fait le choix de profession de la petite enfance en ayant cela en tête, quatre d'entre eux relèvent le fait que leur métier leur permet surtout de prendre du temps pour leur vie de famille. Ils semblent accorder de l'importance à la vie de famille et sont prêts à adapter leurs horaires pour y contribuer.

« En toute transparence, [ce que je préfère dans mon métier] ça ne va pas spécialement être le contact avec les gens et autres mais c'est ma flexibilité horaire. La flexibilité horaire que j'ai en tant que

responsable de crèche ici où je peux vraiment concilier vie professionnelle et vie privée avec ma compagne, qui a aussi un boulot prenant donc ça me permet de pouvoir aussi m'occuper des filles de temps en temps » Marc-Antoine, 37 ans, directeur de crèche, assistant social

Raphaël (50 ans, Partenaire Enfants-Parents ONE, sage-femme) et Bastien (42 ans, Partenaires Enfants-Parents ONE (infirmier pédiatrique) ont, tous deux, démarré leur carrière en hôpital directement après leurs études. Ils ont, ensuite, fait le choix de se diriger vers l'Office de la Naissance et de l'Enfance pour être présents pour leurs enfants. Tout comme Bastien, Raphaël effectuait des horaires de 7 heures à 19 heures et régulièrement des nuits en hôpital. Il a, donc, accepté de rejoindre l'ONE pour, d'une part, se rapprocher de son domicile et, d'autre part, pour cette possibilité d'aménager les rythmes familiaux avec un horaire du lundi au vendredi. De plus, son épouse avait elle-même, vécu avec un père médecin et ne souhaitait pas que ces enfants vivent avec un père peu présent comme elle a pu le vivre personnellement. Maxime (28 ans, puériculteur en crèche) décide lui aussi, après la naissance de ses deux enfants, de se rapprocher de son domicile.

Ces choix de vie sont très évocateurs quant aux masculinités des hommes. Stéréotypiquement, dans la famille traditionnelle, les hommes sont perçus comme « breadwinner », c'est-à-dire comme étant pourvoyeur financier alors que les mères doivent assumer, seules, le foyer et l'éducation des enfants. Or, dans ce cas-ci nous pourrions qualifier les répondants de « nouveaux pères » au sens où ils diffèrent de leur propre père en étant plus présents pour leurs enfants (Devreux, 2005).

De plus, lors des entretiens, nous avons pu remarquer que huit des douze hommes agissaient d'une manière ou d'une autre pour la déconstruction des normes de genre, en particulier celles étant associées aux hommes dans la petite enfance et à l'inclusion des papas sur le terrain.

Dans ce contexte, ils sont cinq à évoquer les bienfaits de la mixité dans les équipes de leurs milieux professionnels. Ils parlent de cette complémentarité de genre comme permettant un équilibre, un objectif plus juste entre le masculin et le féminin. Certains qualifient même cette mixité d'essentielle pour ce qui traite de la famille et de l'enfance.

« Apporter de la différence dans les équipes je pense que c'est une vraie plus-value, une altérité du coup de cette différence sexuelle »
Stéphane, 45 ans, psychomotricien en crèche.

Alors, s'ils se trouvent dans un milieu fortement féminisé étant donné la présence élevée de femmes, ils cherchent à déconstruire les comportements qui ont été mis en place et qui sont maintenant inconscients pour amener cette mixité recherchée. Certains pensent que leur simple présence permet ces changements. D'autres ressentent la nécessité d'exprimer à leur équipe leur ressenti et ce qu'il faudrait améliorer pour sortir d'un terrain ultra-féminisé où la masculinité serait presque exclue ; ou en tout cas, la féminité et la maternité y seraient mises en avant. Pour renverser cela, quatre des répondants ont mis un point d'honneur à mettre les pères en avant. Soit en les incluant davantage, soit en étant plus exigeant avec eux. Dès son arrivée dans la crèche où il travaille actuellement, Lucas (26 ans, puériculteur en crèche) remarque que ses collègues sont très proches des mamans des enfants, au point d'exclure les papas de manière inconsciente. Quand Lucas le leur fait remarquer, les comportements changent et les échanges avec les pères se multiplient. Les papas sont enchantés de ces améliorations et les collègues de Lucas sont étonnées des retours des pères, elles qui ne les croyaient pas intéressés. Raphaël (50 ans, partenaire Enfants-Parents ONE), lui aussi, essaye d'être attentif aux papas lors des consultations et des visites ONE, de les faire participer et de les impliquer. Il fait partie du Projet Houtman, un dispositif permettant de soutenir la parentalité des papas avec des activités spécifiques. Il pense aussi que montrer aux mères qu'un professionnel masculin peut aborder des sujets dits féminins comme l'allaitement peut renvoyer l'image de la possibilité pour le conjoint de participer aux soins de l'enfant. De même, Gaël (43 ans, Psychomotricien dans un centre pluridisciplinaire) aime « faire alliance avec les papas », c'est-à-dire le réintégrer dans la conversation en lui laissant une place pour s'exprimer. Il est d'autant plus regardant que la population se rendant sur son terrain est « carencée au niveau social » et possède des stéréotypes autour du père fortement ancrés où le père et l'autorité et la mère maternante. En laissant la place aux pères, il espère leur montrer qu'ils peuvent effectuer le soin aux enfants. Il pense, comme Raphaël, que le fait qu'il travaille lui-même avec des enfants peut changer les mentalités, montrer que « ça peut exister ».

Ce sont les collègues de Marc-Antoine (37 ans, directeur de crèche) qui lui font remarquer qu'il est exigeant avec les papas. Ils considèrent qu'un père a le devoir

d'être présent pour son enfant et n'hésite pas, lorsqu'un enfant est malade, à appeler le papa en premier bien que son numéro vienne après celui de la maman.

« Parce que je pars du principe qu'on est au 21^{ème} siècle et que c'est bien de prendre ses responsabilités aussi quoi. C'est bien de faire des enfants, mais c'est bien de prendre ses responsabilités. (...) Mais ça, clairement, le fait qu'on m'est fait mettre le doigt dessus, je pense que maintenant avec le recul, je suis vachement plus, pas exigeant mais... en attente des papas, voilà » Marc-Antoine, 37 ans, directeur de crèche, assistant social

En plus de l'implication des papas sur leur terrain, leurs présences dans la petite enfance permettent, selon Gaël (43 ans, psychomotricien dans un centre pluridisciplinaire), de « donner [aux enfants] l'opportunité de créer en eux une ouverture sur l'imaginaire de l'homme d'après ». Si leur propre père ou figure masculine ne joue pas avec eux, ne leur apporte pas d'affection ou ne se déguise pas, Gaël leur montre que cela est possible et « l'enfant qui va devenir adulte va se dire qu'il peut lui jouer avec un enfant ». Il fait ce même travail avec les mères, souhaitant leur montrer que leurs conjoints peuvent également prendre en charge leurs enfants. Gaël aime ouvrir les esprits des gens l'entourant, briser les codes des masculinités qui ne lui conviennent pas. Il n'hésite, par exemple, pas à mettre une robe lors du carnaval pour « titiller ses collègues ».

Nous en avons tous conscience, les normes de genre sont profondément ancrées et évoluent lentement. Mais par leurs positions atypiques, les hommes dans les métiers de la petite enfance se doivent de garder l'esprit ouvert. Prenons l'exemple de Patrice qui explique avoir appris à respecter davantage les femmes depuis son arrivée dans un milieu « féminin ». Il tente de partager son expérience avec les hommes qu'il fréquente dans un club d'homme. Quand ces derniers s'interrogent sur comment Patrice parvient à garder la tête froide face à autant de collègues féminines, Patrice leur explique que cette mentalité de « gros dragueur » n'est pas compatible avec le métier qu'il exerce. Il travaille dans un lieu où la femme est respectée.

Les interviewés pensent que même si la situation ne cesse d'évoluer au fur et à mesure des années, les mentalités doivent continuer à évoluer, en incluant plus d'hommes et plus de pères dans les métiers de la petite enfance. Ils semblent déconstruire cette notion de pouvoir des hommes sur les femmes dans le but d'atteindre un équilibre, une égalité, une mixité, une complémentarité entre les genres.

Les rapports de production

La répartition des tâches entre les hommes interviewés et leurs collègues féminines semble majoritairement égale. Neuf d'entre eux⁴ annoncent ne faire aucune différence de genre dans les tâches, chaque personne de même profession sur le terrain semblant effectuer des activités identiques. Si des différences apparaissent, il n'est seulement question de préférences, de compétences ou d'envies de chacun. Ils sont plusieurs à dire ne pas faire de différence entre ce qui pourrait stéréotypiquement être définis comme des tâches « masculines » et des tâches « féminines ». Pour eux, une tâche n'a pas à être genrée, encore moins parmi leurs collègues.

« Moi je ne suis pas trop dans cet esprit "les hommes font ça et les femmes font ça" » Bastien, 42 ans, Partenaires Enfants-Parents ONE, infirmier pédiatrique.

Cependant, bien que la majorité effectue des tâches similaires à leurs collègues, les hommes gardent une vision définie de ce qu'est une tâche « féminine » ou non. Quand nous les interrogeons sur ce qu'il pense être des tâches « féminines » dans leurs professions, beaucoup nous cite des activités dites de « maternage » comme le change, emmener les enfants aux toilettes, la mise au lit ou les conversations autour de l'allaitement. Maxime, puériculteur, considère même que toutes les activités qu'il effectue professionnellement sont « féminines ». Mais comme dit précédemment, ces activités sont quand même effectuées par les hommes. Seuls les hommes psychomotriciens et assistants sociaux n'effectuent pas ses tâches puisqu'elles ne font tout simplement pas parties de leurs métiers. Ils préfèrent donc laisser faire les puériculteur-trices. Néanmoins, un homme suppose que les femmes sont plus naturellement dotées pour effectuer de telles activités que les hommes.

*« Par exemple quand j'ai les [classes d'] accueil en psychomot, je dois quand même bien avouer (...) qu'il faut que la puéricultrice vienne avec moi parce que quand ils doivent aller aux toilettes non merci quoi. C'est vraiment un truc que j'ai en horreur quoi, aller essuyer un cul non, non je ne peux pas c'est trop dur, je vomis mes tripes si c'est ça. Donc voilà. **Souvent les femmes sont plus courageuses, elles sont un peu là plus maternelles ou prêtes à être maman pour la plupart, capable de faire ce genre de truc** » Romain, 32 ans, psychomotricien et professeur d'éducation physique en maternelle et primaire*

⁴ Les autres hommes, seuls représentants de leur profession sur leur terrain professionnel, ne peuvent donc pas répondre objectivement à cette question n'ayant aucun point de comparaison.

Jean (64 ans, infirmier social en crèche) pense également que les femmes seraient mieux placées pour effectuer certaines activités, tout simplement parce qu'elles peuvent les vivre elles-mêmes. Lui, ne peut parler que théoriquement de l'accouchement ou de l'allaitement. Il pense qu'une femme pourrait effectuer des échanges plus riches, empreints d'expériences contrairement à un homme.

Quand ils sont questionnés sur certaines tâches qui pourraient être qualifiées de « masculines », quelques hommes mentionnent leur capacité à porter ou déplacer des objets lourds. Il est ici question du dimorphisme sexuel entre les hommes et les femmes qui les prédisposent à posséder plus de muscles que leurs égales et donc pas à une vision socialement genrée des tâches. L'un d'eux ajoute même que si un objet lourd doit être porté, ce n'est pas d'office à lui que l'on le demande, parfois c'est à sa collègue qui effectue du CrossFit. Souvent, ce sont eux qui prennent l'initiative de déplacer les objets lourds, pas d'un point de vue supérieur à une collègue féminine, plutôt comme une aide qu'ils pourraient apporter. En dehors des tâches physiques, seul Marc-Antoine considère de manière « purement clichée » que les petits travaux qu'ils effectuent dans la crèche peuvent être considérés comme des tâches plus masculines.

De manière générale, si les hommes considèrent majoritairement que les tâches ne sont pas genrées car elles peuvent être effectuées par des femmes comme par des hommes, ils associent tout de même des tâches de maternage à quelque chose de féminin, et cela peu importe le métier de la petite enfance que l'homme effectue.

Cathexis

Les choix de métier des hommes dans la petite enfance, quoiqu'atypique, ne semble pas venir de nulle part. Premièrement, le constat est qu'ils ne sont pas nombreux à suivre « la lignée » et à choisir la petite enfance parce que ce choix est majoritaire dans leur famille. Seul trois hommes, Romain (32 ans, psychomotricien), Lucas (26 ans, puériculteur) et Laurent (36 ans, psychomotricien et instituteur maternel), ont une mère dans le milieu : institutrice maternelle ou infirmière en crèche. Romain a, aussi, un père et des tantes dans l'éducation primaire et maternelle. Il est, en fait, le seul à avoir voulu suivre ses parents ; voulant, d'abord, être instituteur maternel comme sa mère et ensuite professeur de mathématiques comme son père. Pour Laurent, il est vrai que se rendre à l'école de sa mère l'a aidé dans son choix puisqu'elle possédait un collègue homme. Avoir vu ce collègue l'a aidé dans son choix puisqu'il le savait possible.

Nous ressentons, malgré le fait que le choix pour la petite enfance n'est pas majoritairement provenu du lien familial, qu'avoir pu percevoir une figure, un modèle, un mentor dans le métier pousse les hommes à s'orienter vers cette direction (similairement à la recherche de Williams, 1992). Parfois même, le choix est légitimé non pas en suivant un modèle, mais par les dires de l'entourage. Prenons l'exemple de Jean (64 ans, infirmier social en crèche) dont la sœur l'a encouragé à se diriger vers les soins infirmiers.

Deuxièmement, neuf des douze répondants parlent de leur lien avec les enfants avec beaucoup de passion. Ils ressentent ce contact fort avec les plus jeunes dès leur enfance ou leur adolescence. Ils sont à la recherche de ce contact dans leur profession.

D'abord, il y a ceux qui ont l'impression d'avoir baigné dans ce milieu depuis toujours grâce aux mouvements de jeunesse en tant que chef (Gaël, Romain, Jean) ou, simplement, par leur vie de tous les jours, en s'occupant des plus petits lors des fêtes de famille (Romain), au quotidien dans la fratrie (Gaël), lors d'un job d'étudiant en tant que babysitter ou animateur (Romain, Gaël et Maxime) ou dans la cour de récréation à l'école (Lucas). Laurent ressent cette sensation d'avoir toujours baigné dedans puisqu'il suivait beaucoup sa mère, institutrice maternelle. Même sans cette sensation, ce lien avec les petits est ressenti dès le plus jeune âge ; faisant émerger l'envie d'enseigner en tant qu'instituteur maternelle (Marc-Antoine, Raphaël) ou dans un secteur de soin à l'enfant (Marc-Antoine, Bastien).

« Je le savais déjà, j'ai toujours eu ça en moi, je m'occupais déjà des enfants depuis toujours donc déjà en mouvement de jeunesse et même dans ma vie de tous les jours, si jamais il y avait une fête à la maison et qu'il y avait des plus petits, j'allais m'occuper d'eux, j'allais faire des activités avec eux sans rien demander à personne par plaisir. » Romain, 32 ans, psychomotricien et professeur d'éducation physique en maternelle et primaire.

« J'aime bien le côté, ayant été chef baladin, ayant été chef éclaireur ayant été chef pionnier, il y a toujours ce... Il y a quand même ce contact avec les jeunes, cette accroche, cette facilité à être en contact. J'ai été babysitter aussi donc j'ai, j'ai une facilité avec les enfants, qui est là depuis toujours. Depuis que j'ai l'âge de 10 ans, il y a un petit bébé à la maison qui est mon petit frère et on a dû s'occuper de lui, tout ça. » Gaël, 43 ans, kinésithérapeute et psychomotricien dans un centre pluridisciplinaire.

Si, pour la majorité d'entre eux, cette passion a été décisive pour le choix du métier, d'autres hommes ont atterri dans la petite enfance en second choix. Patrice (60 ans, assistant social en crèche) et Stéphane (45 ans, psychomotricien en crèche) ne se sont pas orientés de prime abord dans ce secteur. Stéphane a commencé la philosophie mais s'éloignant de plus en plus du terrain et des usagers, il décide de faire un bilan de compétences. C'est à ce moment qu'il se dirige vers la psychomotricité. De son côté, Patrice a toujours été assistant social, c'est-à-dire, qu'il a toujours exercé un métier majoritairement féminin, mais il se trouvait dans les secteurs du logement social avant qu'il prenne l'unique place d'assistant social disponible dans sa commune, au sein d'une crèche. Mais, même si travailler parmi 85 enfants n'était pas son premier choix, il se mêle, aujourd'hui, régulièrement, aux sections puisqu'il considère les enfants comme « des bouffées d'oxygène dans [s]on travail ». Les deux hommes ont donc également ce lien avec l'enfance nécessaire dans leur profession.

Nous pouvons remarquer que la passion de prendre soin, voire d'enseigner et de faire évoluer les enfants, est présente chez tous les hommes interviewés. Ce contact facile avec les petits ne semble pas être associé à une image féminine. Il fait partie intégrante des hommes et de leurs masculinités. Alors si certains considèrent que les tâches qu'ils effectuent au quotidien sont féminines, le choix du métier semble naturel. Un cheminement normal provenant de leur passion, leur cathexis. Aucun d'eux n'a questionné ce choix faisant partie d'eux.

4.3. Négociations des masculinités

Une position atypique

Leurs choix de métier maintenant choisis, en accord avec leur passion et leurs masculinités, les hommes sont confrontés au terrain. D'abord lors de leurs études où la plupart entrent directement dans un milieu majoritairement féminin et ensuite dans la profession. S'ils ne se sont pas questionnés sur leurs masculinités en effectuant leurs choix, puisque choisis principalement comme vocation, les hommes vont être confrontés aux regards, aux commentaires et aux questionnements. Nous avons pu nous rendre compte lors des récits des hommes interviewés que leur position minoritaire dans la profession pouvait être un avantage massif. Cette atypie leur permet d'être vus et de s'adapter plus vite à un environnement « étranger ». Ils suscitent l'intérêt soit par curiosité, soit par attente que plus d'hommes rejoignent les équipes majoritairement féminines.

« Et bien dans mon métier, le fait d'être atypique c'est beaucoup plus facile (...) » Raphaël, 50 ans, Partenaire Enfants-Parents ONE, sage-femme.

« Quand on arrive dans une équipe presque exclusivement féminine, on est accueilli un peu comme le messie » Romain, 32 ans, psychomotricien et professeur d'éducation physique en maternelle et primaire.

Dès leur arrivée dans une nouvelle profession, ils sont remarqués et se démarquent. Même s'ils ressentent beaucoup de regards, parfois des questionnements, ils sont tous bien accueillis par leurs collègues. Ils se disent faire face à *« un pourcentage très très élevé de reconnaissance et de messages positifs »* (Raphaël), ils se sentent souvent *« choyés »* et guidés, peut-être plus que s'ils avaient été des femmes. Certains ressentent comme une *« discrimination positive »* envers eux. C'est-à-dire qu'ils sentent que leur position est privilégiée. Prenons l'exemple de Laurent (36 ans, psychomotricien et instituteur maternel) qui a pu en faire l'expérience dès ses études. Il rend un travail identique à l'une de ses camarades mais il obtient une note supérieure à elle. Plusieurs d'entre eux relatent également ce constat lors de leurs expériences de candidature dans leurs professions respectives. Ils sont trois à dire ouvertement qu'ils ont été engagés parce qu'ils étaient des hommes. Avant qu'il travaille en crèche, Stéphane (45 ans, psychomotricien en crèche) explique que son école ne souhaitait pas rassembler une équipe exclusivement féminine et recherchait donc un homme. Marc-Antoine, responsable de crèche, avoue lui-même que s'il croisait le CV d'un homme, il lui accorderait directement un entretien. Cependant, il n'en a jamais reçu.

Enfin, plusieurs hommes expriment ressentir une différence dans leur position d'homme lorsqu'ils sont entourés de femmes ou d'hommes. Faire sa place parmi des femmes semble, en fait, plus difficile pour certains être que pour d'autres. Stéphane (45 ans, psychomotricien en crèche) explique qu'entrer dans un terrain où les femmes ont eu l'habitude de travailler exclusivement entre elles n'est pas aisé. À l'inverse, Gaël (43 ans, psychomotricien dans un centre pluridisciplinaire) s'est toujours senti à sa place parmi les femmes mais il émet l'hypothèse que cette aise pouvait provenir du fait qu'il n'était pas en compétition avec d'autres hommes. Il est peut-être en fuite du côté coq et de devoir *« être deux coqs dans la même basse-cour »* lui donnant plus de facilité pour assumer sa place d'homme. Pour d'autres, comme Patrice, il semble que

les femmes avec qui il travaille le conduisent à adopter un comportement plus « masculins » en correspondant davantage aux rôles de genre.

« Voilà, [être entouré de femmes] ça m'a aidé à me sentir quand même plus homme paradoxalement. Je m'investis plus comme un homme à part entière depuis que je suis dans un milieu professionnel de femmes qu'avant. Quand je suis entouré d'hommes, je ne m'investis pas facilement comme un homme, quand je suis entouré de femme là j'estime que c'est de mon devoir de me comporter comme un homme » Patrice, 60 ans, assistant social.

Les stéréotypes de genre liés à la profession

Si plusieurs points positifs apparaissent pour les hommes dans des métiers dits « féminins », leur image masculine est toujours reliée à divers stéréotypes qui de facto mettent à mal les hommes dans leurs professions mais également dans leurs masculinités.

Dès lors, même si selon Maxime et Laurent cela est souvent l'interprétation des gens, en particulier ceux qui ne sont pas dans le milieu, quatre d'entre eux ont déjà été interrogés sur leur orientation sexuelle ou draguer par un membre du même genre dans un cadre professionnel. Souvent cela arrive pendant leurs études ou lors de rencontres entre professionnels et est plus rare dans le cadre de leur lieu de travail usuel. Les hommes ayant des enfants rencontrent moins ce problème puisque dès leur arrivée sur le terrain professionnel, leurs collègues les savent mariés ou en couple avec une femme et se questionnent moins. À nouveau de façon stéréotypique, une part de féminité assumée chez les hommes est parfois associée à une orientation sexuelle. Le fait que les hommes interviewés soient perçus comme homosexuel montre à nouveau que leurs masculinités ne correspondent pas à une masculinité hégémonique comme pourrait la décrire Raewyn Connell.

Plus de la moitié des hommes sont aussi conscients qu'être un homme dans la petite enfance implique d'être attentif à leurs gestes afin que ceux-ci ne soient pas mal interprétés et qu'ils soient accusés de pédophilie ou d'attouchements sur enfants.

« Au début je craignais un petit peu, qu'on m'accuse à tort de certaines choses mais voilà je suis droit dans mes bottes et je sais ce que je fais, qui n'est absolument rien par rapport à tout ça, de la maltraitance, attouchements et autres. C'était une crainte en toute transparence, oui c'est vrai. Ça a été une crainte qu'on m'accuse à tort » Marc-Antoine, 37 ans, directeur de crèche, assistant social.

Les hommes sont conscients qu'une rumeur peut mettre fin à leur avenir professionnel et sont prudents dans leurs gestes, surtout au début de leur carrière. Laurent explique même avoir pris parti pour l'un de ses collègues après une fausse plainte portée à son égard. Le travail avec des enfants implique également qu'avec leurs mots d'enfant, ils expriment mal leurs pensées et que les parents interprètent mal leurs dires. La plupart du temps, ce problème se pose lors du change de l'enfant.

« Si je frotte une petite fille, forcément je vais faire attention à ma façon de faire parce que ben... Si après elle dit "Monsieur Maxime m'a fait mal", parce que j'ai peut-être frotté un peu fort le caca par exemple, le papier toilette ça peut être rêche, ça peut faire mal, ben j'ai peur de comment ça peut être interprété par les parents quoi »
Maxime, 28 ans, puériculteur en crèche.

Pour trois des enquêtés, il est même arrivé qu'on leur demande de ne pas effectuer les soins par peurs d'attouchements. Par exemple, Jean (64 ans, infirmier social en crèche) a eu du mal, à l'époque, à se faire accepter en tant qu'infirmier homme pour faire la toilette d'une personne de genre féminin. Du côté de Marc-Antoine (37 ans, directeur de crèche) et de Maxime (28 ans, puériculteur en crèche), il s'agissait plutôt des parents qui refusaient qu'ils changent leurs enfants malgré leurs professions, leurs diplômes adéquats. Dans les deux cas, les hommes expliquent que malgré la volonté des parents, si l'enfant devait être changé ou désirait une marque d'attention, ils le faisaient. La directrice de Maxime lui demande même de mentir aux parents si cela arrivait afin d'éviter les problèmes, les enfants étant encore trop jeunes pour en parler à leurs parents d'eux-mêmes.

La Belgique ayant été particulièrement affectée par l'Affaire Dutroux dans les années 1990, plusieurs hommes ont fait mention de ce traumatisme et des conséquences y étant liées pour les hommes travaillant avec des enfants. Laurent (36 ans, psychomotricien et instituteur maternel) relate le vécu de son maître de stage selon qui « la période Julie et Mélissa » a impacté la confiance qu'avaient les individus en lui. Il a dû être attentif à ses gestes afin de regagner cette confiance au fur et à mesure des années. Selon Jean (64 ans, infirmier social en crèche) l'Affaire Dutroux a également déclenché certaines choses qui ont poussé les parents à être plus prudents et les crèches à être plus exigeantes. Même des années plus tard, en 2009, François (40 ans, accueillant ONE) fut étonné d'entendre un enfant lui dire que ses parents lui interdisaient de rester avec un homme lors de l'un de ses stages. Ses récits et

expériences restent gravés dans la mémoire des hommes et restent toujours dans un coin de leurs têtes lors des soins aux enfants.

Sur tous les interviewés, seul Lucas (26 ans, puériculteur en crèche) a été victime d'une accusation réelle. Il a ressenti que cette accusation émanait de préjugés sur les hommes dans le secteur de la puériculture, l'une de ses maitresses de stage étant convaincue qu'il était un pédophile. Mais après des réunions avec la direction de son école, Lucas, le moral à plat, a obtenu gain de cause n'ayant effectué aucun comportement inadéquat. Il est d'ailleurs relevé lors des interviews que lors d'un entretien d'embauche, il arrive qu'ils soient questionnés sur les possibles problèmes qu'il y ait pu y avoir dans le passé du fait qu'ils soient des hommes dans la profession. Mais il semble que cette question reste légitime puisqu'elle est davantage utilisée à des fins de protection de l'institution qui engage l'individu, peu importe son genre.

Les stéréotypes autour du masculin impactent donc les hommes dans leur profession. Pourtant, comme le dit Gaël (43 ans, psychomotricien dans un centre pluridisciplinaire), effectuer des « trucs de femmes », travailler avec des enfants, les câliner n'a rien d'anormal pour un homme et ne doit pas être caricaturé comme quelque chose de sale, de moche ou de « PD ». Raphaël (40 ans, accueillant ONE) va même plus loin. Il considère qu'il n'est pas question de genre dans les soins des tous petits et que la société a, ainsi, construit des normes différentes de féminité et de masculinité, de maternage et de paternage, formant des différences visibles.

Cependant, il est bon également de prendre en question le fait que les répondants portent et véhiculent eux-mêmes des stéréotypes de genre puisqu'ils ont été socialisés comme des garçons, adoptant des dispositions genrées adaptées à leur sexe. Ils se perçoivent, par exemple, comme plus blagueurs, moins « prise de tête » que les femmes. Par cette socialisation masculine, les hommes ont également une vision précise de ce qu'est le « monde féminin ». Par exemple, trois d'entre eux perçoivent le « monde féminin » comme étant plus sujets aux mésententes, aux désaccords et aux critiques. Ils les pensent plus disposées aux conflits lorsqu'elles sont entre elles, en particulier dans le secteur de la petite enfance « où tout le monde pense savoir comment il doit agir » (Jean, 64 ans, infirmier social). Mais si ce monde de femmes est plus conflictuel, il est aussi plus ouvert aux problèmes privés et aux confidences. Patrice (60 ans, assistant social en crèche) ressent une plus grande compréhension que

lorsqu'il se trouvait dans un milieu davantage masculin et justifie cela par le fait que le milieu soit essentiellement féminin.

Maxime ajoute même qu'un homme dans une équipe viendrait changer cette dynamique conflictuelle du « monde des femmes », l'apaiserait. D'autres rejoignent son point de vue ressentant une modification par leur simple présence, par le simple fait d'avoir un point de vue masculin. Dans le « monde féminin » de la petite enfance, la place de la référence masculine est donnée à l'homme présent, parfois malgré lui. Cela signifie que par sa simple présence, il est perçu comme référent symbolique masculin et paternel. L'homme est aussi vu comme ayant une autorité naturelle permettant d'une part de mettre la limite aux enfants grâce à leur voix grave et d'autres part de prendre le pas sur les collègues féminines. Même sans vouloir prendre le rôle de l'homme autoritaire et supérieur, plusieurs hommes interviewés expliquent s'être retrouvé à cette place malgré tout.

Ils sont nombreux à justifier l'apport d'une figure masculine dans le milieu de la petite enfance. D'abord, être un homme parmi les femmes semble permettre la création d'un repère pour les enfants, en particulier ceux n'ayant pas de père ou étant en manque de cette figure masculine dans leur quotidien.

« On a par exemple pas mal d'enfants qui ont des parents divorcés et dont le père délaisse l'enfant donc la mère s'en occupe à 100 % et pour eux je suis une présence paternelle, beaucoup m'appellent papa mais je les reprends. Pareil pour les enfants qui ont deux mamans, ça leur fait du bien d'avoir une présence masculine dans la section » Lucas, 26 ans, puériculteur.

Les enfants ont également une « image masculine » de l'homme se trouvant en face d'eux. Stéphane (45 ans, psychomotricien en crèche) ressent, dès son arrivée en crèche, que les petits garçons imaginent que les activités qu'ils proposent seront davantage « des trucs de garçons » que s'il avait été une femme. Patrice (60 ans, assistant social en crèche) effectue lui aussi « une série de jeu qu'on fait avec un homme, lutter ensemble, de jeter la balle fort, voilà des choses plus traditionnellement associées aux garçons » avec les enfants de la crèche où il travaille ressentant qu'ils l'investissent comme un père.

Aussi, un père peut être rassuré, mis à l'aise par la présence d'un homme dans les lieux d'accueil de leurs enfants. Laurent (36 ans, psychomotricien et instituteur maternel)

explique qu'un père ayant une grande confiance en lui s'est confié au sujet des dires de sa fille concernant un stagiaire. Bastien (42 ans, Partenaires Enfants-Parents ONE) sent également que les pères sont rassurés de parler « d'homme à homme ».

S'il existe une image de l'homme « masculin », il existe également une image de l'homme « paternel » ou plutôt « non-maternel ». Nous avons déjà mentionné, précédemment, les problèmes rencontrés par nos interviewés lors du change des enfants. Il semble que dans la majorité des cas, l'homme n'est pas perçu comme maternel et de facto, il est étonnant de le voir effectuer des tâches perçues comme féminines comme le change, même lorsque cela fait partie du métier et de la formation de l'individu. Ils sont donc nombreux à avoir entendu des commentaires similaires à ceux évoqués par Romain et Marc-Antoine :

« Peut-être qu'une fois ou deux on m'a dit "Ah Romain, je suppose qu'un homme c'est un peu moins maternel » (...). Mais j'ai une grande grande patience et si j'arrive à gérer des accueils c'est que je l'ai ce côté maternel, ou paternel plutôt » Romain, 32 ans, psychomotricien et professeur d'éducation physique en maternelle et primaire.

*« Je me souviens de ma collègue bon (...) qui m'avait dit "C'est marrant parce que **tu es extrêmement maternant pour un [homme]** " »* Marc-Antoine, 37 ans, directeur de crèche, assistant social

Comme l'homme n'est pas perçu comme pouvant effectuer naturellement des tâches dites « maternelles », ils sont plus vite perçus comme « courageux » lorsqu'ils le font. Les hommes interviewés appréhendent les questions sur les notions maternelles et paternelles de façon différente. Certains considèrent qu'ils possèdent une part maternelle, maternante en eux. D'autres considèrent que les activités qu'ils effectuent et qui sont dites « féminines » ne sont pas des tâches nécessairement maternelles, mais des tâches qui peuvent être paternelles. En d'autres termes, certains se considèrent maternants puisqu'ils effectuent des tâches de « maternage », stéréotypiquement associé à la femme et à la mère. Les autres ne considèrent pas que les activités qu'ils effectuent sont forcément « féminines » ou « maternelles » et cela serait plutôt leur côté paternel qui est en jeu lors d'interaction avec des enfants et lors des soins dans la petite enfance.

« (...) je pense que la société a encore besoin de cette image "homme paternel", la règle très stéréotypée, très archétype. Mais en

attendant je suis autant maternant et paternant que pourrait l'être une femme qui peut être maternante et paternante » Gaël, 43 ans, kinésithérapeute et psychomotricien dans un centre pluridisciplinaire.

Conseils d'homme à homme

Malgré les stéréotypes et idées reçues qui leur sont adressés, tous semblent fiers de leur choix et ne voudraient pour rien au monde les modifier. Afin d'encourager d'autres hommes à rejoindre des secteurs dits « féminins », nous avons demandé aux enquêtés s'ils avaient des conseils à partager. Voici leurs réponses :

« Simplement, faites-le parce que je le dis, c'est le plus beau métier du monde. C'est vraiment un bonheur, chaque fois que j'en parle aux gens je dis : "C'est trop bien". » Romain, 32 ans, psychomotricien et professeur d'éducation physique en maternelle et primaire.

« Il faut aimer le contact avec les enfants, voilà, si on n'aime pas le contact, ça ne sert à rien de le faire quoi. La priorité ce sont les enfants (...) » Laurent, 36 ans, psychomotricien et instituteur maternel.

« Suivez votre voie, et ne vous cantonnez pas dans ce que les gens aimeraient bien vous cantonner. "Ah oui mais un homme qui travaille, il est homosexuel" ou "Ah un homme il va aller tripoter ma fille" ou "Ah mais un homme", pfff... Pourquoi ? Non, non ! Suis ta voie si c'est [dont] tu as envie. Toute façon je pars du principe dans ma vie que si ça doit se faire, ça se fait. Donc voilà, suis ta voie, si tu n'y es pas c'est que ça ne doit pas se faire. Mais si tu dois y être, vas-y, lance-toi. (...) Si c'est ta voie, quoiqu'il t'arrive, même si tu as des critiques ou des questions de ce genre là ça te passera au-dessus en fait. (...) Mais suis ta voie, continue et adviendra ce qu'il adviendra. » Marc-Antoine, 37 ans, Directeur de crèche, assistant social.

« [Mon conseil est] de ne pas se calquer au niveau des femmes, de faire, a priori, à partir de ce qu'il ressent. (...) Je pense que le plus important dans ces métiers sociaux, c'est de rester très flexible et ouvert à tout type de réactions ou d'idées en fait. (...) Et la curiosité est importante aussi ! Pour toute personne, que ça soit, homme, femme doit rester curieux. » François, 40 ans, accueillant ONE, éducateur et psychomotricien.

« Oui peut-être les rencontrer parce que s'ils se posent des questions, ils se disent " Tiens est-ce que ça a été difficile pour toi de s'intégrer ? Comment les parents réagissent avec les questions que tu poses ? Comment ça se passe ? Tiens quand tu es confronté à l'intimité des parents, de la maman, des questions aussi de ce genre-

là, est-ce que ça te gêne ? Est-ce que ça ne te gêne pas ? Comment tu fais finalement ? ". Donc oui, on peut se rencontrer donc un peu casser cette image de (...) avec les bébés, avec la santé familiale en général, les soins, ce n'est pas une question de ni de féminin ou de masculin (...) c'est une question d'accompagner humainement, de manière sensible, l'autre dans ton genre. » Raphaël, 50 ans, Partenaire Enfants-Parents ONE, sage-femme.

« Franchir le pas, ne pas avoir peur. Ne pas avoir peur de faire ce qu'on aime même si c'est un peu plus féminin. » Bastien, 42 ans, Partenaires Enfants-Parents ONE, infirmier pédiatrique.

« Ne pas écouter les autres. Si on veut travailler là-dedans, il faut suivre son instinct et foncer. Si on écoutait les gens, il n'y aurait personne dans ce genre de métiers. Ils vont toujours rencontrer des gens qui vont les rabaisser, les voir comme des homos, des pédophiles etc. mais il faut passer outre. Ce métier, c'est par passion, si la personne croit qu'elle va gagner de l'argent là-dedans, je lui déconseille de le faire. » Lucas, 26 ans, puériculteur en crèche.

« Déjà, ne pas penser que [ce sont] des métiers féminins. C'est la première chose, c'est d'arrêter de se demander quels sont les métiers féminins, c'est d'abord ça, c'est d'abord se sentir soi, c'est tout. »

« Travaillez d'abord sur soi (rire). D'abord être au clair avec soi-même. (...) Travailler dans la petite enfance, même pour n'importe quelle femme, c'est "sois clair avec ton enfance", "sois clair avec quels traumatismes tu as vécu ». Qu'est-ce que ça vient faire résonner en toi ? Quand un enfant pleure, qu'est-ce que qui pleure en toi ? Pourquoi tu souffres de ça ? Qu'est-ce que tu peux lui apporter, qu'est-ce que tu ne peux pas lui apporter ? Une relation vraie, et plus on est dans le travail pour soi, plus on est vrai, plus on est vrai avec les autres, plus l'autre pourra être vrai avec soi. Donc c'est un travail sur toi. » Gaël, 43 ans, kinésithérapeute et psychomotricien dans un centre pluridisciplinaire.

« Mon conseil ça serait de ne pas hésiter à y aller s'ils ont envie de le faire (...). Oui, ça serait plutôt de les encourager oui. » Stéphane, 45 ans, psychomotricien en crèche.

« En fait, moi je pense que celui qui veut travailler dans un monde professionnel féminin, il doit d'abord aimer la femme de manière inconditionnelle quoi. Il doit aimer les femmes en général parce qu'il sait que les femmes (...) ont leur propre force et propre puissance à elles. Il sait qu'il ira dans un monde globalement plus empathique que dans un monde d'hommes. Et s'il travaille là-dedans, il devra avoir un respect inconditionnel de la femme aussi

parce que voilà, ce n'est vraiment pas le lieu où il devra être un dragueur lourd. » Patrice, 60 ans, assistant social en crèche.

« Si ça les attire pourquoi pas ? Voilà, je l'ai bien fait ! Je les encouragerais en disant qu'ils ne s'imaginent pas que c'est tout rose et facile tout le temps, il y a des jours où c'est stressant, il y a des jours où on est préoccupé, stressé parce qu'on doit gérer une équipe qui ne s'entend pas ou des choses comme ça quoi. Mais c'est comme tous les boulots. Pas spécialement le milieu de la petite enfance. Mais s'ils sont attirés par ça et qu'ils se sentent à l'aise dans un milieu féminin, je ne vois pas pourquoi [ils ne devraient pas faire ce choix]. Moi j'ai été hyper timide étant enfant et je rougissais quand je me retrouvais face à des filles de mon âge et regardez j'ai été choisir une profession où [il y a plein de femmes], (rire) j'ai bien été servi. » Jean, 64 ans, infirmier social en crèche.

« En vrai, qu'ils n'hésitent pas. Je pense justement que les lieux [veulent des hommes]. Tu vois ici, mes collègues sont hyper contentes d'avoir un homme. J'ai été absent il n'y a pas longtemps, ma collègue m'a envoyé un message "Maxime c'est bizarre de ne pas entendre une voix d'homme dans l'école" (rire). Il ne faut pas qu'ils hésitent parce qu'en plus, une fois qu'on est intégré dans une équipe, je pense que ça perçe, ça fait tellement du bien à l'équipe. » Maxime, 28 ans, puériculteur en crèche

Chapitre 5 : Discussion et conclusion

L'enquête s'est focalisée sur les constructions, les enjeux et les négociations des masculinités des hommes dans les métiers dits « féminins » de la petite enfance. L'un des premiers objectifs de la recherche était la mise en évidence des dispositions genrées acquises durant la socialisation primaire de ces hommes. Ensuite, nous voulions percevoir leur rapport au genre au prisme de leur propre masculinité. Enfin, il était s'agissait de comprendre comment ils étaient perçus dans ces « milieux féminins » et de quelle manière ils s'adaptaient à leur environnement.

5. 1. Construction des masculinités

Le premier constat porte sur les constructions des masculinités au point de vue des socialisations des enquêtés. Nous avons décelé les interactions et représentations qui orientent les garçons vers des attitudes et traits non-typiques à leur genre. Nous constatons que les enquêtés sont majoritairement issus d'un cadre familial « classique ». Les rôles de leurs parents dans les tâches ménagères lors de leur enfance construit l'image de la femme comme responsable du *care*. Les comportements des parents n'encourageant pas les garçons à s'orienter dans une trajectoire atypique.

La socialisation des pairs ne semble pas, elle non plus, être majoritairement plus « féminine ». Si certains interviewés évoquent le fait de s'entendre mieux avec les filles, dans l'ensemble les garçons suivent la ségrégation sexuée et restent avec des amis du même genre qu'eux (Maccoby, 1990). Même en dehors de l'école, dans la pratique des sports d'équipe et de combat typiquement masculine, les garçons restent entre eux. Il en va de même pour les mouvements de jeunesse, lieu où les garçons vont affirmer leurs masculinités (Legaut, 2006) dans un environnement similaire à un Boys' Club. Même à l'adolescence, les enquêtés choisissent des filières « masculines », comme les sciences fortes ou les mathématiques. Seul deux d'entre eux choisissent dès les secondaires des options sociales, considérées comme davantage « féminines ». Alors que ces derniers sont plongés dans un espace totalement féminin, les autres continuent d'être socialisés majoritairement avec des camarades de leurs genres.

Nous n'observons pas dans la socialisation des répondants, des traits et critères pouvant être associés au féminin et qui pourraient alors qualifier leur socialisation « d'inversée » (Maccoby, 1990). Néanmoins, il y a bien des dispositions genrées

présentes les disposant à s'orienter vers la petite enfance (Mannesson, 2004). D'abord, les aînés, ou les cadets de famille nombreuses, sont des soutiens parentaux. Ils sont obligés, dès leur préadolescence, d'endosser une responsabilité envers les plus jeunes de la fratrie. Ils prennent, aussi, l'habitude de vivre avec des enfants, les prédisposant à aimer être en leur compagnie. Dans ce cas, les benjamins des familles possèdent, des figures maternelles et paternelles en plus de leurs parents qui influencent dans leur choix de vie.

Ensuite, dans des fratries entièrement masculines, certains hommes se voient adopter un rôle de confident envers leur mère. Celle-ci n'ayant pas de présence féminine, elle trouve en eux une oreille attentive, une sensibilité dont les autres membres de la famille ne disposent pas. Il est également intéressant de constater l'impact des mouvements de jeunesse dans les choix de vie des enquêtés. Être chef les ouvre à se confronter à l'animation et à côtoyer des enfants, parfois même à se découvrir une passion pour l'animation.

Nous remarquons également que de nombreux intervenants se qualifient de timides ou de renfermés. Si tous réussissent à s'intégrer socialement, malgré tout, ce comportement introverti les distance des comportements attendus des garçons dans nos sociétés. Ils s'éloignent des objectifs hégémoniques en montrant leurs émotions.

Alors, si la socialisation des répondants ne peut pas être considérée comme inversée puisqu'elle ne rassemble pas, majoritairement, de critères genrés féminins, elle peut être décrite comme « ouverte ». Les hommes ont pu endosser, à l'intérieur et à l'extérieur de leur domicile, des attributs stéréotypés féminins et des rôles souvent définis comme « maternant » ou plutôt paternant envers les enfants. Leur enfance est donc jonchée de dispositions leur permettant de s'orienter vers des métiers « féminins » malgré leur socialisation typiquement masculine.

5. 2. Enjeux des masculinités

Le deuxième constat porte sur les rapports de genre et les enjeux de masculinités et est mis en lumière grâce aux différents concepts de la structure de genre de Raewyn Connell (2014) : les rapports de pouvoir, les rapports de production et la cathexis. Ces trois niveaux ont permis de mettre en avant la part de fémininité assumée par les hommes travaillant dans la petite enfance ainsi que leur besoin de se détacher de la masculinité hégémonique. Ils sont en recherche d'une mixité et n'hésitent pas à

déconstruire les normes de genre en montrant ce qu'il est possible de faire en tant qu'homme dans leurs professions.

L'analyse des enjeux des masculinités a permis, également, de mettre en avant l'amour du lien avec les enfants, comme cathexis, qui a pu naître chez les répondants durant leur vie. Beaucoup des répondants ont l'impression d'avoir baigné dans le milieu de l'enfance depuis toujours, soit grâce au métier de leur parents, soit grâce à leurs jobs d'étudiant en tant que babysitter ou animateur, mais aussi, en jouant avec les plus jeunes de leur famille. Ils se présentent tous avec un contact facile avec les enfants et cette envie d'en prendre soin. Cette cathexis, cette passion est vue comme gratifiante socialement. Elle naît d'habitudes, de dispositions acquises précocement et associées à des conditions et attitudes positives créant une passion ou un désir de s'engager auprès des enfants (Lahire, 2001). Leurs dispositions à choisir un métier de la petite enfance sont activées par le fait qu'ils aient été entourés par des plus jeunes d'une manière ou d'une autre durant leur parcours de vie (Pirard et al. ; 2015). Leur choix de métier leur semble alors naturel. Les hommes suivent une passion et ils ne remettent, alors, pas en question leurs masculinités ou leur virilité en effectuant ce choix.

Enfin, nous avons également pu remarquer que suivre un horaire flexible dans leur profession est important pour les hommes qui désirent s'impliquer dans leur vie de famille. Dès lors, si la plupart des interviewés ont été élevés dans des familles où le père se chargeait de ramener le salaire et la mère s'occupait une grande partie du soin aux enfants et des tâches ménagères, les hommes remettent en question cette image de l'homme « *breadwinner* » dans leurs propres familles, prenant le temps d'être présent pour leurs enfants.

Les répondants font, en fait, le choix de ne pas suivre les dispositions associées à leur genre et de transgresser les normes, volontairement ou involontairement. Le choix des répondants n'est, pourtant, pas perçu comme une transgression ; l'intérêt pour le métier primant sur la remise en question de leurs masculinités (Octobre, 2010 ; Darmon, 2017). Ils omettent, involontairement, les prescriptions sociales concernant leur genre (Marro cité dans Gianettoni et al., 2010) et construisent leur propre subjectivité (Castelain-Meunier, 2011). Selon le concept de « mobilité des identités » (Castelain-Meunier, 2011), ces hommes redéfinissent leurs places en matière de genre dans leur travail et dans leurs loisirs dans un contexte en changement continu.

Si nous nous référons aux formes de masculinité énoncées par Raewyn Connell (2014), les masculinités des hommes enquêtés peuvent être associées à la masculinité subordonnée car ils « brouillent » de manière symbolique le masculin et le féminin par leur choix de profession. De plus, leurs comportements et attitudes semblent également être empreints de marques masculines et de marques féminines. Les hommes supposent d'ailleurs que c'est pour cela que certains questionnent leur orientation sexuelle.

5. 3. Les négociations des masculinités

Le troisième constat, les négociations des masculinités, rend compte des avantages mais également des désavantages des hommes en position atypique. Nous remarquons que les hommes empruntent l'escalator de verre (Williams, 1992). Ils se disent privilégiés à l'embauche et même poussé à gravir les échelons professionnels. Ils sont, également, choyés au sein des équipes féminines et intégrés facilement.

Cependant, ils font aussi face à des questionnements ou des regards souvent liés à de la curiosité, à de l'intérêt concernant leur choix de profession. Ils doivent également faire face à des conséquences lourdes dans le soin aux enfants. Souvent vu comme des prédateurs sexuels, puisque certains individus ne s'imaginent pas qu'un homme puisse se tourner vers la petite enfance par passion (Rohrmann, 2016). Dès lors, les enquêtés se voient parfois limité dans leur profession. Certains se sont, par exemple, vu interdire de changer des enfants. Tous les répondants se disent attentifs à leurs gestes, surtout au début de leur carrière, afin que ceux-ci ne soient pas mal interprétés. Comme identifié par différents auteurs (Murcier, 2007 ; Cresson, 2010 ; Buscatto & Fusulier, 2013 ; Rohrmann, 2016 ; Eidevald et al., 2018), ils sont soumis à la stigmatisation et à la suspicion de la possible prédation sexuelle voire de la pédophilie. En Belgique, nous pouvons l'expliquer par une panique morale provoquée par l'Affaire Dutroux dans les années nonantes (Murcier, 2007).

Finalement, malgré la marginalisation de leurs masculinités, les hommes évoluant dans le monde de la petite enfance justifient les apports de leur présence dans le milieu. Comme notifié par Cresson (2010), ils semblent qu'ils permettent des repères pour les enfants en manque de figure masculine et possèdent une autorité naturelle qui permet de leur mettre une limite aux plus jeunes.

A nouveau, si nous nous reprenons les différentes masculinités identifiées par Raewyn Connell (2014), nous serions tentés d'identifier les masculinités des hommes comme « masculinité complice » puisqu'ils semblent tirer avantage de la place dominante de l'homme dans la société. Perçu comme novateurs et modernes, les hommes, à diplôme égal, se voient favorisés l'entrée dans les milieux de la petite enfance (Lemarchant, 2007 ; Flahault & Pennec, 2008). Néanmoins, les hommes enquêtés comme annoncés précédemment ne légitiment pas la masculinité hégémonique, ils vont même à l'encontre de celle-ci. Il semble plutôt qu'ils bénéficient des avantages de leur position sans pour autant être complices du modèle dominant.

De plus, Cornell (2014) envisage l'existence d'une « masculinité marginalisée ». Contrairement aux autres types, celle-ci évolue en dehors de l'ordre de genre. Néanmoins, dans cette recherche, les masculinités des hommes interrogés peuvent être considérées comme « marginalisées » par leur appartenance à un groupe subordonné : le groupe des femmes. Ils sont, donc, opprimés par la masculinité hégémonique par leur position dans le « monde féminin ».

En définitive, l'analyse des parcours atypiques des hommes dans les métiers de la petite enfance nous a permis de rendre visible les dispositions acquises préalablement ainsi que les rapports sociaux de genre s'opérant dans cette situation minoritaire (Buscatto, 2014). Dans ce contexte, les hommes possèdent une socialisation que l'on peut qualifier d'ouverte. Ils sont sensibles à leur entourage ainsi qu'aux autres et ils font preuve de soins envers le plus jeunes. Cette socialisation les dispose à la création d'une passion pour l'accompagnement à la petite enfance. Ils possèdent une part de féminité en eux qui les amène à déconstruire les normes de genre associées à leurs professions. Dans une analyse plus poussée des masculinités sur les formes de masculinités de Raewyn Connell (2014), les hommes dans ces milieux dits « féminins » possèdent des comportements et attitudes empreints de marques masculines et féminines pouvant être identifiées à une masculinité « subordonnée ». Enfin, leurs masculinités peuvent également être vues comme marginalisées puisqu'ils appartiennent, par leur métier, au groupe subordonné des femmes.

5. 1. Limites et suggestions pour enquête future

Une première limite est apparue lorsque nous avons pris conscience des différentes professions qu'exerçaient les répondants. Les hommes rassemblés pour cette

recherche sont tous des professionnels de la petite enfance. Néanmoins, certains possèdent un métier dit de « *care* » d'autres de « *cure* » vis-à-vis des enfants. Les instituteurs maternels, assistants sociaux, éducateurs et puériculteurs effectuent un travail de « *care* », autrement dit, ils prennent soin en accompagnant l'enfant ou l'individu (Lalandre, cité par Pichonnaz, 2011). Alors que les métiers tels qu'infirmier social, infirmier pédiatrique ou sage-femme se réfèrent aux aspects biomédicaux de la prise en charge (Ibid.). De plus, la psychomotricité peut se vouloir éducative comme préventive. Les psychomotriciens peuvent notamment intervenir dans les troubles liés au développement psychomoteur, du comportement, des difficultés d'apprentissage, mais, également, dans les difficultés relationnelles et d'intégration à la vie sociale. La profession se retrouve alors à cheval entre le « *care* » et le « *cure* ».

Si en français, tous ses métiers sont rassemblés sous le terme de soins, nous pensons que l'image du métier diffère socialement. De fait, les métiers du *cure* sont mieux perçus dans nos sociétés que ceux du *care*. Dans une enquête future, nous pourrions davantage pousser cette réflexion.

Une deuxième limite se pose autour de l'étude des parcours individuels. La sociologie des identités met en avant les représentations et ne représente qu'un point de vue spécifique sur l'évolution du monde social. Cette recherche est donc très ciblée sur les douze hommes interviewés et leurs parcours atypiques. Elle ne peut être généralisée que dans ce contexte. Les résultats de cette recherche étant très subjectifs et associés aux dires des enquêtés, nous pourrions suggérer d'inclure l'avis des collègues féminines des hommes. Les perspectives de genre différentes viendraient compléter et renforcer l'enquête présente.

Pour compléter ce mémoire, il serait, également, intéressant de partir à la recherche de nouveaux modèles masculins en impliquant les hommes dans la création de nouvelles directions pour les masculinités (Welzer-Lang, 2011 ; Eagly & Wood, 2012 ; Rohrmann, 2016).

Bibliographie

- Anliak, S., & Beyazkurk, D. S. (2008). *Career perspectives of male students in early childhood education. Educational Studies*, 34(4), 309-317.
<https://doi.org/10.1080/03055690802034518>
- Berger, P., & Luckmann, T. (2018). III. La société comme réalité subjective. In *La Construction sociale de la réalité* (p. 213-285). Armand Colin.
<https://www.cairn.info/la-construction-sociale-de-la-realite--9782200621902-p-213.htm>
- Bertrand, J., Court, M., Mennesson, C., & Zabban, V. (2015). Introduction. Socialisations masculines, de l'enfance à l'âge adulte. *Terrains & travaux*, 27(2), 5-19.
<https://doi.org/10.3917/tt.027.0005>
- Bhana, D., Moosa, S., Xu, Y., & Emilsen, K. (2022). Men in early childhood education and care : On navigating a gendered terrain. *European Early Childhood Education Research Journal*, 30(4), 543-556. <https://doi.org/10.1080/1350293X.2022.2074070>
- Bosse, N., & Guégnard, C. (2007). Les représentations des métiers par les jeunes : Entre résistances et avancées. *Travail, genre et sociétés*, N° 18(2), 27-46.
<https://doi.org/10.3917/tgs.018.0027>
- Bourdieu, P. (1998). *La domination masculine*. Edition du Seuil.
- Buscatto, M. (2014). *Sociologies du genre*. Armand Colin.
- Buscatto, M., & Fusulier, B. (2013). Présentation. Les “masculinités” à l'épreuve des métiers “féminins”. *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 44(44-2), 1-19.

- Caille, J.-P., Lemaire, S., & Vrolant, M.-C. (2003). Filles et garçons face à l'orientation. Extrait de Note d'Information du Ministère de l'éducation nationale, 12 avril 2002. *Imaginaire & Inconscient*, 10(2), 101-105. <https://doi.org/10.3917/imin.010.0101>
- Castelain-Meunier, C. (2011). Masculinités et « mobilité des identités » dans une société en transition. In *Masculinités : État des lieux* (p. 25-40). Érés. <https://doi.org/10.3917/eres.welze.2011.01.0025>
- Castra, M. (2013). *Socialisation*. <http://journals.openedition.org/sociologie/1992>
- Charrier, P. (2010). Socialisations au masculin dans un milieu professionnel féminin : L'exemple des hommes sages-femmes. In *Genre et socialisation de l'enfance à l'âge adulte* (p. 177-189). Érés. <https://www.cairn.info/genre-et-socialisation--9782749212937-page-177.htm>
- Collin, F. (1996). Les femmes et les enfants de confort. *Les cahiers du GRIF*, 2(1), 173-179.
- Connell, R. (2014). *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie*. Éditions Amsterdam.
- Recommandation du Conseil du 22 mai 2019 relative à des systèmes de qualité pour l'éducation et l'accueil de la petite enfance, Conseil de l'Union européenne, Journal officiel de l'Union européenne (2019). [https://eur-lex.europa.eu/legal-content/AUTO/?uri=CELEX:32019H0605\(01\)&qid=1657621188290&rid=1](https://eur-lex.europa.eu/legal-content/AUTO/?uri=CELEX:32019H0605(01)&qid=1657621188290&rid=1)
- Couchot-Schiex, S. (2015). Lydie Bodiou, Marlaine Cacouault-Bitaud & Ludovic Gaussot (dir.), *Le Genre entre transmission et transgression. Au-delà des frontières. Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 41, 346-346.
- Court, M. (2007). La construction du rapport à la beauté chez les filles pendant l'enfance : Quand les pratiques entrent en contradiction avec les représentations du travail

- d'embellissement du corps. *Sociétés & Représentations*, 24(2), 97-110.
<https://doi.org/10.3917/sr.024.0097>
- Cresson, G. (2010). Indicible mais omniprésent : Le genre dans les lieux d'accueil de la petite enfance. *Cahiers du Genre*, 49(2), 15-33. <https://doi.org/10.3917/cdge.049.0015>
- Darmon, M. (2016). *La socialisation: Vol. 3e éd.* Armand Colin; Cairn.info.
<https://www.cairn.info/la-socialisation--9782200601423.htm>
- Demetriou, D. Z. (2015). La masculinité hégémonique : Lecture critique d'un concept de Raewyn Connell (H. Bouvard, Trad.). *Genre, sexualité & société*, 13, Article 13.
<https://doi.org/10.4000/gss.3546>
- Devreux, A.-M. (2005). Des hommes dans la famille. Catégories de pensée et pratiques réelles. *Actuel Marx*, 37(1), 55-69. <https://doi.org/10.3917/amx.037.0055>
- Dubar, C., & Nicourd, S. (2017). *Les biographies en sociologie*. La Découverte; Cairn.info.
<https://www.cairn.info/les-biographies-en-sociologie--9782707193957.htm>
- Dupuis-Déri, F. (2012). Le discours de la « crise de la masculinité » comme refus de l'égalité entre les sexes : Histoire d'une rhétorique antiféministe. *Cahiers du Genre*, 52(1), 119-143. <https://doi.org/10.3917/cdge.052.0119>
- Duru-Bellat, M. (1994). Filles et garçons à l'école, approches sociologiques et psychosociales. *Revue française de pédagogie*, 109(1), 111-141.
<https://doi.org/10.3406/rfp.1994.1250>
- Duru-Bellat, M. (2014). L'école, premier vecteur de la ségrégation professionnelle ? *Regards croisés sur l'économie*, 15(2), 85-98. <https://doi.org/10.3917/rce.015.0085>
- Duru-Bellat, M. (2017). *La Tyrannie du genre*. Presses de Sciences Po; Cairn.info.
<https://www.cairn.info/la-tyrannie-du-genre--9782724621402.htm>

- Eagly, A., & Wood, W. (2012). Social role theory. *Handbook of theories in social psychology*, 2, 458-476. <https://doi.org/10.4135/9781446249222.n49>
- Eidevald, C., Bergström, H., & Broström, A. W. (2018). Maneuvering suspicions of being a potential pedophile : Experiences of male ECEC-workers in Sweden. *European Early Childhood Education Research Journal*, 26(3), 407-417. <https://doi.org/10.1080/1350293X.2018.1463907>
- Flahault, E., & Pennec, S. (2008). *Des trajectoires sexuées dans l'accès et le maintien en position atypique*. 31.
- Gianettoni, L., Simon-Vermot, P., & Gauthier, J.-A. (2010). Orientations professionnelles atypiques : Transgression des normes de genre et effets identitaires. *Revue française de pédagogie. Recherches en éducation*, 173, 41-50. <https://doi.org/10.4000/rfp.2535>
- Henson, K. D., & Rogers, J. K. (2001). "WHY MARCIA YOU'VE CHANGED!" : Male Clerical Temporary Workers Doing Masculinity in a Feminized Occupation. *Gender & Society*, 15(2), 218-238. <https://doi.org/10.1177/089124301015002004>
- Lahire, B. (2001). 5. De la théorie de l'habitus à une sociologie psychologique. In *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu* (p. 121-152). La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.lahir.2001.01.0121>
- Laufer, J. (2004). Femmes et carrières : La question du plafond de verre. *Revue française de gestion*, 151(4), 117-127. <https://doi.org/10.3166/rfg.151.117-128>
- Leaper, C., & Friedman, C. (2007). The Socialization of Gender. *Handbook of Socialization: Theory and Research*.

- Legaut, G. (2006). *Eduquer au genre par la participation : Le scoutisme, écoles de vie en société*. 378. <http://www.revue-economie-et-humanisme.eu/bdf/auteurs/auteur-1747.html>
- Lemarchant, C. (2007). La mixité inachevée. Garçons et filles minoritaires dans les filières techniques. *Travail, genre et sociétés*, N° 18(2), 47-64. <https://doi.org/10.3917/tgs.018.0047>
- Les professions en Belgique | Statbel. (2022, mars 31). <https://statbel.fgov.be/fr/themes/emploi-formation/marche-du-travail/les-professions-en-belgique#figures>
- Maccoby, E. (1990). Le sexe, catégorie sociale. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 83(1), 16-26. <https://doi.org/10.3406/arss.1990.2933>
- McCall, L. (1992). Does Gender Fit? Bourdieu, Feminism, and Conceptions of Social Order. *Theory and Society*, 21(6), 837-867.
- Mennesson, C. (2004). Être une femme dans un sport « masculin ». Modes de socialisation et construction des dispositions sexuees. *Sociétés contemporaines*, 55(3), 69-90. <https://doi.org/10.3917/soco.055.0069>
- Molinier, P. (2000). Virilité défensive, masculinité créatrice. *Travail, genre et sociétés*, 3(1), 25-44. <https://doi.org/10.3917/tgs.003.0025>
- Murcier, N. (2007). La réalité de l'égalité entre les sexes à l'épreuve de la garde des jeunes enfants. *Mouvements*, 49(1), 53-62. <https://doi.org/10.3917/mouv.049.0053>
- Octobre, S. (2010). La socialisation culturelle sexuée des enfants au sein de la famille. *Cahiers du Genre*, 49(2), 55-76. <https://doi.org/10.3917/cdge.049.0055>

- Olivier, A. (2015). Des hommes en école de sages-femmes. *Terrains travaux*, N° 27(2), 79-98.
- Peeters, J. (2003). Men in childcare : An action-research in Flanders. *International Journal of Equity and Innovation in Early Childhood*, 1, 72-83.
- Peeters, J., Rohrmann, T., & Emilsen, K. (2015). Gender balance in ECEC : Why is there so little progress? *European Early Childhood Education Research Journal*, 23(3), 302-314. <https://doi.org/10.1080/1350293X.2015.1043805>
- Peeters, J., Van Laere, K., Vandenbroeck, M., & Roets, G. (2014). Vers la fin de l'hégémonie de la féminisation du travail. Repenser la dualité corps/esprit dans l'accueil et l'éducation de la petite enfance. In *L'égalité des filles et des garçons dès la petite enfance* (p. 83-106). Érès. <https://doi.org/10.3917/eres.rubio.2014.01.0083>
- Pichonnaz, L. (2011). La difficile reconnaissance des compétences des ambulanciers : Entre care, cure et force physique. *Travailler*, 26(2), 17-33. <https://doi.org/10.3917/trav.026.0017>
- Pirard, F., Schoenmaeckers, P., & Camus, P. (2015). Men in childcare services : From enrolment in training programs to job retention. *European Early Childhood Education Research Journal*, 23(3), 362-369. <https://doi.org/10.1080/1350293X.2015.1043810>
- Rivoal, H. (2017). Virilité ou masculinité ? L'usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins. *Travailler*, 38(2), 141-159. <https://doi.org/10.3917/trav.038.0141>
- Rohrmann, T. (2016). Des hommes et des femmes dans les professions de la petite enfance. Une question d'inclusion ? *La nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation*, 73(1), 181-200. <https://doi.org/10.3917/nras.073.0181>

- Rouyer, V., Mieyaa, Y., & Blanc, A. le. (2014). Socialisation de genre et construction des identités sexuées. *Revue française de pédagogie. Recherches en éducation*, 187, 97-137. <https://doi.org/10.4000/rfp.4494>
- Stewart, R., Wright, B., Smith, L., Roberts, S., & Russell, N. (2021). Gendered stereotypes and norms : A systematic review of interventions designed to shift attitudes and behaviour. *Heliyon*, 7(4), e06660. <https://doi.org/10.1016/j.heliyon.2021.e06660>
- Stockholm instruit le procès de l'exploitation sexuelle des enfants*. (s. d.). Consulté 13 juillet 2022, à l'adresse https://www.lemonde.fr/archives/article/1996/08/28/stockholm-instruit-le-proces-de-l-exploitation-sexuelle-des-enfants_3724103_1819218.html
- Théry, I. (1996). L'homme désaffilié. *Esprit* (1940-), 227 (12), 50-53.
- Vouillot, F. (2007). L'orientation aux prises avec le genre. *Travail, genre et sociétés*, N° 18(2), 87-108. <https://doi.org/10.3917/tgs.018.0087>
- Vouillot, F. (2010). L'orientation, le butoir de la mixité. *Revue française de pédagogie. Recherches en éducation*, 171, 59-67. <https://doi.org/10.4000/rfp.1900>
- Vuattoux, A. (2013). Penser les masculinités. *Les Cahiers Dynamiques*, 58(1), 84-88. <https://doi.org/10.3917/lcd.058.0084>
- Welzer-Lang, D. (2011). Débattre des hommes, étudier les hommes et intervenir auprès des hommes dans une perspective de genre. In *Masculinités : État des lieux* (p. 41-54). Érès. <https://doi.org/10.3917/eres.welze.2011.01.0041>
- Welzer-Lang, D., & Zaouche Gaudron, C. (2011). Introduction. Pour approfondir débats et recherches sur le genre. In *Masculinités : État des lieux* (p. 7-23). Érès. <https://doi.org/10.3917/eres.welze.2011.01.0007>

West, C., & Zimmerman, D. H. (1987). Doing Gender. *Gender & Society*, 1(2), 125-151.

<https://doi.org/10.1177/0891243287001002002>

Williams, C. L. (1992). The Glass Escalator : Hidden Advantages for Men in the « Female »

Professions. *Social Problems*, 39(3), 253-267. <https://doi.org/10.2307/3096961>

Résumé : Selon les chiffres actuels de l'office belge de statistiques, Statbel, les femmes occuperaient 95,5 % des professions relatives à la garde d'enfants et 93,2 % des postes d'éducateur·trices de la petite enfance (*Les professions en Belgique* | Statbel, 2022). Les hommes sont, encore actuellement, massivement sous-représentés dans les professions de la petite enfance. Ces métiers dits « féminins » sont peu attirants pour eux puisque, de façon stéréotypique, les compétences d'un ou d'une accueillant·e sont confondues avec celles attendues d'une mère et d'une femme (Rouyer et al., 2014). A travers ce mémoire, nous cherchons à étudier, par une analyse qualitative, les dispositions genrées acquises durant la socialisation primaire qui auraient pu conduire les hommes vers une profession « atypique » de la petite enfance. Nous cherchons à mettre en avant les rapports au genre de ces hommes ainsi que la perception de leurs masculinités à l'aide des concepts articulés par Raewyn Connell (2014).

Mots-clés : masculinity studies, genre, dispositions genrées, masculinités, métiers « féminins ».

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication

École des sciences politiques et sociales (PSAD)

Place Montesquieu, 1 bte L2.08.05, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/psad